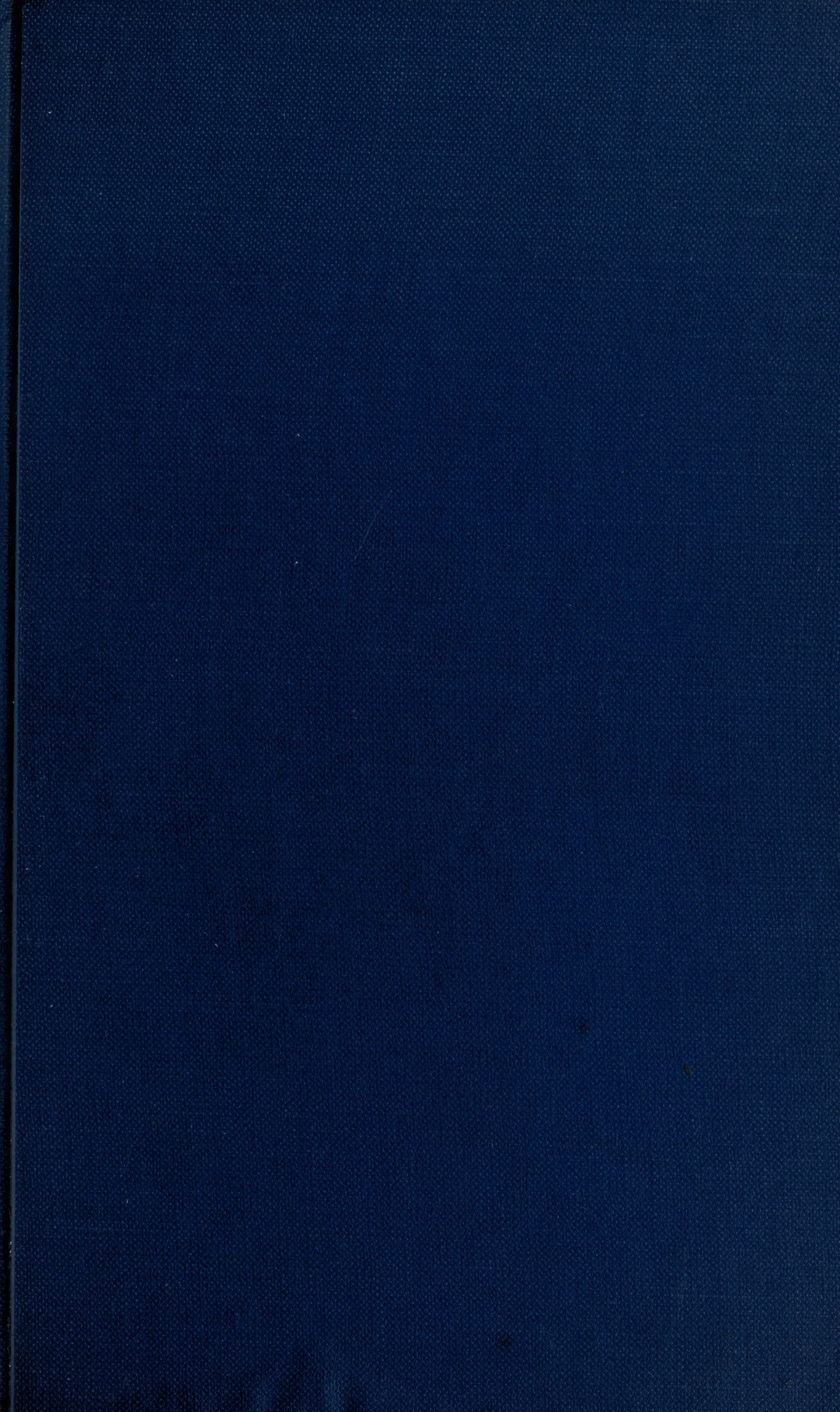


L'ŒUVRE LIBERTINE

DES

POÈTES DU XIXe SIÈCLE

= *Il a été tiré de cet ouvrage* =

10 exemplaires sur Japon Impérial

═══════ (1 à 10) ═══════

25 exemplaires sur papier d'Arches

═══════ (11 à 35) ═══════

N°

Théophile Gauthier étant de ce poil énorme
Né coiffé! quel toupet puisqu'il n'est amoureux
Systématiquement que de la belle forme,
Il devrait bien changer celle de ses cheveux

LES MAITRES DE L'AMOUR

L'Œuvre libertine
des
Poètes du XIXe Siècle

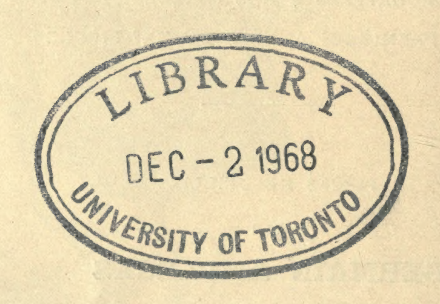
BÉRANGER, ROGER DE BEAUVOIR, THÉOPHILE GAUTIER,
CHARLES BAUDELAIRE, CHARLES MONSELET, ALBERT GLATIGNY,
PAUL VERLAINE, ETC., ETC.
AVEC LES PIÈCES ÉCHAPPÉES A NOS MEILLEURS POÈTES PENDANT
LES PREMIÈRES ANNÉES DU XXe SIÈCLE

PIÈCES RECUEILLIES
PAR
GERMAIN AMPLECAS

Ouvrage orné de Portraits hors texte

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMX


LIBRARY
DEC - 2 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

INTRODUCTION

Cette anthologie satyrique et gaillarde avait été réunie par M. Germain Amplecas, qui mourut inopinément au moment où il se disposait à la publier. Il s'était entendu avec son éditeur et avait choisi lui-même, pour cet ouvrage, le titre de *Verger satyrique.*

La mort de l'érudit M. Germain Amplecas laisse bien des regrets. On se souviendra longtemps de la dignité de sa vie. Personne n'eût osé penser que les rares instants qu'il dérobait à ses études historiques, il les consacrait à réunir des contes en vers, des épigrammes, des poèmes lyriques, des chansons qui, placés sous l'invocation d'Aphrodite et de son fils, vont avoir désormais pour patronne, grâce au savant M. Germain Amplecas, l'austère et chaste Pallas Athéné.

En effet, qu'on ne s'y trompe point, la matière de ce livre n'est point frivole. Tout ce qui touche à la sexualité a une importance de premier ordre. On sait avec quel soin les philologues de tous les pays recueillent les moindres contes obscènes, les vers orduriers les plus insignifiants que la muse pariétaire se plaît à chanter,

les dictons et les proverbes libres qui expriment le bon sens populaire.

Dans le *Verger satyrique,* l'attrait moral ou immoral, comme on voudra, se trouve rehaussé par la perfection des pièces citées qui sont dues le plus souvent à des poètes célèbres.

D'autre part, on est heureux, au moment où l'hypocrisie protestante paraît faire des progrès inquiétants, de constater qu'en France, au XIXe siècle et même au XXe siècle, des poètes, et non des moindres, ont pensé et pensent que l'on peut nommer les choses naturelles par leur nom, qu'il n'y a pas deux libertés, pas plus qu'il n'y a deux arts.

On est heureux de constater aussi que cette façon de voir, qui fut celle de Rabelais, de La Fontaine et de Voltaire, a été partagée par Béranger, Théophile Gautier, Baudelaire et Verlaine, sans citer les autres.

*
**

Quelques pseudonymes que l'on rencontrera au cours de cet ouvrage demandent des explications.

El licenciado Herlanez. — Peu de personnes hésitent encore à attribuer les vers de *Femmes* et de *Hombres* à Verlaine même. Et si l'on veut bien les lui attribuer, on avouera que le recueil intitulé *Hombres* contient des pièces qui doivent compter parmi les plus belles qu'ait composées l'auteur de *Sagesse.*

Le sire de Chambley. — L'auteur qui se cachait sous ce pseudonyme s'est plu lui-même à dévoiler son nom

véritable. Les exemplaires de la première édition de la *Légende des sexes* portent tous une signature manuscrite qui ne laisse aucun doute sur la personnalité d'un poète dont l'Académie française fera bientôt, ce semble, un immortel, flagellant ainsi les hypocrites qui brûleraient volontiers Voltaire si, vivant aujourd'hui, il osait écrire *La Pucelle.*

Le sire de la Glotte. — On s'accorde généralement pour reconnaître que ce pseudonyme cache le nom d'Albert Glatigny, ce poète malheureux qui dans l'*ex-dono* d'un exemplaire des *Vignes folles* donné aux frères Lyonnet, et que j'ai sur ma table, se qualifiait lui-même de « comédien méconnu ».

Le vidame Bonaventure de la Braguette. — On pense que c'était là un autre pseudonyme de Glatigny.

On ne doit pas le confondre avec :

Monsieur de la Braguette. — D'après *le Livre,* ce pseudonyme appartient à Théodore Hannon, l'auteur baudelairien des *Rimes de joie.*

Les Sonnets du Docteur. — Ce recueil célèbre, illustré par Rops, fut composé, d'après le catalogue imprimé de la Bibliothèque nationale, par le docteur Georges Camuset.

L'abbé de Thélème. — On croit généralement que c'est là un pseudonyme de M. Germain Amplecas, celui même qui a réuni les pièces qui composent le *Verger satyrique.*

Epiphane Sidredoulx. — On sait maintenant que le savant M. Prosper Blachemorin écrivit *Les Fanfreluches, contes et gauloiseries, par Epiphane Sidredoulx, président honoraire de l'Académie de Sotteville-lez-*

Rouen (1879). Plusieurs des pièces qu'il composa sont imitées du *Moyen de parvenir*.

Le Petit-Neveu de Baffo. — Ce pseudonyme cache, paraît-il, un poète normand fort délicat.

*
* *

Puisse ce recueil plaire à tous ceux qui aiment la franche gaîté gauloise. Ils béniront la mémoire de M. Germain Amplecas, et nul doute que le *Verger satyrique* ne fasse plus de bien à sa gloire que les graves dissertations qu'il n'écrivit que pour un petit nombre de savants, ses confrères.

G. A.

Contes en Vers

CONTES EN VERS

FLEUR DE CHATAIGNIER

Conte.

La floraison du châtaignier
Offre une odeur particulière
Et difficile à désigner.
Essayons pourtant. — Maître Pierre,
Certain soir, avec sa fermière
Et son garçon rentraient de loin,
Sur une charrette de foin.
Pierre dormait. Sa bonne femme
Dormait aussi près du garçon.
Le garçon tâtonnait la dame,
Qui, sans faire trop de façon,
Se laissait pousser à la gamme,
Si bien que, dans un doux frisson,
Jaillit la liqueur sans pareille
Qui fait les rois et les fermiers.
— Tiens ! dit le mari qui s'éveille,
En dressant le nez et l'oreille,
Nous passons sous les châtaigniers.

Épiphane Sidredoulx.

LE BRÉVIAIRE

Midi sonnant, brossé, paré,
Maître Gribouille, le curé,
Chez une de ses paroissiennes
Arrivait à point pour dîner.
La dame, à travers ses persiennes,
Le regardait s'acheminer.
Lui, guetta, devant et derrière,
Puis, droit devant elle, en un coin,
S'arrêta pour certain besoin.
Ayant rengainé son affaire,
Il entra, salua, s'assit.
Aussitôt la dame lui dit :
— Voudriez-vous pas de l'eau claire?
— De l'eau! grand Dieu, pourquoi donc faire?
— Pour laver vos mains. — A quoi bon?
Je n'ai tenu que mon bréviaire.
Lors la fille de la maison
Dit, entendant cette raison :
— Le bréviaire à maître Gribouille
A le nez fait comme une andouille.

Épiphane SIDREDOULX.

LE GARÇON DE CAFÉ

Une belle petite éprise
D'un grand brun, garçon de café,
A cet amant bien étoffé
Livrait gratis la marchandise

Que deux banquiers payaient bien cher.
En commettant l'acte de chair :
— Ah ! disait-il, ah ! que je t'aime !
— Pas de bêtises; sors à temps!
— Boum ! ! mon ange aimé, je t'entends.
Versez terrasse! pas de crème !...

Épiphane Sidredoulx.

LE CANCRE DE MER

Un pauvre pêcheur marinier
Avait une affaire en justice;
Or personne ne peut nier
Qu'à Thémis un bon sacrifice
Ne soit utile en pareil cas.
A son procureur savoir plaire,
Graisser la patte aux avocats,
Rien n'éclaircit mieux une affaire.

Donc notre marinier malin
Fut trouver maître Pathelin,
Lui portant une pannerée
De cancres de mer gros et vifs,
Tout frais pêchés à la marée.
Or l'un de ces pauvres captifs
Tomba du panier, prit la fuite.
Et, tandis que ses compagnons
Allaient cuire aux petits oignons
Dans le fin fond de la marmite,
Il fut dextrement se glisser
Au pied du lit, sous la courtine;

Puis, dans l'eau voulant se musser,
Il saillit au pot à pisser,
D'où sortait une odeur marine
Qui lui chatouillait la narine.

La nuit vient, on se met au lit.
Madame avec Monsieur se couche;
Mais quand ce fut vers le minuit,
Elle éprouva certain prurit
D'épancher une large douche
Que ses reins avaient en dépôt.
Sous le lit elle prend le pot,
Puis, se délectant à l'avance,
Prête à décharger d'abondance
Cela qui lui pesait le plus,
Tout bellement s'assied dessus
Et lâcha d'un jet sa fusée.
Sous sa délectable rosée,
Le paillard cancre émoustillé
S'émeut, s'agite, se dilate
Et vers le flot qui l'a mouillé
Il étend une longue patte,
Tenaille aux doigts durs et velus
Qui happe et qui ne lâche plus.
Il saisit... hé! que put-il prendre?
Je ne sais quoi si doux, si tendre,
Si délicat et si mignon
Que je n'ose en dire le nom.
Il saisit le bord frais et rose,
Le limbe, la lèvre, la chose
Ouverte en crête de fossé
Sous un petit buisson frisé;
Il saisit la tendre babine
Rouge en dedans, noire au dehors,

Où d'amour la source divine
Cache ses enivrants trésors.
En se sentant pincer, Madame
Jeta des cris à fendre l'âme.
Si bien que monsieur son mari
Se réveilla tout ahuri :
— Qui te fait crier de la sorte ?
— Ah ! bonnes gens ! quelle rigueur ?
Un monstre m'arrache le cœur...
Je pâme ! je meurs !... je suis morte !...

Elle ne cessait de pleurer
Et n'osait pourtant déclarer
D'où venait sa douleur cruelle,
Monsieur court chercher la chandelle
Et, voyant où tenait le cas :
— Paix ! dit-il, ne te trouble pas,
Je lui ferai bien lâcher prise ;
Il ne faut que souffler dessus.
Il souffle ; mais son entreprise
Et ses efforts sont superflus.
Bien mieux, à sa grande surprise,
Le cancre lève l'autre bras
Lentement, grave comme un pape,
Et par le bout du nez l'attrape.
Jugez un peu de l'embarras.
Étant aussi près de la chose,
Le bonhomme fut convaincu
Qu'il ne pouvait être cocu
Sans en connaître à fond la cause.
Il fallut trouver des ciseaux
Pour séparer ces deux vaisseaux
Accrochés par une même ancre,
Et si la bonne avec effort

N'eût coupé les pattes du cancre,
Je crois qu'il y serait encore.

Épiphane Sidredoulx.

LE MALENTENDU

Guillaume un jour trouva madame
Qui dormait sur un gazon vert,
Et, brûlé d'une ardente flamme,
Il veut la servir à couvert.
Au baiser la belle s'éveille :
— Quoi, Guillaume, vous m'accolez ?
Votre impudence est sans pareille !
Qui vous rend si hardi ? — Personne ;
Et si madame me l'ordonne,
Je m'ôterai, dit l'étourdi.
— Vraiment l'impudence est trop grande !
Restez-y ; mais je vous demande
Qui vous a rendu si hardi !

Épiphane Sidredoulx.

LA TERREUR PANIQUE OU LA CONFESSION

Conte.

Dans cette froide et lugubre saison,
Triste portrait de la vieillesse,
Où le soleil, enclin à la paresse,
Paraît trop tard à l'horizon

Et trop tôt aussi nous délaisse,
Un certain soir, un certain capucin
Fut averti qu'une âme pénitente
Dans l'église attendait ce sacrement divin
Qui peut, nous soulageant du poids qui nous tourmente,
Du paradis nous rouvrir le chemin,
Invention céleste et vraiment consolante!
Je peux voler, tuer, violer mon prochain;
Tout droit au ciel j'irai sans épouvante,
Pourvu qu'un jour je me repente
Et qu'un moine français me bénisse en latin.
Le père Ambroise, donc, à tâtons dans l'église
Descend et s'établit au confessionnal.
— Quel motif vous conduit à ce saint tribunal?
Eh! qui que vous soyez, dit-il, avec franchise
Contez-moi vos péchés : surtout point de secret,
Car Dieu ne permet pas ici que l'on déguise
Ni le bien qu'on a pris, ni le mal qu'on a fait.
— Mon père, lui répond une voix jeune et tendre,
Dont le doux tremblement annonçait l'embarras,
J'ai commis un péché si grand, si grand, qu'hélas!
De trouble et de remords je ne me puis défendre;
Je ne sais trop comment vous en faire l'aveu.
— Mon enfant, dans votre âme il faut me faire lire.
— Oui, mais, mon père, si j'ose ainsi vous le dire,
L'aveu coûte beaucoup et le péché si peu!
Un jeune homme charmant... ah! par pitié, mon père,
Devinez mon forfait, ménagez ma pudeur.
Il était si pressant!... comment pouvais-je faire?
Peignez-vous Adonis, et jugez mon erreur.
— Ah! ciel! qu'avez-vous fait? lui dit d'un ton sévère
Le moine courroucé. Pensez-vous au malheur
Qui peut suivre l'instant d'un coupable délire?
Si vous n'épousez pas l'insolent suborneur

Qui sut prendre sur vous ce détestable empire,
Vous perdrez le salut aussi bien que l'honneur,
Vous allez avilir vous et votre famille.
Quittant les bras de Dieu pour ceux de Lucifer,
Dans l'autre monde, hélas! vous irez en enfer,
Et dans ce monde-ci vous serez toujours fille.
— Moi, qui moi! rester fille, ô ciel! que dites-vous?
Mon père, en vérité, je suis bien loin de l'être.
— C'est plus grave cent fois, dit le moine en courroux.
Si vous avez trahi votre époux, votre maître,
Manquant à vos serments, à l'Église, à nos lois,
Pensez-vous que ce Dieu qui parle par ma voix
Ne puisse vous punir comme il vous a fait naître?
Des maux les plus affreux vos jours sont menacés,
Votre mari jaloux, vos enfants délaissés...
— Mon mari! quelle erreur! Mais, mon révérend père,
Je n'ai point de mari. — Bon, sur ce pied, ma chère,
Le cas est plus léger et le crime moins grand.
Epousez cet amant dont vous fîtes l'épreuve
Et que votre péché devienne un sacrement.
Qui peut vous arrêter? vous êtes libre et veuve.
— Veuve, hélas! mon Dieu non. — Mais qui diable êtes-vous?
N'étant fille, ni veuve, et n'ayant point d'époux?
Parlez... — Je suis, mon père, un pauvre gentilhomme
Qui naquit à Paris et qui revient de Rome.

Attribué au Comte L.-Ph. DE SÉGUR.

LA FEMME D'ORDRE

Auprès de la coquette Lise,
Un soir Damis et Mondor soupiraient;

Et voyant la belle indécise,
Tous les deux se désespéraient.
Lise se dit : Soyons prudente.
Damis a bien trente ans passés ;
Oui, mais Mondor en a soixante !
Faisons passer les plus pressés.

BRAZIER.

ENTENDONS-NOUS

Ah ! je vous trouve enfin, j'étouffe de colère,
Me dit la prude Ismène, en dévorant ses pleurs ;
C'est donc vous, libertin, c'est donc vous, téméraire,
Qui vous *vantez* partout d'avoir eu mes faveurs ?
Allez, allez, monsieur, pareil trait est infâme !
Vous devriez rougir de votre iniquité.
— Il est vrai, je l'ai *dit,* madame,
Mais je ne m'en suis pas *vanté.*

BRAZIER.
(*Anthologie française,* 1816.)

CURIEUSE

Un père et sa jeune fillette
Au restaurant entraient tous deux ;
Le garçon place devant eux
Une magnifique andouillette ;
— Petit père, dis-moi comment

Se nomme ce qu'on nous présente.
— Une andouillette, mon enfant.
— Une andouillette?... Ah! c'est charmant!
Pourrai-je en voir une vivante?

Édouard Vicq.
(*Côté des hommes,* 1884.)

COLIN-MAILLARD

« Je vous permets, mesdemoiselles,
De jouer à Colin-Maillard,
Disait un jeune abbé, robuste et frais gaillard;
Mais je veux et j'entends que celles
Qui porteront le bandeau sur les yeux
Ne se servent jamais des mains pour reconnaître :
De tels attouchements, fort innocents peut-être,
Peuvent avoir des résultats fâcheux;
Toutes en rond, apportez votre chaise;
Colin-Maillard, assis sur les genoux,
Pourra chercher, deviner à son aise;
Cela me permettra de jouer avec vous. »
Colin-Maillard était une jeune ingénue;
Elle cherche au hasard et s'assied sur l'abbé,
Puis, pour bien deviner, tellement se remue,
Que saint Antoine eût succombé :
— Ah! c'est toi, Caroline, et je t'ai reconnue;
C'est toi!... je ne me trompe pas;
Je sens ton busc! tu le portes si bas! »
Les plus innocentes sourirent,
Mais deux ou trois grandes rougirent.

Pourquoi ?... Ma foi, je n'en sais rien :
Demandez à l'abbé, peut-être il le sait bien.

Édouard Vicq.
(*Côté des hommes,* 1884.)

UN PEINTRE D'HISTOIRE

« Cher monsieur Horace Vernet »,
Dit une dame de la halle,
« Chacun proclame et reconnaît
« Votre peinture sans égale ;
« Je veux donner à mon mari
« Mon portrait en habit de fêtes :
« Ça flattera le vieux chéri,
« Surtout si c'est vous qui le faites. »
— « Impossible, à mon grand regret,
« De vous satisfaire, madame,
« Car je ne peins pas le portrait. »
— « Que peignez-vous donc ? fit la dame. »
— « Rien que l'Histoire, et sur l'honneur,
« Pas de portraits, je vous l'atteste ! »
— « Rien que l'histoire !... vieux farceur !...
« Et qui donc me peindra le reste ? »

Édouard Vicq.
(*Au fond du verre,* 1882).

LE POT DE CHARLOTTE

Je ne sais si vous direz *bis*
Au mot léger que vous allez entendre ;

Dans Boquillon j'ai pu le prendre
Pour mes deux sous; je vous l'offre gratis.

En confessant ses doux péchés, Charlotte
Avec candeur racontait qu'un beau jour
Elle éprouva le vertige d'amour
En réparant une culotte.
Le prêtre, après avoir fait grand bruit du démon,
Refuse l'absolution.
— Donnez-la-moi, mon cher père, et sur l'heure
Je vous apporte un pot de beurre.
— « Va d'abord le chercher et nous verrons après. »
La fillette revient avec un pot de grès
De papier recouvert. Le pasteur se décide
A donner son pardon. Un hasard singulier
Entre ses mains déchire le papier.
Il voit avec stupeur le pot tout à fait vide :
— Comment?... rien dans ce pot? dit-il d'un ton fâché.
— C'est l'image de mon péché,
Répond en souriant Charlotte,
Car rien non plus n'était dans la culotte.

Édouard Vicq.
(*Au fond du verre,* 1882.)

LE COUP TIRÉ

Un honnête homme était réprimandé
Pour ce qu'après avoir mis sa mouillette
Dans le coquetier mal gardé
De je ne sais quelle fillette

Troussant volontiers ses jupons,
Il avait dévoré ses fils, comme Saturne,
Et mis sa lèvre aux bords chauds de cette urne
D'où l'amour lance ses harpons.
« Pardon, fit un témoin de cette simple histoire,
La minette est chose, en ce cas,
Logique et qui ne froisse pas :
Quand le coup est tiré, monsieur, il faut le boire ! »

Le vidame Bonaventure DE LA BRAGUETTE.

LA VASELINE

Chez un pharmacien, place de l'Opéra,
Un monsieur fort bien mis en coup de vent entra :
« Vite, dit-il, donnez-moi de la vaseline ! »
Le potard, empressé, demande à ce client
Impatient
A quel us il destine
Le gras ingrédient :
« Est-ce pour le visage? Il en faut de la fine...
En voici
De si
Pure
Que sur votre figure
Sans danger vous pouvez l'étaler...
J'en ai de boriquée... et je la recommande... »
Le client, trépignant, répond : « Belle demande !
Je m'en fous bigrement, car c'est pour enculer ! »

L'ABBÉ DE THÉLÈME.

LA CATHÉDRALE DE PRAGUE

Une Pragoise dans Paris regrettait Prague.
« Ce n'est pas sérieux, dit quelqu'un, cette blague
Ne prend pas.
La Bohême n'a tant que la France d'appas.
Prague ne peut valoir notre Paris qui même
A sa bohème,
Et Tchèque vous mentez avec excès
En comparant les deux villes. »
— « Tout beau, répond la dame aux phrases inciviles
Du Français,
Tout beau, monsieur Chauvin. Prague a sa cathédrale
Que ne peut oublier la femme qui la vit.
Rien ne vaut à Paris cette monumentale
Merveille... » — « Notre-Dame... » — « Notre-Dame ravit,
C'est entendu, mais rien ne vaut la cathédrale
De Saint-Vit. »

L'ABBÉ DE THÉLÈME.

LE PÈLERIN, LE PEINTRE ET LE TABLEAU

Conte impromptu.

A Pastor Fydu, peintre
et célibataire.

Un peintre, un jour, délaissa les Laïs
Qui causaient à son art et sa bourse dommage,
Et s'en fut vivre au fond d'un hermitage,
Seul avec son « génie », et sans nulle Thaïs.
Il peignit tant que ses pinceaux s'usèrent

Et qu'il fut forcé de rester
Tout le jour à dormir et la nuit à rien faire,
Si bien que de la chair il pensa retâter.
— « Ah, chien ! dit-il à son chibre colère,
Puisque te voilà raide et veux tenter ma main,
Tu paîras ton plaisir en travaux mercenaires :
Je m'en vas te tremper dans l'ocre et le carmin ! »
Il dit, et, d'une dextre agile,
Transforme en un pinceau son dard,
Et, pour apaiser l'indocile,
Lui fait peindre des nénuphars.
Un chef-d'œuvre naquit de cette fougue extrême ;
Et, pour que cette fougue un beau jour ne tombât,
Le peintre du vivier délaissa les fleurs blêmes
Pour ne représenter que piments dans un plat.

Un pèlerin de Compostelle,
Qui retournait à Corentin,
Derrière le nouvel Apelle
S'arrêta tout un matin.

— « Que saint Jacques te soit en aide,
Toi, tes couilles et ton scion ;
Que la Grâce te tienne raide,
Que Dieu te garde du morpion,

O toi qui rachètes tes coulpes
D'ancien adultère et paillard !
Dieu t'a fait peintre : ne *le* coupe,
Comme jadis Pierre Esbaillard...

Je voudrais que tu me peignisses
Avec ma robe et mon baston,
Pour que mon passage en Galice
Enseigne tous les Bas-Bretons. »

Ils convinrent du prix, et la toile fut faite.
Le pèlerin rentra chez soi
Et fit voir à chacun cette œuvre de quéquette,
Et de quéquette ayant la foi.
Les rustres de Quimper, ignorant la peinture
Et les neuf Vertus des neuf Sœurs,
Bien que le pèlerin fût peint d'après nature
Ne reconnaissaient l'un des leurs.
— « Moi, fait le plus malin, un peu cousin du sire,
Je reconnais fort bien et la gourde et l'habit,
Encor mieux le bâton, mais dire
Que la barbe est vôtre, nenni ! »
Notre homme alors, craignant que sa bourse d'apôtre
N'eût payé que des traits de gourde et de bâton,
Dit : « C'est avec le vit... » — « Foutre ! lui répond l'autre,
Je ne m'étonne plus que vous ayez l'air con ! »

LE PETIT-NEVEU DE BAFFO.

UNE FILLE RAISONNABLE

Équivoque populaire.

La blonde aussi bien que la brune,
Lorsque vient certain jour du mois,
De l'influence de la lune
Subit les rigoureuses lois.
Un amoureux pressait sa belle :
Il est arrêté tout à coup...
— « J'aime le plaisir, lui dit-elle,
Mais... les affaires avant tout. »

MAHIET DE LA CHESNERAYE.

LE BOUT DE VIANDE

Conte.

En ce temps-là prêchait un saint pasteur :
« Il est, chers paroissiens, un bout de viande infâme,
De mille maux cruel auteur.
Inventé par le Diable, il perd l'homme et la femme ;
Instrument de désordre et de damnation,
Ce bout de viande sème, en sa rage infernale,
L'abomination et la désolation !
Persécuteur de la morale,
C'est avec volupté qu'il produit le scandale ;
Il fait verser du sang, il fait couler des pleurs...
Ah ! que l'on voudrait bien l'arracher à plusieurs !
Mes frères, vous riez ; vous rougissez, mes sœurs...
Allons, plus d'équivoque ! il faut que je m'explique :
Chrétiens, cet objet malfaisant,
Ce morceau venimeux, ce bout diabolique...
C'est la langue du médisant.

Attribué à Pierre Lachambaudie.

LA VÉROLE GUÉRIE

Un bon docteur, homme de quarante ans,
Avait pris femme, et depuis fort longtemps,
Las des margots où s'égarent nos queues,
Se reposait dans les calmes eaux bleues
D'un bon ménage et ne retroussait plus
Que des jupons légitimes. Sa femme,

Bien qu'il fût vert, alerte et non perclus
Et la baisât avec une grande âme,
Prit un amant; pour rien, pour le plaisir
D'avoir parfois deux pines à saisir.
Tout allait bien. La dame était baisée
Autant et plus, et ne souhaitait rien.
Mais s'il est vrai que très souvent le bien
Vient en dormant, la vérole peut naître
Lorsque l'on fout, et la chose arriva.
Le mal, d'abord dissimulé, couva,
Puis mit le nez, un jour, à la fenêtre.
Sanglots et pleurs ! « Que dira mon époux ?
Je suis perdue. O ciel ! je suis perdue !
Je n'ai plus qu'à mourir !
— Consolez-vous,
Dit un ami, du calme... L'étendue
De votre mal n'est pas si grande. Allez
Passer deux jours au plus à la campagne.
Ne craignez rien, et que la paix regagne
La place ancienne en vos esprits troublés. »
En soupirant, et sans trop bien comprendre,
A son époux la dame au cul gâté
Vint déclarer qu'elle désirait prendre
L'air pur des champs égayés par l'été.
Le bon docteur y consentit sans peine.

Quand il fut seul, son ami vint le voir :

« Te voilà veuf pendant une semaine,
Lui dit-il; viens, nous dînerons ce soir
En devisant des heures envolées,
De ce beau temps où nous étions garçons,
Où nous laissions mille folles chansons
Jaillir sans fin de nos lèvres brûlées

Par les baisers de ces démons d'amour
Qu'on appelait en ce temps des grisettes ;
Viens ! nous ferons au passé des risettes ;
Soyons garçons et libres pour un jour ! »

Le médecin accepte. On boit, on dîne,
Et les propos d'aller leur train : « Blondine
Était jolie et je l'aimais.
— O temps
De nos amours le lendemain trompées !
Des rires fous, des claires équipées !
Je crois encore entendre par instants
Les violons de la Grande-Chaumière.
Allons au bal !

— Y penses-tu vraiment ?
— Cette folie, hélas ! est la dernière
Que nous ferons avant l'enterrement.
— Allons au bal alors ; vive la joie ! »

Les deux amis, dont la raison se noie,
Vont à Bullier, battent des entrechats,
Prennent le cul aux différentes grues
Que l'on peut voir se livrer aux pourchas
Des pines d'homme en ces lieux apparues,
Et pour finir vont coucher au bordel...

Le lendemain, au réveil de l'aurore,
Quand le docteur se demandait encore
Si tout cela pouvait être réel
Ou s'il n'avait fait simplement qu'un songe,
Sa douce épouse arrive brusquement.

En bon mari, le pauvre cocu plonge
Dans ce cher con son vit encor fumant,
Et s'envérole à plaisir.

La semaine
Se passe ainsi tranquillement. Voilà
Qu'un beau matin l'époux poivré promène
L'œil sur sa queue.

« Oh ! oh ! qu'est-ce cela?
Foutre ! on dirait la vérole... et c'est elle ! »

En frémissant, le docteur se rappelle
Qu'il s'est grisé, puis qu'il a forniqué
Lorsque sa femme était à la campagne.
Le voilà triste et pâle, interloqué,
Car il a dû, sans doute, à sa compagne
Donner son mal, étant intoxiqué
Comme jamais nul ne le fut au monde.
C'est le cœur plein d'une angoisse profonde,
Le front baissé, l'air soumis et penaud,
Qu'il avança le cas à son épouse.
Elle bondit, furieuse, aussitôt :
« Quoi ! j'étais douce, aimable et point jalouse,
Rien n'altérait ma confiance en vous,
Je vous aimais : voilà ma récompense... »
En cent propos s'exhala son courroux.
« Pardonne-moi, grâce, ma chère Hortense,
Je me repens. Va, je te guérirai ! »

Après qu'il eut longtemps prié, pleuré,
Promis bijoux, toilette et cachemire,
Un généreux pardon lui fut offert.

Depuis ce temps, quand Madame désire
Quelque chiffon de prix, elle se sert
De ce moyen et rappelle au coupable
Et sa conduite et l'acte abominable
Par un oubli si gracieux couvert.

Ne méprisez jamais la moindre cause
Pour en venir, mesdames, à vos fins.
Ce récit prouve aux esprits superfins
Que la vérole est bonne à quelque chose.

Le Sire de la Glotte.

L'HONNÊTE SCRUPULE

Et vous ne voyez plus Durand?
— Oh! plus du tout!
— Pour quelle cause?
Il vous a donc fait quelque chose
D'effroyable, et son crime est grand?
— Très grand.
— Vous étiez, ce me semble,
L'an dernier encor très amis;
On vous voyait toujours ensemble.
— Autant qu'il peut être permis
D'être amis, nous l'étions. Quel être!
Toujours joueur, toujours dispos,
Tenant mille amusants propos.
Rien que son aspect faisait naître
La gaîté. Quel esprit charmant!
Des farces, des plaisanteries

Nouvelles à chaque moment !
Quelles inventions nourries
De malice et de bonne humeur !
Un jour, je faisais ma toilette,
Quand, à pas de loup, mon farceur
Vient, et sa main à l'aveuglette
Prend mon nœud. Je dis : « Finis donc,
Imbécile, ça me chatouille. »
Il secoue, et ding dong ! ding dong !
Je sens ma pine qui se mouille...
Avons-nous ri !!!
— Bah !
— Chaque jour
Amenait quelque nouveau tour.
Ecoutez : j'étais en chemise
Dans ma chambre (il venait souvent
A l'heure du soleil levant,
Alors que notre âme se grise
Du parfum humide des fleurs);
Il entre comme d'habitude ;
Sur mon cul je sens les rondeurs
De ses deux couilles au poil rude ;
Puis, brusquement, criant : Coucou !
Il met sa pine dans ma fesse.
Je riais, je vous le confesse,
Jusqu'aux larmes de voir ce fou
Pousser et repousser son membre,
En se tortillant par la chambre.
Bref, il décharge dans mon cu.
— Mais ce qu'il a fait est donc grave ?
Car enfin lorsqu'on a vécu
De la sorte, on devient esclave
D'un ami pareil.
— En effet ;

Mais nous avons rompu. Nous sommes
Brouillés à mort.
— Qu'a-t-il donc fait?
— On m'a dit qu'il était pour homme!

LE SIRE DE LA GLOTTE.

DÉCOUVERTE

Un vieux rentier dans les Champs-Élysées
Se promenait, au tomber de la nuit;
Il regardait, dans les branches croisées,
Les reflets roux qu'a le jour qui s'enfuit,
Quand sur un banc il rencontre une gueuse :
« Ho! ho! fait-il, livrons-nous à l'amour;
La nuit déjà s'étale ténébreuse,
Guiguite va prendre l'air à son tour... »

Sur le dossier du banc il se renverse,
Et met son nœud dans une main que gerce
L'âpre travail du branlage en plein air.
Les yeux fermés, plein d'une molle ivresse,
Il laisse errer son esprit dans l'éther,
En savourant la mouvante caresse
De cette main aux doigts arachnéens :
Il était bien aux Champs-Elyséens!

Mais cependant qu'il se pâme et godille,
Il s'aperçoit que de son autre main
La garce fait érecter un voisin.

— « Vous plairait-il, monsieur, que cette fille
Précipitât moins fort son mouvement,
Dit-il, et qu'elle allât plus doucement ?
— Avec plaisir, monsieur, » répond dans l'ombre
Une voix mâle.

Alors, nos deux michés,
Du même train se trouvant dépêchés,
En même temps déchargent sans encombre.

La fille étant payée, elle s'en va
Chercher ailleurs une nouvelle proie.

Lors le vieux : « Je crois que cette enfant-là,
Bien que notre esprit se fourvoie,
Etait, monsieur, une fille de joie. »

Le Sire de la Glotte.

LA CHASTE SUZANNE

Opéra-comique en un acte.

PERSONNAGES :

LES DEUX VIEILLARDS. — SUZANNE. — LE CHŒUR

LES DEUX VIEILLARDS, *se branlant.*

Pristi ! j'voudrais bien la baiser !

LA CHASTE SUZANNE

Ah ! ces deux vieillards me dégoûtent !
Je crois même qu'ils ont la goutte
Militaire.

LE CHŒUR

Bien qu'ils ne l'aient jamais été !

LE SIRE DE LA GLOTTE.

UTILITÉ DE LA POSTE

— Mon Dieu, mon Dieu ! je ne me sens pas d'aise,
Disait Annette à Dumont, son parrain ;
Maman doit accoucher demain.
— Accoucher !... — Oui, ne vous déplaise.
— Mais ceci demande examen,
S'écrie alors le parrain, bon drille ;
Votre père est absent depuis quatre ans, je crois.
— Oh ! cela n'y fait rien, répond la jeune fille :
Il nous écrit deux fois par mois.

BRAZIER (*Rimes gauloises,* 1858).

UN ANODIN

Sœur Thérèse, une nonnette,
Par ma foi, fort gentillette,
Dans un couvent de Paris
Vivait en seize cent six.
A cette époque, ma chère,
Je vous le dis entre nous,
Pharmacien, apothicaire,
S'appelait un mousquetaire;
Un mousquetaire à genoux;
Bien trouvé..., qu'en pensez-vous?

Il faut que je vous apprenne,
Car vous pourriez l'ignorer,
Que ce n'était pas sans peine
Qu'on le voyait opérer;
A chacun selon sa guise
Il savait administrer
Sa drogue ou sa marchandise...
Afin de la débiter,
Il fallait, souple, docile,
A la cour comme à la ville,
A toute heure, à tout moment,
Braquer just' son instrument...

Ici vous raconterai-je,
Sans craindre un mauvais accueil,
Qu'un jour, en faisant un siège,
Tout à coup paraît un œil
A l'endroit où d'ordinaire
Jamais un corps si brillant
Ne se montre en regardant...

Aussi, cet apothicaire,
Qui croyait avoir affaire
En personne à Belzébuth,
Manqua nettement son but...

Eh bien! ce sont là des choses
Fort graves, assurément,
Et qui ne sont que des roses
Auprès de l'événement
Que je narre incontinent...

Sœur Thérèse était malade,
On la voyait dépérir,
Elle était triste, maussade,
Et s'ennuyait à mourir;
Elle, toujours si joyeuse,
Si pimpante, si rieuse,
Semblait en proie au chagrin,
Et ses fleurs les plus chéries,
Sur leurs corolles flétries,
Tombaient au vent du matin...

— Allez vite, dit l'abbesse,
Chercher notre bon docteur :
Il faut de ce jeune cœur
Qu'il déloge la tristesse.

Le médecin à l'instant
Tâte, interroge, examine,
Sourit, et pour médecine
Il prescrit... un lavement...

— Demain, un apothicaire
A la main leste et légère

Viendra vous l'administrer ;
Si prestement il opère,
Qu'il sera donné, j'espère,
Avant de vous en douter...

— Docteur, pouvez-vous me dire
Ce que c'est?... Puis... je désire
Savoir aussi la façon
De le prendre...

— La leçon,
Sœur Thérèse, est bien facile :
Baissez-vous, restez tranquille...
Le porteur de l'instrument
Découvrira chastement,
Sans le voir, je vous le jure
(Car il est du meilleur ton),
L'opposé de la figure,
Et lâchera le piston...

— Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse,
Oh ! non, monsieur, c'est trop fort !
Un mortel verrait en face...
Non ! jamais ! plutôt la mort !...

— Il le faut pourtant, ma chère ;
Cela seul peut vous guérir.
Ordonnez, abbesse mère,
Ou cette enfant va périr...

— Puisqu'il le faut, ma mignonne...

— Oh ! non jamais !...

— Je l'ordonne,
Et vous recevrez demain
Sans mot dire l'anodin...

Sœur Thérèse résignée,
Mais dans son âme indignée,
Cherche comment, par quel fait
Elle voilera l'objet...

Dieu d'une vive lumière
Sans doute l'illumina,
Car lorsque l'apothicaire
Au matin s'achemina,
Qu'il entra dans la cellule,
Et qu'arrivé vers le lit
Tout doucement il l'ouvrit,
A ses yeux un monticule
Lui montra, dans ses replis,
Des saintes du paradis
Une si longue légende,
Que vraiment on se demande
Comment l'arme de sa main
Ne s'abaissa pas soudain...

Non, malgré cette insistance,
Il fit bonne contenance,
Cherchant partout de son mieux
Le point d'appui merveilleux ;
Mais il n'y pouvait atteindre...
Lorsque la sœur, sans se plaindre,

Devinant son embarras,
Soupira d'un ton bien bas :

— Pour opérer à votre aise,
Soulevez sainte Thérèse !...

Léon Jaybert.
(*Trois dizaines de contes gaulois*, 1862.)

Chansons, Chansonnettes

et

Couplets

CHANSONS, CHANSONNETTES ET COUPLETS

MON PANTALON GRIS PERLE

Mettre un pantalon neuf
D'étoffe noire ou grise
De Sedan ou d'Elbeuf,
Mais de forme bien prise,
Cela pousse à l'amour
Et rend gai comme un merle :
Ainsi fut mis au jour
Mon pantalon gris perle.

J'ai connu, grâce à lui,
Plus d'une bonne histoire.
La meilleure aujourd'hui
Me revient en mémoire.
C'était la Saint-René,
Jour de fête à Montmerle.
Ainsi fut étrenné
Mon pantalon gris perle.

Au bal du Grand-Tilleul
J'arrivais avant l'heure,
Et je cherchais tout seul
La pose la meilleure.

Quand un flot embusqué
Dans la salle déferle.
Ainsi fut remarqué
Mon pantalon gris perle.

Près de moi vient s'asseoir
Une fière Andalouse ;
On eût dit, à la voir,
Le géant de Mulhouse
Ou quelque déité
De Sécham ou Diéterle.
Ainsi fut agité
Mon pantalon gris perle.

Mes yeux étaient fixés
Sur ses charmes énormes .
Les siens étaient baissés
Au niveau de mes formes.
Je lui dis, effaré :
« Tu l'as encor ? perds-le.,. »
Ainsi fut déchiré
Mon pantalon gris perle.

J'ai su, j'ai su depuis
Qu'elle était vivandière,
Versant à nos spahis
La goutte militaire.
J'ai d'elle conservé
Une larme qui perle :
Ainsi fut achevé
Mon pantalon gris perle.

(*Chansons folles,* Evreux, 1887.)

FLEUR ET FEMME

Vous avez la forme et le fond :
Vous êtes fleur, vous êtes femme ;
Les besoins du corps et de l'âme
Ont parfois un rapport profond :
Fleur a besoin d'être arrosée ;
Femme a besoin d'être baisée.

Que vous soyez Myosotis
Ou Marguerite ou Chrysanthème,
Votre sort n'est-il pas le même,
Lilas ou Muguet, Rose ou Lis ?
Fleur a besoin d'être arrosée ;
Femme a besoin d'être baisée.

Un jour, je m'exprimais ainsi
Près d'une jeune Italienne ;
Sa langue n'étant pas la mienne,
Elle ne dit pas « Oui », mais « Si... »
Fleur a besoin d'être arrosée,
Femme a besoin d'être baisée.

(*Chansons folles,* Evreux, 1887.)

LE PETIT PINCHON

Le fils de notre voisin
Est un jeune homme timide.
Soit, mais il est le cousin
De mademoiselle Armide.

Or on peut apprendre en de certains cas
Des leçons d'amour qu'on n'oubliera pas,
Le faible et le fort, le sec et l'humide.
Ce jeune homme était le petit Pinchon.
Ce petit Pinchon
Est un grand cochon,
Et je le prenais pour un cornichon.
Ah ! pauvre petite,
Que l'esprit vient vite !

Un soir, il m'offre le bras
Pour faire une promenade :
Il allait à petits pas,
Se disant un peu malade.
Il prenait des airs tout pleins de langueur,
Me mettant parfois la main sur mon cœur ;
Puis soudain il dit à la cantonade :
« Regardez-moi ça, mam'selle Fanchon. »
Ce petit Pinchon
Est un grand cochon,
Et je le prenais pour un cornichon.
Ah ! pauvre petite,
Que l'esprit vient vite !

Dans ma chambre il me suivit :
J'étais légèrement mise.
Il me versa sur mon lit
Et m'enleva ma chemise.
Il me mit un doigt je ne sais plus où,
Fourra le second dans un second trou,
Et dans un étau je me sentais prise
Comme une bouteille ayant son bouchon.
Ce petit Pinchon

Est un grand cochon,
Et je le prenais pour un cornichon.
Ah ! pauvre petite,
Que l'esprit vient vite !

(*Chansons folles*, Evreux, 1887.)

LE PETIT CHAT

Air : *On s'y prend si poliment.*

Enfin, dans ta chambre, chérie,
Ayant pénétré malgré toi,
Ta gentille ménagerie
Hier a paru devant moi.
Ton musée, aimable Rosine,
Sans doute n'est pas sans éclat ;
Mais le plus joli, ma cousine,
C'est à coup sûr ton petit chat.

Tu te plains de ce que naguère,
Négligeant tes jeunes appas,
Avant mon départ pour la guerre,
De toi je ne m'occupais pas.
Sur le minet d'une voisine,
Si j'ai commis doux attentats,
C'est qu'en ce temps-là, ma cousine,
Tu n'avais pas de petit chat.

Pour nous charmer à l'improviste
En vain tu cachais tes trésors.

Moi, curieux naturaliste,
Pour les voir j'ai doublé d'efforts.
Mais voir est trop peu, j'imagine.
Voir n'amène aucun résultat.
Ah ! permets-moi, chère cousine,
De caresser ton petit chat.

Tu souffres que sur sa parure
Je promène un doigt empressé,
Mais tu veux que de sa fourrure
Le duvet ne soit pas froissé.
Va, ne crains rien pour son hermine,
Mon doigt est fort, mais délicat.
Vois, il fait faire, ma cousine,
Le gros dos à ton petit chat.

Toujours désireux de te plaire,
Ah ! sans lui vouloir aucun mal,
Que j'aimerais à satisfaire
Ce petit gourmand d'animal,
Si d'un coup de griffe assassine
Je n'avais peur qu'il me payât.
Sois franche et bonne, ma cousine,
Dis-moi, mord-il, ton petit chat ?

Dès qu'entre ses lèvres de rose
Minet sent mon doigt se glisser,
Vois le petit gueux comme il ose
Le serrer et l'emprisonner !
Je veux de son ardeur mutine
Punir le petit scélérat.
Dis-moi, sans peine, ma cousine,
Fait-on pleurer ton petit chat ?

Quelle délicatesse extrême !
A peine si je l'ai foulé,
Et pour deux coups, fort légers même,
Déjà ses larmes ont coulé.
Mais pour cela, chère Rosine,
Ne va pas me faire sabbat,
Car tu jouissais, ma cousine,
Lorsque pleurait ton petit chat.

E. Debraux.

MONSIEUR ET MADAME

Air : *C'est un lan la, landerirette.*

Auprès de sa jeune épouse,
Un mari peu complaisant,
Dans une fureur jalouse,
S'écria : Rien n'est si grand
Que ton lan la,
Landerirette,
Que ton lan la,
Landerira.

A ce reproche, la femme
De ce mari peu galant
Répondit : Vilain infâme,
Que n'en puis-je dire autant
De ton lan la,
Landerirette,
De ton lan la,
Landerira.

(*Gaudriole* de 1834.)

LA BADINGUETTE

AIR des *Amours du diable.*

Amis du pouvoir,
Voulez-vous savoir
Comment Badinguette,
D'un coup de baguette,
Devint par hasard
Madame César ?

La belle au fond de l'Espagne
Habitait :
Oh ! la buveuse de champagne
Que c'était !
Quoique Badinguette eut pour pères,
A c'qu'on dit,
Presque tous les célibataires
De Madrid,
Et que sur sa naissance on jase
A gogo,
On l'appelait, par antiphrase
Montijo.

Amis, etc.

Un jour, sa vieille maugrabine
De maman
Lui dit : Nous v'là dans la débine
Bigrement.
Vrai ! ton visage se dégomme
Tous les jours :
Faudrait songer à faire un homme
Pour toujours.

Maint'nant que tu d'viens plus âgée,
Nous mangeons
Beaucoup trop de vache enragée,
Voyageons !

Amis, etc.

Voilà Badinguett' qui débarque
A Paris,
Et Badinguet qui la remarque
Se sent pris.
— Oh ! s'écrie-t-il, oui, sur mon âme !
Soyons franc,
Papa Jérôme, cette femme
Vaut dix francs !
— Bah ! dit Jérôme, elle en vaut douze.
Savez-vous
Qu'on ne vit jamais d'Andalouse
Au poil roux ?

Amis, etc.

Cependant il cherche une clause,
Un moyen
De l'avoir pour très peu de chose,
Ou pour rien.
Il s'en va trouver la duègne,
Pas honteux,
Et les emballe pour Compiègne
Toutes deux.
Enfin, ne pouvant plus attendre,
Le grossier,
Au fort du bal, ose lui prendre
Le fessier !

Amis, etc.

— Caracho! s'écria la belle,
Saligaud!
Savez-vous bien que l'on m'appelle
Montijo?
Quand on a deux ou trois cents pères
Andalous,
On vaut bien un Robert Macaire
Comme vous.
Ne croyez pas que je me donne
Pour six francs:
Je veux coiffer une couronne,
Ou... du flan!

Amis, etc.

A toi, Badinguette, mon ange,
Mes châteaux,
Quoique tu sois bien la plus franche
Des cataus.
Mais puisqu'après tout, tant je t'aime,
Entre nous,
Que mon peuple crie ou blasphème,
Je m'en fous!
Qui fut mouchard en Angleterre
Et bourreau
Peut bien, sans déroger, se faire
Maquereau.

Amis, etc.

Adieu, cancan, Maison Dorée,
Bal Musard!
La voilà l'épouse adorée
De César.

Cependant on dit qu'ell' regrette
Quelquefois
Les amants et sa cigarette
D'autrefois
Et que l'Espagnole, trop fière
Pour plier,
De son mouton pourrait bien faire
Un bélier.

Amis du pouvoir, etc.

Attribué à Henri R....FORT.

L'ABBESSE ET LA NOVICE

AIR de *Joconde.*

Un vendredi saint, au matin,
Une jeune novice
Branlait en secret son conin
Avec une saucisse;
Mais, par malheur, l'abbesse entra :
« Ah ! quel désordre extrême !
Un navet ne suffit-il pas
Pour un jour de carême? »

J'M'EN FOUS, JE FOUS

AIR : *Gaiement je m'accommode.*

Qu'on blâme ma méthode,
J'm'en fous;
Les cons sont à la mode,
Je fous.

D'un cul, étroit passage,
J'm'en fous ;
Mais près d'un pucelage,
Je fous.

Du sopha de Céphise,
J'm'en fous ;
Sur le chalit de Lise
Je fous.
De la coquette altière,
J'm'en fous ;
Lorsque sa chambrière
Je fous.

Une fille est cruelle,
J'm'en fous ;
Maîtrisant la rebelle,
Je fous.
Le foutre l'intimide,
J'm'en fous ;
Le plaisir la décide,
Je fous.

COUPLET

AIR des *Fraises*.

Au bordel, un vieil abbé
Dit à une fillette :
— Je voudrais être branlé.
— Monsieur, votre volonté
Soit faite ! *(ter.)*

LA COMTESSE ET LE CALOTIN

Te souviens-tu, disait une comtesse
Au calotin qui la foutait jadis,
Te souviens-tu de ces beaux jours d'ivresse,
Où sans broncher nous allions jusqu'à dix?
Fermes tous deux, tous deux pleins de courage,
Nous échangions de violents coups de cul.
Dieux! quels transports! quel amour! quelle rage!
Dis-moi, l'abbé, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu qu'au bout d'une quinzaine,
Perdant déjà du feu qui nous charmait,
Ton v.. musard ne levait qu'avec peine
Et d'un affront parfois me menaçait?
Mais le secours d'une main potelée
Lui rend bientôt sa première vertu;
Je te branlais pour mieux être enfilée :
Dis-moi, l'abbé, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu que l'ingrate nature,
Me refusant tous ses puissants attraits,
Tu me priais de changer de posture?
Novice encor, moi je m'y refusais.
Pour t'obéir je me courbe en levrette,
Avec deux de tes doigts tu m'écartes le cul :
D'avoir cédé que je fus satisfaite!
Dis-moi, l'abbé, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu que posture et manière,
En peu de temps ayant tout épuisé,
A tes regards vainement mon derrière
Frais et dodu demeurait exposé?

Lorsque ton v.. trouvant un trou moins large,
Soudain rebande et s'adresse à mon cul;
Tu me pourfends, je pleure et tu décharges :
Dis-moi, l'abbé, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu qu'un jour à tête-bêche,
D'abord rétive à ton brûlant désir,
Mais par degrés docile et moins revêche,
En te suçant j'éprouvais du plaisir?
Te souviens-tu qu'enfin mieux avisée,
Lass' de ton v.., branlé, sucé, mordu,
Ma bouche avide aspirait la rosée :
Dis-moi, l'abbé, dis-moi, t'en souviens-tu?

— Est-ce un défi, ma chère, est-ce un reproche?
Moi t'oublier! Ah! tu ne le crois pas ;
Tu rajeunis et déjà je bandoche
Au souvenir de tes anciens appas;
Respectant peu et soutane et calotte,
Dans mon ardeur pour toi j'ai tout foutu;
Mais ce visag', ces tétons, cette motte,
Dis-moi, comtess', que sont-ils devenus?

(Anonyme.)

LE MEUNIER DE CORBEIL

Ronde.

AIR : *J'ai vu la Meunière.*

Lucas le mettait par devant
A sa chambrière;
Comme il entrait, voilà qu'un vent
Sortit par derrière.

— Ah ! dit Lucas en déconnant,
Que ne puis-je dans ce moment
Boucher le derrière
Comme le devant !

La chambrière, apercevant
Sa brette encore fière,
Lui dit : — Puisque tu crains le vent,
Fous-moi par derrière.
Il le fit, mais le mouvement
Fit sortir après un moment
Du vent par derrière,
De l'eau par devant !

— Comment faire ? dit le manant.
— Tiens, dit la commère,
Je crois découvrir maintenant
La bonne manière :
Si tu crains la pluie et le vent,
Il faut mettre dorénavant
Ton nez par derrière,
Ton v.. par devant.

Attribué à Armand Gouffé.

DOUTE DE L'ARÉTIN

Air : *Ah ! j'en rends grâce à la nature.*

Un jour, une fillette vit
Un rustre endormi sur sa couche ;
Il était porteur d'un gros v...
La friponne y porta la bouche :

On ne peut guère l'excuser ;
Pourtant, que faut-il qu'on en dise?
Mes amis, doit-on l'accuser
De luxure ou de gourmandise?

Attribué à Armand Gouffé.

LA DÉLICATESSE BIEN RÉCOMPENSÉE

Romance historique.

Air : *Comme j'aime mon Hippolyte.*

Damis, jeune homme intéressant,
Courtisait la tendre Glycère ;
Damis était vif et pressant,
Pour lui résister comment faire?
— Ah ! dit Glycère, ah ! mon ami,
Ta souffrance fait mon supplice,
Tu voudrais... je voudrais aussi...
Mais j'ai... — Quoi donc? — La chaude-pisse.

L'amour me fournit un moyen
De payer ton ardeur extrême :
Mon cu, Damis, se porte bien,
Et tout plaît chez l'objet qu'on aime ;
Prends donc mon cu ! Damis le prit,
Ce qu'il fit... chacun le devine.
Depuis cet heureux jour on dit
Que Glycère a la cristalline.

Profitez de cette leçon,
Jeune fille simple et novice ;

Pour le v.. le ciel fit le c..,
En dépit de la chaude-pisse.
Ne souffrez donc pas qu'un amant
Dans votre cu loge sa p... ;
On peut vivre fort décemment
Sans attraper la cristalline.

Attribué à Armand Gouffé.

DOUTE DE L'ARÉTIN

Air du *Vaudeville de Claudine.*

Juché sur une novice,
Un vieux capucin en rut
Lui fracassa la matrice,
Et la pauvrette en mourut.
Faudra-t-il pour homicide
Faire punir le frappart ?
— Oui, vraiment, si l'on décide
Que la p..e est un poignard.

Attribué à Armand Gouffé.

CONSEIL D'UN BOUGRE DE PÈRE A SON BOUGRE DE FILS

Air de la *Piété filiale.*

Mon cher enfant, enculons-nous ;
Nous serons heureux, je l'espère ;
Un tendre fils peut enculer son père.
Des enculeurs le plaisir est bien doux.

Si la tendresse conjugale.
Dans un c.n place ses faveurs,
Tu goûteras dans mon cul les douceurs
De la piété filiale !

Attribué à Armand Gouffé.

MAM'ZELLE LISE

D'puis longtemps je vous guette en vain
Pour vous voir sortir du bain...
Quelle agréable surprise,
Mam'zelle Lise !
Mam'zelle Lise,
Qu'vous êtes bien sans chemise !

Quels jolis petits tétons !
Qu'ils sont blancs, fermes et ronds !
Vous n'avez pas la peau bise,
Mam'zelle Lise ! etc.

Vous v'là grand'fille à présent...
Dieu ! qu'c'est noir et qu'c'est luisant !
Comm' c'est touffu ! comm' ça frise !
Mam'zelle Lise ! etc.

Fait's pas semblant d'avoir peur...
Avec un' barb' de sapeur,
Est-c'que la crainte est permise,
Mam'zelle Lise ? etc.

La parure ne va jamais
Qu'aux fill's qui n'ont pas d'attraits :
Comm' ça, je vous trouve bien mise,
Mam'zelle Lise ! etc.

Mais tournez-vous donc un peu...
Quel superbe pot-au-feu !
C'est d'la fière marchandise,
Mam'zelle Lise ! etc.

Restez, restez comm' vous v'là ;
J'aime assez c'te postur' là !
Permettez que j'm'introduise,
Mam'zelle Lise ! etc.

Comme c'est chaud, comm' c'est étroit !
Tiens, j'me suis trompé d'endroit !
J'ai fait une fameuse bêtise,
Mam'zelle Lise ! etc.

A présent, vous voilà bien !
Restez et ne craignez rien...
J'vas réparer ma sottise,
Mam'zelle Lise ! etc.

V'là qu'ça part ! Et vite et tôt !
Faut qu'chacun pay' son écot !
Allons, pas d'fainéantise,
Mam'zelle Lise ! etc.

J'vois que vous y prenez goût,
Mais je n'tir' jamais qu'un coup.

J'suis fâché qu'ça vous défrise,
Mam'zelle Lise !
Mam'zelle Lise,
Qu'vous êt's bien sans ch'mise.

VAN CLEEMPUTTE.

LE CURÉ DE SAINT-ETIENNE

AIR : *L'Aveugle de Bagnolet.*

Le bon curé de Saint-Etienne,
Parfois à son enfant de chœur
Gravement chantait une antienne
Que le drôle d'enfant sans cœur
Lui répétait d'un ton moqueur.
Le curé, voyant sa finesse,
Disait, pour tromper son adresse :
— Taisez-vous, petit polisson,
Riez moins, servez mieux la messe;
Taisez-vous, petit polisson,
Et repassez votre leçon.

Riant de certaine aventure,
— Mon père, dit-il hardiment,
Hier, à travers la serrure,
Je vis avec étonnement
Annette en votre logement.
Est-ce là, je vous le demande,
Une visite de commande?...
— Taisez-vous, petit polisson :
Elle venait payer l'offrande;
Taisez-vous, etc.

— Annette encor tout étourdie,
Cédant à vos désirs pressants,
Montra sa face rebondie
Qui possède charmes puissants
Et bien dignes de votre encens;
Car vous lui donnâtes sans peine
Dix baisers sans reprendre haleine...
— Taisez-vous, petit polisson :
Je n'embrassais que la patène;
Taisez-vous, etc.

— Prenant certain livre en cachette,
De lire vous faisiez semblant;
A genoux je vis mettre Annette
Devant un objet gros et blanc
Qui lui rendait le cœur tremblant.
Apprenait-elle la pratique
D'une posture catholique?
— Taisez-vous, petit polisson :
Elle adorait une relique!...
Taisez-vous, etc.

— En priant pour la Sainte Vierge,
Vous prîtes votre goupillon,
Et, le tenant droit comme un cierge,
Il semblait que le cotillon
Vous donnât certain aiguillon,
En l'agitant vous alliez vite :
Que faisiez-vous à la petite?
— Taisez-vous, petit polisson :
Je lui donnais de l'eau bénite;
Taisez-vous, etc.

— Mais bientôt je la vis s'étendre
Saintement sur un canapé :
Dans sa bouche, sans plus attendre,
Vous fûtes à mettre occupé
Un objet qui m'est échappé.
Dans cette pieuse partie,
Que faisait donc la convertie?
— Taisez-vous, petit polisson :
Elle avalait la sainte hostie!
Taisez-vous, etc.

— Votre regard était de flamme.
Pour vous donner ce mouvement,
De l'enfer sauviez-vous son âme
Ou bien cherchiez-vous seulement
A la gagner dévotement?
J'entendis une douce plainte
Et vous disiez : « Allez sans crainte ! »
— Taisez-vous, petit polisson :
Le sacrement l'a rendue sainte!
Taisez-vous, etc.

— Mais, mon père, j'ignore encore
Le secret de ce sacrement,
Les mystères que l'on honore,
Du Christ l'étonnant changement,
Que l'homme adore aveuglément.
Pour que j'y croie, avec franchise,
Expliquez-moi cette surprise.
— Taisez-vous, petit polisson :
Ce sont les secrets de l'Eglise!
Taisez-vous, etc.

(Anonyme.)

COLIN ET COLINETTE

Colin et Colinette,
Au fond d'un jardinet,
Assis dessus l'herbette,
Se faisaient un bouquet...

Et autre chose itou
Que je n'ose vous dire;
Et autre chose itou,
Je n'ose dire tout.

Il la prend, il la baise,
L'étend sur le gazon,
Et là, tout à son aise,
Lui saisit le menton...

Et autre chose itou, etc.

La bergère, troublée,
Lui dit d'un air malin :
Ah! que je suis aimée!
Retire donc ta main...

Et autre chose itou, etc.

Mais le berger, peu sage,
N'écoutant qu'son ardeur,
Lui fit voir qu'à son âge
On a toujours du cœur...

Et autre chose itou, etc.

Après mainte fleurette,
Notre couple badin

S'endormit sur l'herbette
En se tenant la main...

Et autre chose itou, etc.

Chanson populaire en 1822.

LE DOMPTEUR

Paysannerie.

Quel' drôl' de chose que la peur!
J'fus si poltron que dans l'village,
On disait : « Qu'il est bêt' pour s'n âge,
Ben sûr qu'ça lui portera malheur. »
Un' fois Toinette, c'est ben cocasse,
M'fit voir un animal tout noir
Dont j'ons pas pu r'connaître la race,
Tant j'ons eu peur, vu qu'c'était l'soir.

Ah ! sapristi ! qu'j'étions donc bête
D'avoir le trac comm' ça !
J'ons tremblé des pieds à la tête
Devant c't animal-là.

C'était un' manière d'lapin
Avec l'poil d'un' chienne épagneule.
Il ouvrait une si grande gueule
Qu'j'osions point avancer la main.
« A pas peur, que m'dit Toinette,
Il est ben doux, y n'fait point d'mal ;
J'lons déjà fait voir en cachette,
Tout l'monde a flatté c't animal.

Ah ! sapristi, etc.

Alle avait beau dire « Il est doux! »
Mais que voulez-vous que j'y fasse !
J'pouvions pas le regarder en face :
J'en étions tout pâle, entre nous.
« Allons, grand nigaud, dit Toinette,
T'es pas un homme, tu m'fais pitié. »
— Attends un brin que je m'remette,
J'vas agir, puisque j'suis défié.

Ah! sapristi, etc.

Tu dis qu'un homm' doit avoir du cœur !
Alors il faut que dans l'village
On parle un peu de mon courage;
Et j'pris c'te bête par la douceur.
La p'tit' Toinette se laissait faire
En riant de mon air vainqueur !
Et d'puis c'jour-là, qué bonne affaire !
On n'm'appell' plus que le dompteur.

Ah! sapristi, etc.

Émile HÉMERY.

BONJOUR, MON AMI VINCENT OU LA CODAQUI

— Bonjour, mon ami Vincent,
Tu viens de notre village;
Veux-tu me faire présent
De ton joli pucelage?
— Oh! nenni, mam'zell', nenni, nennida !
Mon honneur, toujours, le voulis garda...

Que pens'rot maman, qui m'a dit : Sois sage,
Si la Codaqui m'y voyot manqua?
Si la Codaqui, si la Codaqua,
Si la Codaqui m'y voyot manqua. »

— Eh ! quoi, mon ami Vincent,
Toi que je croyais bon drille,
Tu fais près d'moi l'innocent...
Me trouves-tu vilaine fille?
— Oh ! mam'zell', mam'zell', que me dit's vous-là?
Mais mon tendre cœur le vouli garda;
Je perdrais l'seul bien que je tiens d'famille,
Si la Codaqui m'y faisot manqua...
Si la Codaqui, si la Codaqua,
Si la Codaqui m'y faisot manqua ! »

— J'voudrais, mon ami Vincent,
Avec quelque différence,
Ce soir en nous embrassant,
Revoir nos amours d'enfance.
— De c'temps-là, mam'zelle, je m'souvenons, oui-dà;
Mais j'n'avions point cor d'honneur à garda...
Et, su' l'point d'le perdr', je frémis d'avance :
Si la Codaqui voulot m'y manqua !
Si la Codaqui, si la Codaqua,
Si la Codaqui voulot m'y manqua! »

— J'saurai, mon ami Vincent,
Te montrer entr' autres choses,
L'assemblage séduisant
De mille attraits blancs et roses...
— Oh! nenni, mam'zell', nenni, nennida;
Mon honneur, toujours le voulis garda;

J'n'avons qu'fair' cheu vous, de cueillir des roses,
Et la Codaqui m'y pourrot manqua ;
Et la Codaqui, et la Codaqua,
Et la Codaqua m'y pourrot manqua ! »

Malgré lui, l'ami Vincent
Suivit la charmante Lise
Jusqu'à sa chambre, et voyant
Le lit fait, la table mise,
Il prit son parti, gaîment s'attabla,
Tant but, tant mangea, que lorsqu'on l'coucha,
Il disait, allant d'surprise en surprise :
— Si la Codaqui pouvot mi manqua...
Si la Codaqui, si la Codaqua,
Si la Codaqui pouvot mi manqua. »

— Bonjour, mon ami Vincent,
La santé comment va-t-elle ?
— Bien, dit-il en embrassant
Son amante heureuse et belle.
— Chaque soir, ici, j'veux r'venir, oui-dà :
Car mon doux bonheur, le voulis garda ;
Devant tant d'attraits ma pein' s'rait cruelle,
Si la Codaqui veniot mi manqua...
Si la Codaqui, si la Codaqua,
Si la Codaqui veniot mi manqua ! »

Jules Choux.

LES PETITES BLANCHISSEUSES

Les petites blanchisseuses
Que l'on voit, chaque lundi,
Aux pratiques paresseuses
Porter le linge à midi,

Bien qu'elles fassent paraître
Des semblants de chasteté,
Ne me font pas l'effet d'être
Des vases de pureté.

Leurs cheveux qui s'ébouriffent
Sollicitent l'attentat :
Ne craignez pas qu'elles griffent...
Une fille est un combat.

Elles ont des airs de sainte,
Et des cris dans un coup d'œil,
Avec leur bonnet de linge
Et leur robe de cerfeuil.

Sur la hanche qui supporte
Un panier exagéré,
Leur jambe se fait plus forte,
Leur pied se fait moins cambré.

Jusqu'au coude, mainte essence
Rougit leur pauvre bras nu,
Mais plus haut le blanc commence
Et dès lors ne finit plus.

Pour un faux col qu'on oublie,
Elles se baissent... Bientôt,

Sous la robe qui se plie,
La main se glisse très haut...

Et pour peu que, d'un air tendre,
On dirige un doigt savant,
On les voit se laisser prendre
Le derrière et le devant

Dire que ces jolis diables
Ont, — lâchons un trait hardi ! —
Quinze à vingt courses semblables
A faire chaque lundi !

Charles MONSELET.

LE LAVEMENT

Chanson parade.

Je suis Gilles, garçon z'apothicaire chez M. Fleureau, qui demeure là z'au coin, vis-à-vis un cul-de-sac. On vint l'autre jour me demander un crystère pour mademoiselle Zirzabelle : moi qui ai des vues propres sur cette demoiselle, j'apprête mon affaire, je cours, je monte au sixième, j'arrive sur le derrière, et je dis : *Me vl'a!*

AIR : *En revenant de Nivelles.*

Salut, mam'selle Zirzabelle,
J'vous apporte un p'tit lav'ment,
Ça vous r'f'ra l'tempérament ;
Allons, tournez-vous, mam'selle.

Elle m'répond avec dédain :

Fi ! Monsieur, pas tant d'raideur,
Car zamais apothicaire
Ne verra c'que par pudeur
Z'ne fais voir qu'à ma sèr' mère.
— C'que vous dit'-là n'prouve rien,
Vous mentiez drès étant p'tite ;
Drès étant p'tite.

Et puis, d'ailleurs, mam'selle, c'est pour vot' bien ce qu'on en fait : vous avez une inflammation de bas-ventre ; il faut laver ça, mam'selle : regardez, j'l'ai dressé exprès pour vous. Allons, prenez, prenez.

Ça vous f'ra du bien tout d'suite,
Ça vous f'ra du bien.

— Z'il est par trop vrai qu'ça m'brûle
Qu'z'ai besoin d'rafraîchissans.
— D'vous coucher à contre-sens
D'vez-vous donc z'avoir scrupule ?
— Puisqu'il l'faut, allons ; me v'là.
Mais, Zilles, surtout point d'niche,
Z'ne puis le voir comm' j'suis là :
— C'est vraiment ça qui me r'fiche,
Tout c'qu'on f'ra s'ra pour vot' bien
J'sis tout prêt, r'troussez-vous vite,
R'troussez-vous vite.

Pas tant de façons. Encore cette demi-aune de toile. Oh ! quel beau visage, s'il avait z'un nez ! Cependant z'il y a de l'enflure. Il faut z'opérer un dégagement. Avalez-moi ça, mam'selle ; avalez-moi ça.

Ça vous f'ra du bien tout d'suite.
Ça vous f'ra du bien.

Polisson, qu'allez-vous m'faire ?
Un lav'ment ne s'met pas là.
— A la cour aujourd'hui v'là
Comm' les dam's prenn't un crystère ;
— En c'cas au zenre d'la cour,
Z'il est zust' que j'me conforme.
Dieu ! faudrait la bouche d'un four
Tant l'instrument est énorme !
— C'est trop d'honneur : mais l'moyen
Serait d'vous fair' la bouch' moins p'tite ;
La bouch' moins p'tite.

Allons, mam'selle, élargissez les voies, et tandis que j'pousse, donnez un coup de main. Si ça passe, vous êtes sauvée.

Ça vous f'ra du bien tout de suite,
Ça vous fera du bien.

Que vot' s'ringue m'paraît douce ?
Mais z'redoute l's accidens.
— Jusqu'au fond v'là que j'suis d'dans,
N'craignez rien : va comme' j'te pousse.
N'vous tortillez pas si fort,
Ça dérang'rait mon affaire...
V'là qu'ça part. Ah ! sans m'fair' tort,
C'que j'vous donn' n'est pas d'l'eau claire.
— Tu m'inond', oh ! sacré chien,
T'as poussé l'machin trop vite,
L'machin trop vite.

Oh ! mon ser Zilles ! ze n'y étais pas encore. C'pendant ça m'fait z'un peu d'effet. Pour que ma guérison soit complète, redouble la dose, mon ser Zilles, redouble la dose.

Ça me f'ra du bien tout d'suite ;
Ça m'fra du bien.

J'la guéris, l'on peut bien l'croire,
Avec sept ou huit lav'mens ;
A cell'-là qui dit que j'mens,
Qu'ma s'ringue prouve c't histoire,
Mettez la main sur vos yeux,
Puis entre vos doigts, mesdames,
R'luquez bien l'machin curieux
Qui rend la santé z'aux femmes.
La vôtre n'vaut-elle rien ?
Profitez d'mon grand mérite,
D'mon grand mérite.

Voyez, mesdames, décidez-vous, faites comme mam'-selle Zirzabelle. Qu'est-ce qu'en veut ? huit, dix, douze ! Ne boudez pas contre vot' ventre. J'suis tout prêt.

Ça vous f'ra du bien tout d'suite,
Ça vous f'ra du bien.

P.-J. de Béranger.

LA PETITE OUVRIÈRE

AIR : *A ma Margot, du bas en haut.*

Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.
Défunt' maman m'disait sans cesse
Au bout d'tes doigts est la richesse.
Fill' qui travaille avec honneur
S'fait soi-même son p'tit bonheur,
Quel plaisir (*bis*) je r'sens à l'ouvrage !
Ah ! je suis tout en nage.
Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.

L'cœur à l'ouvrage au mois d'décembre,
Sans feu j'm'enferme dans ma chambre.
Quand il gèle à claquer des dents,
J'réchauff' mes doigts sans souffler d'dans.
Quel plaisir (*bis*) je r'sens à l'ouvrage !
Ah ! je suis tout en nage.
Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.

D'beaux messieurs proposent de m'faire
Des enfans qui mourraient d'misère ;
Chers enfants, par le travail que v'là
J'vous épargne ce chagrin-là.
Quel plaisir (*bis*) je r'sens à l'ouvrage !
Ah ! je suis tout en nage.
Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.

Pour m'amuser, d'abord j'm'occupe
D'not' boulanger z'avec sa jupe ;

En jupe j'me r'présent' toujours
C'garçon d'esprit v'lu comme un ours.
Quel plaisir (*bis*) je r'sens à l'ouvrage!
  Ah ! je suis tout en nage.
Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.

Je m'rappelle aussi l'grand Léandre,
Qui d'vant ma f'nêtre d'un air tendre
  S'déboutonne comme un impur,
  Sans s'tourner du côté du mur.
Quel plaisir (*bis*) je r'sens à l'ouvrage !
  Ah ! je suis tout en nage.
Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.

L'ouvrièr' qui craint la satire
Doit s'chatouiller pour se fair' rire ;
En travaillant ça rend l'cœur gai,
Et l'poignet seul est fatigué.
Quel plaisir (*bis*) je r'sens à l'ouvrage !
  Ah ! je suis tout en nage.
Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.

P.-J. de Béranger.

MADAME BARBE-BLEUE OU L'OGRESSE

Air : *Voilà la petite Laitière.*

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête-bleu ! corbleu ! ventre-bleu.

Tubleu ! damoiseaux étourdis,
Redoutez-moi : je suis ogresse.
Des ogresses du temps jadis
J'ai l'appétit et la tendresse,
Jurant, sacrant comme un démon.
A ma barbe je dois mon nom.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête-bleu ! cordon bleu ! ventre-bleu.

Pour bien juger de quels morceaux
Il faut que ma faim se repaisse,
Galant, qui crains les longs assauts,
Contemple cette barbe épaisse ;
Sans trembler l'on ne peut la voir :
Elle défierait le rasoir.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête-bleu ! corbleu ! ventre-bleu.

Voulant vous détruire en un jour,
Petits blondins, faibles espèces,
Que Vénus batte le tambour
Et lève un régiment d'ogresses ;
Pour vous faire de belles peurs
Je commanderai les sapeurs.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête-bleu ! corbleu ! ventre-bleu.

Malgré mes appétits gloutons,
Jamais de jour qu'il ne me vienne
Des barbes de tous les cantons
Pour se mesurer à la mienne.
Barbe de prêtre, de robin,
Barbe de Turc et de rabin.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête-bleu ! corbleu ! ventre-bleu.

Mais, quoi qu'on fasse, je pâtis
Et tout m'est bon lorsque je souffre.
Deux mille amans grands et petits
N'ont encor pu combler ce gouffre ;
Bien d'autres, non moins échauffés,
De ma barbe mourront coiffés.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête-bleu ! corbleu ! ventre-bleu.

J'avalerais sans les mâcher,
En un jour, deux abbés, trois carmes,
Les six gros garçons du boucher,
Huit porte-faix et dix gendarmes ;
Quand tout un bataillon viendrait,
Par ma barbe, il y passerait.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête-bleu ! corbleu ! ventre-bleu.

P.-J. de BÉRANGER.

LES CULOTTES

Chanson en manière d'ordures,

Faite par ce polisson de Gilles, dessus mam'selle Zirzabelle, qui aime à se mettre en homme, parce que ça lui fait plaisir.

Air : *Tout le long de la rivière.*

Zirzabelle, est-c' ben vous que j'vois?
J'vous r'connaissons à vot'minois ;
Est-ce encor mam'sell' qu'on vous nomme?
Vous voilà costumé z'en homme.
C't habit raplatit vos appas,
C'qu'aujourd'hui vous n'étalez pas?
Rien d'moins gênant z'avec vous qu'une cotte,
Mam'selle, ôtez donc, ôtez votre culotte;
Otez donc, ôtez votre culotte.

Changer de sesque c'est fort mal
Quand on n'est plus dans l'carnaval ;
P't-être aussi qu'vous changez d'manière,
Et qu'aux femmes vous voulez plaire ;
Ce s'rait deux bons goûts à la fois :
J'vous crois fait' pour en avoir trois.
Mais d'quéq'côté qu'on vous porte une botte
Mam'selle, ôtez donc, ôtez votre culotte;
Otez donc, ôtez votre culotte.

Comme l'amour rend z'inconstant!
J'finis par trouver ça piquant.
Permettez que j'vous déboutonne...
Mais, jarni, ne vient-il personne?
On peut nous voir de c'te façon,
Et vous prendre pour un garçon ;

Pour qu'on n'dise pas qu'j'ai changé de marotte,
Mam'selle, ôtez donc, ôtez votre culotte;
Otez donc, ôtez votre culotte.

Dépêchez, ou j'vais par-dessus
Vous faire un' boutonnièr' de plus:
Mais v'là que j'vous tache, mam'selle;
C'est la faute de vot' bertelle;
Plus que mon amour elle tenait;
Bonsoir, j'ai remis mon bonnet.
Sans étrenner r'montez tout dans la hotte,
Mam'selle, r'montez, r'montez votre culotte;
R'montez donc, r'montez votre culotte.

Mesdam', la morale est mon fort,
Or donc, notre habit vous fait tort :
Ne prenez c'costume nuisible
Que pour tromper, si c'est possible,
Les homm's impurs qui sont l'effroi
Des jolis garçons comme moi.
Autrement qu'ça, dit l'Saint-Père aux dévotes,
Mesdam', ne mettez qu'la main dans la culotte;
Ne mettez qu'la main dans la culotte.

P.-J. de Béranger.

L'ORATOIRE D'UNE DÉVOTE

Air du *Roi d'Yvetot.*

Bien malgré vous je suis entré,
Claire, et je ne puis croire
Que ce lieu, si bien décoré,
Soit un oratoire.

Vous y priez matin et soir :
Aussi je veux dans ce boudoir
Tout voir;
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Le joli sopha que voilà,
La, la.

Quel est ce livre à filets d'or?
Un paroissien fidèle.
Quoi ! c'est l'infâme !... Ah ! Claire, encor
Si c'était la *Pucelle !*
Ma dévote a choisi vraiment
Pour la mémoire un ornement
Charmant.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Priez-vous dans ce livre-là ?
La, la.

C'est en vain que vous vous fâchez,
Déroulons ces images.
Ce sont des saints que vous cachez?
Peste ! les beaux visages !
Ce n'est pas le mot tout à fait,
Mais ces tableaux sont d'un effet
Parfait.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Tous les bienheureux que voilà !
La, la.

Que vois-je, orné d'une faveur,
Là dans votre corbeille ?
C'est un agnus ?... Ah ! doux Sauveur !
Sa taille est sans pareille.

C'est un... ma foi, c'est ressemblant,
Bien ferme, bien gros, bien roulant.
Bien blanc.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quelle relique avez-vous là !
La, là.

Claire, on voulait nous marier,
Mais croyez-vous possible
Que mon cœur ose défier
Un rival si terrible ?
Il est taillé pour vos attraits ;
Combien mince je paraîtrais
Auprès !
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Rendez heureux ce monsieur-là !
La, la.

P.-J. de Béranger.

L'HERMAPHRODITE

Air : *Trop de pétulance gâte tout.*

Admirez à la promenade
Ce petit être tant joli
Qui près des jeunes gens est fade,
Près des dames n'est que poli.
Son teint, reluisant de pommade,
Par le carmin est embelli.
Joli petit fils, petit mignon,
Mâle ou femelle, je sais ton nom.

On le devine quand il passe,
Autour de lui l'air est ambré,
Ses cheveux bouclent avec grâce,
Son habit presse un dos cambré :
Comme une coquette un peu grosse,
Dans un corset il est serré.
Joli petit fils, petit mignon,
Mâle ou femelle, je sais ton nom.

Bien qu'au rigide honneur des dames
Il n'ait fait tort d'un iota,
Plus d'une par ses épigrammes
Maintes fois le déconcerta.
Il met des épingles aux femmes
Et jamais ne leur en ôta.
Joli petit fils, petit mignon,
Mâle ou femelle, je sais ton nom.

Il est là-bas, à la poursuite
D'un blondin digne de son choix ;
Mais un vieil ami s'en irrite
Et l'entraîne au fond de ce bois.
L'Amour à notre hermaphrodite
A-t-il donné flèche ou carquois ?
Joli petit fils, petit mignon,
Mâle ou femelle, je sais ton nom.

Mais de savoir comme il se nomme
Après tout il est un moyen :
Puisque l'un des siens eut à Rome
Les bonnes grâces d'Adrien.
Jadis échevins de Sodome,
Ses aïeux étaient gens de bien.

Joli petit fils, petit mignon,
Mâle ou femelle, je sais ton nom.

P.-J. de Béranger.

NICETTE

Air : *Il était une fille.*

L'innocente Nicette,
Un jour vit les doux jeux
De deux beaux pigeons amoureux.
Qu'est-ce, dit la pauvrette,
Et que font-ils donc là ?
Puis son cœur soupira,
Ah !

Le lendemain la belle
S'approcha de Colin,
Qui de baisers couvrit son sein.
Oh ! Colin, lui dit-elle,
Pourquoi baiser cela ?
Et Colin répéta :
Ah !

Doucement il la pousse,
Et grâce à la saison
Tous deux tombent sur le gazon.
Malgré le lit de mousse,
On dit qu'il la blessa ;
Que même elle cria :
Ah !

BÉRANGER.

Depuis ce temps Nicette
Craint que l'écho jaloux
Ne répète des ah ! plus doux.
Mais plus d'une fillette
Comme elle rougira
Quand l'écho redira :
Ah !

P.-J. de Béranger.

LA SOURIS

Air : *Dans les gardes françaises.*

Lise, jeune et craintive,
Redoute les souris ;
Une souris bien vive
Vient exciter ses cris ;
Pour cause aussi légère,
Le bruit me paraît fou.
Lise, laissez-la faire :
Elle cherche son trou.

Dans sa peur qui redouble,
Lise fuit, mais en vain ;
La souris qui se trouble
Lui saute dans la main.
La belle, en criant, serre
Cet animal filou.
Lise, laissez-la faire :
Elle cherche son trou.

Mais l'effroi la domine ;
Lise s'évanouit

La souris libertine
Gagne alors son réduit.
Cette souris, ma chère,
Ne craint plus le matou,
Lise, laissez-la faire :
Elle a trouvé son trou.

P.-J. de Béranger.

SERMON D'UN CARME

Seul manuscrit trouvé dans l'une des maisons de cet ordre, qu'on devrait s'empresser de rétablir. Ainsi soit-il.

Air : *Chantons lœtamini.*

Un Carme à ses ouailles,
Tous gens d'un goût suspect,
Disait : Corbleu ! canailles,
Vos péchés sont infects.
Eh ! fi ! fi ! fi ! fi ! fi !
Est-ce ainsi qu'on vous fit ?

O Bulgares ! vous êtes
Atteints et convaincus
De faire des cornettes
Et jamais des cocus !
Eh ! fi ! fi ! fi ! fi ! fi !
Est-ce ainsi qu'on vous fit ?

Vous tombez dans le schisme,
Et c'est, en vérité,
Prendre le paganisme
Par le vilain côté.

Eh! fi! fi! fi! fi! fi!
Est-ce ainsi qu'on vous fit?

Du ciel vos goûts étranges
Font votre exclusion ;
Vous perdriez les anges
De réputation.
Eh! fi! fi! fi! fi! fi!
Est-ce ainsi qu'on vous fit?

Avec vous fille sage,
Perdant ainsi son droit,
Fait de son pucelage
Une bague à son doigt.
Eh! fi! fi! fi! fi! fi!
Est-ce ainsi qu'on vous fit?

Qui ne juge, aux harangues
Des Saphos de nos jours,
Que ces mauvaises langues
Font la guerre aux amours.
Eh! fi! fi! fi! fi! fi!
Est-ce ainsi qu'on vous fit?

Quand vous fuyez ces dames,
Seul que ne puis-je, hélas!
Suffire à tant de femmes?
Je ne vous dirais pas:
Eh! fi! fi! fi! fi! fi!
Est-ce ainsi qu'on vous fit?

Si des feux de Gomorrhe
Rien ne peut vous sauver,

Qu'en moi Dieu voie encore
Un homme à conserver.
Eh ! fi ! fi ! fi ! fi ! fi !
Est-ce ainsi qu'on vous fit ?

P.-J. de Béranger.

LES DEUX SŒURS OU LE CAS DE CONSCIENCE

Air : *De Laujon. Je vous prêterai mon manchon.*

Zoé, de votre sœur cadette
Que voulez-vous entre deux draps ?
Que sans chemise je me mette ?
Fi ! ma sœur, vous n'y pensez pas.
Mais à vos fins vous voilà parvenue,
Et vous baisez ma gorge nue.
Vous me tiraillez,
Vous me chatouillez,
M'émoustillez ;
Mais au fond ce n'est rien,
Je le sens bien ;
Mais au fond ce n'est rien.

Pour vous en prendre à notre sexe,
Avez-vous mis l'autre aux abois ?
C'est peu que votre main me vexe,
Vous usez pour vous de mes doigts :
La tête aux pieds la voilà qui se couche,
Ciel ! où mettez-vous votre bouche ?
Ah ! pour une sœur,
Quelle noirceur !

Quelle douceur !
Mais au fond ce n'est rien,
Je le sens bien ;
Mais au fond ce n'est rien.

Rougirions-nous, je le demande,
Si nos amants pouvaient nous voir ?
Pourtant il faut que je vous rende
Le plaisir que je viens d'avoir.
Je m'enhardis : car jamais, je ne sache,
Je n'ai baisé d'homme à moustache.
Ah ! nous jouissons,
Et des garçons
Nous nous passons.
Mais au fond ce n'est rien,
Je le sens bien ;
Mais au fond ce n'est rien.

Ne croyez pas que je contracte
Ce goût déjà trop répandu :
C'est bon pour amuser l'entr'acte
Quand le grand acteur est rendu.
Ce que je crains, ô sœur trop immodeste !
C'est d'avoir commis un inceste :
Peut-être est-ce un cas
Dont nos prélats
Ne parlent pas :
Car au fond ce n'est rien,
Je le sens bien ;
Car au fond ce n'est rien.

P.-J. de Béranger.

Poèmes lyriques, Odes
Odelettes, Sonnets
Madrigaux, Épigrammes

POÈMES LYRIQUES, ODES ODELETTES, SONNETS, MADRIGAUX ÉPIGRAMMES

EPIGRAMME

On rencontre partout Augustine à son bras ;
Il lui fait cent cadeaux, ce financier si riche :
A-t-il encore autant d'ardeur que de ducats ?
— Pour ma part, répartit un de nos avocats,
Je ne sais s'il la fout; mais je sais qu'il l'affiche!

Epiphane SIDREDOULX.

ECCHYMOSES

Mélie a fini d'être sage
Et s'en mord les doigts maintenant.
Des taches d'un bleu chagrinant
Marbrent sa nuque et son corsage.

Ses compagnes d'apprentissage
Hochent la tête en la menant
Près un herboriste éminent,
Oracle attitré du passage.

Et la nigaude d'exposer
Un vallon noir, des sommets roses,
Où l'autre pour herboriser

Trouve un parterre d'ecchymoses,
Livides fleurs d'alcôve écloses
Sous la ventouse du baiser.

(*Les Sonnets du Docteur,* 1884.)

A DIOGÈNES

C'est toi, philosophe d'Athènes,
Que je veux prendre pour patron ;
Toi, masturbateur Diogènes,
Dont la main ferme était ton c...
Quand il te vit, cet Alexandre,
De la Victoire ce fouteur,
Thèbes ne serait point en cendre
S'il s'était fait masturbateur.

A.

SUR SAMSON

L'hercule juif dans son délire
Sur la motte de Dalila
De sa force perdit l'empire
Quand son poil tondu s'envola.
Loin de foutre une Philistine,
Quand de décharger il brûlait,
S'il eût branlé sa sainte p..e,
Il eût gardé le saint toupet.

A.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

De Saint-Preux, dans sa solitude,
Rousseau composa le roman ;
Mais, par une douce habitude,
Il l'écrivait en se branlant.
C'est en pensant à sa Julie,
Par son v.. en rut dans ses mains,
Que son foutre, avec son génie,
Passait dans ses écrits divins.

Philosophe heureux par lui-même,
C'est là qu'il se foutait des rangs,
Du vain orgueil du diadème,
Du vil esclave et des tyrans.
Là, par la masturbomanie
Conquérant l'immortalité,
Des plus beaux fruits de son génie
Il dota la postérité.

Seul dans son tranquille ermitage,
Il oubliait, en déchargeant,
Et la calomnie et l'outrage
Des ennemis de son talent.
Tel Mirabeau loin de Sophie
Ne goûtait d'autre volupté
Que par la masturbomanie,
Au temps de sa captivité.

A. (1.)

(1) *Les troi; pièces qui précèdent sont tirées de « La Masturbomanie ou jouissance solitaire. » Stances, ornées de 37 gravures, Branlefort, chez Poignet, rue du Bras.* — In-12 de six chapitres, 56 pages, publié vers 1840 et orné de lithographies. L'auteur est resté anonyme.

BANDAGE ET APPAREILS

Dans la vitrine où l'œil jette un regard oblique,
Apollon et Vénus prêtent leurs nudités
A des enlacements d'appareils brevetés.
Ils servent, dieux captifs, d'enseigne à la boutique.

Un bandage inguinal à pelote élastique
Étreint Cypris la blonde et masque ses beautés.
L'acier flexible et fort, en contours éhontés,
Suit amoureusement la courbe hypogastrique.

Sur la gorge et les flancs divins, je vois encor,
Bannissant la chlamyde et la ceinture d'or,
Les ressorts médaillés à Paris, Vienne et Londres.

O crime ! — Et cependant Éros, confus et las,
Levant un lourd faisceau de sondes en ses bras,
Semble implorer le ciel pour l'homme qui s'effondre.

(*Les Sonnets du Docteur*, 1884.)

HERCULE ET OMPHALE

Le cul
D'Omphale
Vaincu
S'affale.

— Sens-tu
Mon phalle
Aigu ?
— Quel mâle !...

Le chien
Me crève !...
Quel rêve !...

...Tiens bien !
Hercule
L'encule.

L'ABBÉ DE THÉLÈME.

PYRAME ET THISBÉ

Madame
Thisbé
Se pâme :
— Bébé !

Pyrame
Courbé
L'entame :
— Hébé !

La belle
Dit : « Oui ! »
Puis elle

Jouit
Tout comme
Son homme.

L'ABBÉ DE THÉLÈME.

BLENNORRHAGIE

Dieux ! qu'il a l'air farouche et qu'il fait mal à voir !
Ecumant et meurtri comme un loup pris au piège,
En ses flancs déchirés grince un fer de rasoir.
Qui l'abreuve ? Chopart (1). Et qui le nourrit ? Mège (2).

Eux cependant, blottis au fond du suspensoir
Dont le souple réseau les berce et les protège,
Pareils à deux oiseaux frileux, fuyant la neige,
Ils reposent, et rien n'émeut leur nonchaloir.

Ne rappellent-ils pas, tant leur retraite est douce,
Acis et Galatée endormis sur la mousse
Dans la grotte qui vit leurs amours; et sur eux,

La main crispée au sol, le Cyclope hideux,
Penchant son œil unique, où la rage impuissante
Lentement fait couler une larme brûlante ?

(*Les Sonnets du Docteur,* 1884.)

SONNET

Tes mains introduiront mon beau membre asinin
Dans le sacré bordel ouvert entre tes cuisses,
Et je veux l'avouer, en dépit d'Avinain,
Que me fait ton amour, pourvu que tu jouisses ?

(1) Potion *Chopart.*
(2) Capsules *Mège.*

Ma bouche à tes seins blancs comme de petits suisses
Fera l'honneur abject des suçons sans venin.
De ma mentule mâle en ton con féminin
Le sperme tombera comme l'or dans les sluices (1).

O ma tendre putain ! tes fesses ont vaincu
De tous les fruits pulpeux le savoureux mystère,
L'humble rotondité sans sexe de la terre,

La lune, chaque mois, si vaine de son cul,
Et de tes yeux jaillit, même quand tu les voiles,
Cette obscure clarté qui tombe les étoiles (2).

L'ABBÉ DE THÉLÈME.

MASSAGE

Dans les nuits sans sommeil l'amour vous a blêmie
Et vos chairs ont perdu leur tonus, ô ma sœur !
Maintenant il vous faut confier au masseur
Les trésors alanguis de votre anatomie.

Ointes d'une huile ambrée, effort de la chimie,
Ses mains, en qui la force égale la douceur,
Pressent le grand dorsal, malaxent l'extenseur.
Pour des combats nouveaux vous voilà raffermie.

Jadis votre docteur, plein de calme aujourd'hui,
Massait fougueusement sur des lits de pervenches...
Il opère à présent pour le compte d'autrui.

(1) Petits canaux de bois au fond desquels le mercure retient l'or au passage.

(2) La pointe est presque de Corneille.

Tel, plongeant ses bras nus au sein des pâtes blanches,
Le geindre enfariné, dévêtu jusqu'aux hanches,
Pétrit des petits pains — qui ne sont pas pour lui.

(*Les Sonnets du Docteur,* 1884.)

SONNET

Louise, vous avez l'âge,
L'âge divin et clément
Où l'on perd son pucelage
Dans les bras d'un jeune amant.

Quelle fille du village
Nous pourrait en ce moment
Montrer le frais attelage
De ton sein doux et charmant ?

Trousse tes jupes, ma fille,
Ouvre ton cul à l'amour ;
Tu vois bien que je godille...

Tes doigts d'aurore et de jour,
Encore imbibés de sperme,
Valent-ils ma p..e ferme ?

LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE.

DERMATOLOGIE

Sous les rideaux discrets, au fond du vieil hospice,
Les sylphes du Midi (1), chantés par Fracastor (2),
Donnent à leurs amants qui sommeillent encor
Des baisers dont la trace est une cicatrice.

La rougissante Acné, l'agaçante Eczéma,
Chéloïs au front pur, Syphilis au cœur tendre,
Purpura, Sycosis, Ephélis, Ecthyma
Sur la peau des mortels préférés vont s'étendre.

Le jour luit. Une horde envahit les dortoirs,
Portant tabliers blancs avec paletots noirs :
Ce sont les ennemis des virus et des lymphes.

Ils vont et devant eux marche le professeur,
Comme un faune jaloux qui s'avance, grondeur,
Pour troubler vos ébats amoureux, belles nymphes.

(*Les Sonnets du Docteur,* 1884.)

AUSCULTATION

Comment ! c'est toi, belle Margot ?
— Mais oui, m'sieu Paul, et j'm'épouvante.
Quel malheur pour un' pauv' servante !
Mais quoi qu'j'ai donc bien dans l'jabot ?

(1) *Le Midi,* hôpital spécial.
(2) *Fracastor,* syphiligraphe italien du XV^e siècle. — Et poète !

Pourvu qu'ça s'rait pas quéqu' pierrot !
Ça m'porte au cœur, ça m'grouill' dans l'vent'e !
Pas comm' vous, moi, j'suis pas savante.
P't-èt' ben qu'vous m'en direz l'fin mot.

— Là donc ! Baisse encor ta chemise !... »
Complaisamment l'oreille est mise
Sur deux seins plus durs qu'inhumains ;

Et dans des gestes téméraires,
L'étudiant à pleines mains
Palpe ses premiers honoraires.

(*Les Sonnets du Docteur*, 1884.)

MALADIES SECRÈTES

Marquis de Rambuteau, j'aime ces labyrinthes
Dont ta main paternelle a semé nos trottoirs.
Leur front lumineux porte au sein des brouillards noirs
Le nom des *Bodegas* (1) et des *Eucalypsinthes* (2).

Leurs murs sont diaprés du faîte jusqu'aux plinthes
D'avis offerts gratis à d'amers désespoirs ;
Et c'est pourquoi j'entends, le long des réservoirs,
Dans le gazouillement des eaux, monter des plaintes.

(1) Les *Bodegas* sont des établissements de mastroquets exotiques où les vins de Cette se vendent en espagnol *(aqui se habla)*. (Note de l'auteur.)

(2) L'*Eucalypsinthe !* Rêve d'un liquoriste marseillais qui prétendait avec l'essence d'eucalyp-tus imiter l'ab-sinthe ! (Note de l'auteur.)

O l'anxieux regard du malade éperdu
Quand il franchit ton seuil, temple du copahu !
Moi, j'en sors souriant, car j'eus des mœurs austères.

Mes organes sont purs comme ceux des agneaux.
L'âge les rend peut-être un peu moins génitaux,
Mais ils sont demeurés largement urinaires.

(*Les Sonnets du Docteur*, 1884.)

A LA FEMME QUI M'A PRÉFÉRÉ UN VIEILLARD

Lorsque tu cesseras, Pauline, d'assouvir
Sur ce vieux corps, usé comme un vieil Elzévir,
Tes sales instincts de lapine,
Alors, bandant mon arc sous un autre balcon,
Je ne daignerai plus vers le but de ton c..
Lancer la flèche de ma p... .

Je te verrai, dans tes spasmes vertigineux,
Dédaignée, en horreur aux boucs libidineux,
Jaune comme un joueur à Bade,
Poursuivant les Saphos à l'œil cave, au teint noir,
Ivre de fricarelle, et ne pouvant avoir
L'attouchement d'une tribade.

Et je te laisserai, de ton doigt polisson,
Sous les soleils mordants, te branler de façon,
Gomorrhe, à dépasser ton culte,

Et sans qu'un chien lascif consente à te sucer,
Sur ta matrice au sperme inactif exercer
La masturbation occulte !

(*Anonyme.*)

EFFETS DU PRINTEMPS

Il est une heure dans l'année
Où tout ce qui vit veut jouir,
Où la vierge et la graminée
Ressentent le même désir.

La Nature entière se pâme
Sous un baiser mystérieux
Et se *mouille*, comme une femme,
Sous le v.. du plus beau des dieux.

Tout s'ouvre : le bouton des roses,
Et celui des femmes aussi ;
Et l'on peut se gaver de choses
Charmantes — sans dire merci.

Les chênes des forêts ombreuses
Lancent leurs glands sur les chemins,
Où les rustiques amoureuses
Les ramassent à pleines mains.

Les ramiers et les tourterelles
Se becquètent avec fureur
Devant les jeunes demoiselles
Qui les suivent d'un œil rêveur.

L'air est plein d'odeurs spermatiques
Qui font bander les plus usés
Et font sortir de leurs boutiques
Les bourgeois les plus empesés.

Les uns vont au bordel. Les autres
Grimpent les femmes des voisins,
Et, de Priape heureux apôtres,
Vendangent leurs divins raisins.

Le roi fout la reine — ou son page.
Le vieillard fout sa bonne — un peu.
Darthenay fout Adèle Page,
Et le pauvre fout... ce qu'il peut.

Les marbres de nos Tuileries
Eux-mêmes se sentent atteints
Par toutes les galanteries
Que nous débitons aux putains.

On voit sous les feuilles de vignes
Que leur impose la pudeur,
S'agiter de gros membres dignes
D'admiration — ou d'horreur.

Les capotes mélancoliques
Qui pendent chez Monsieur Millan,
S'enflent d'elles-mêmes, lubriques,
Et déchargent en se gonflant.

Ah ! la belle heure, quand j'y pense !
On mettrait une flotte à flot
Avec le foutre qu'on dépense
Tant que résonne son grelot !

Alfred DELVAU.

POLISSONNERIE (1)

Allez, enfants de mon génie,
Allez, suivez votre destin;
Mais en passant, je vous en prie,
Annoncez-moi chez le voisin.

(*Rimes gauloises.*)

PONDÉRATION

Neuf mois juste après le dernier épithalame,
Il naquit, pesant trois kilos exactement.
Et dès lors, chaque jour, par un allaitement
Méthodique, il s'accrut d'un nombre entier de grammes.

Existence rivée aux chiffres, aux programmes,
Il contrôla des poids pour le Gouvernement.
Quand il avait du vague à l'âme, — rarement —
Il lisait les *Tarifs douaniers,* ces dictames!

Son repas lui coûta toujours trente-deux sous.
Sobre avec les buveurs, correct avec les fous,
Il ne connut jamais les débauches exquises;

(1) On attribue ce quatrain à Talleyrand. Il est nécessaire de donner la clef de l'énigme. Le *poète* importunait de ses rimes je ne sais quelle beauté cruelle, qui y répondit en prose qu'elle ferait de ses vers... *certain usage.* Le galant riposta par la malice assez alerte ci-dessus rapportée. (Note de l'*Anthologie satyrique,* tome I^er, p. 136.)

Mais subissant l'attrait fatal des numéros,
Tous les samedis soirs il allait aux plus gros
A prix fixe acheter des caresses précises.

(*Les Sonnets du Docteur,* 1884.)

MÉDECINE LÉGALE

« *Casse-poitrine* appellantur. »
(Professeur Tardieu.)

Courbé sous le fardeau de son désir difforme,
Sinistre, l'œil au guet, plus craintif que le faon,
Le soir il va le long des berges. — C'est Alphand
Qui, sur les bords déserts, a fait verdoyer l'orme.

Là rôde encor cet être hybride dont la forme
A des rondeurs de femme et des maigreurs d'enfant;
Dont le col découvert et le veston bouffant
Trahissent un organe infundibuliforme.

Ils se sont devinés et rejoints. Le danger
Les harcelant, ils vont — couple affreux — héberger
Sous la voûte aux trous noirs leur rut démoniaque.

Enfin l'homme, assouvi, sort d'un pas vacillant
Et fuit, rasant les murs, grisé d'ammoniaque,
Son ambre, à lui, son musc et son ylang-ylang (1).

(*Les Sonnets du Docteur,* 1884.)

(1) On n'a pas oublié les aventures postéro-judiciaires de M. de G... et du capitaine V...

Du culte secret tous deux prêtres,
Obscuri per sylvas ibant;
Et, comme nos pieux ancêtres,
Fidem rectumque colebant.

(Note de l'auteur.)

MUSÉE SECRET

Voici une pièce avouée de Théophile Gautier (1). *Elle est célèbre et fort belle. Elle faisait partie des* Émaux et Camées, *et fut retirée par l'auteur. Elle porte un titre napolitain :* Musée secret.

Des déesses et des mortelles,
Quand ils font voir les charmes nus,
Les sculpteurs grecs plument les ailes
De la colombe de Vénus.

Sous leur ciseau s'envole et tombe
Le doux manteau qui la revêt,
Et sur son nid froid la colombe
Tremble sans plume et sans duvet.

O grands païens, je vous pardonne !
Les Grecs enlevant au contour
Le fin coton que Dieu lui donne
Otaient son mystère à l'amour ;

Mais nos peintres tondant leurs toiles
Comme des marbres de Paros,
Fauchent sur les beaux corps sans voiles
Le gazon où s'assied Éros.

Mais un Éros assis est-il encore l'Amour ? Cela paraît incroyable. L'Amour et le Repos ne s'en vont pas de compagnie.

(1) Poésies complètes. — Paris, Charpentier, 1876, in-12, tome II, 339 pp. *On lit sur la page en regard du titre :* Il a été tiré quinze exemplaires semblables à celui-ci. Il est interdit de les mettre dans le commerce.

Pourtant jamais beauté chrétienne
N'a fait à son trésor caché
Une visite athénienne,
La lampe en main, comme Psyché.

Au soleil tirant sans vergogne
Le drap de la blonde qui dort,
Comme Philippe de Bourgogne,
Vous trouveriez la Toison d'Or;

Et la brune est toujours certaine
D'amener au bout de son doigt,
Pour le diable de La Fontaine,
Le cheveu que rien ne rend droit.

Cette allusion au diable de Papefiguière est piquante. D'autre part, Théophile Gautier a bien raison de parler ici de la brune, car il est des blondes, surtout en Hollande, qui sont moins frisées. Voici la suite :

Aussi, j'aime tes courtisanes
Et tes nymphes, ô Titien,
Roi des tons chauds et diaphanes,
Soleil du ciel vénitien.

Sous une courtine pourprée
Elles étalent bravement,
Dans sa pâleur mate et dorée,
Un corps superbe où rien ne ment.

Une touffe d'ambre soyeuse
Veloute, sur leur flanc poli,
Cette envergure harmonieuse
Que trace l'aine avec son pli,

Et l'on voit sous leurs doigts d'ivoire,
Naïf détail que nous aimons,
Germer la mousse blonde ou noire
Dont Cypris tapisse ses monts.

A Naple ouvrant ses cuisses rondes,
Sur un autel d'or, Danaé
Laisse du ciel, en larmes blondes,
Pleuvoir Jupiter monnayé.

C'est une pluie dangereuse que celle de pièces d'or tombant de l'Olympe.

Et la Tribune de Florence
Au *cant* choqué montre Vénus
Baignant avec indifférence,
Dans son manchon, ses doigts menus.

Maître, ma gondole à Venise
Berçait un corps digne de toi
Avec un flanc superbe où frise
De quoi faire un ordre de roi.

Pour rendre sa bonté complète,
Laisse-moi faire, ô grand vieillard,
Changeant mon luth pour ta palette,
Une transposition d'art.

Oh ! comme dans la rouge alcôve,
Sur la blancheur de ce beau corps,
J'aime à voir cette tache fauve
Prendre le ton bruni des ors

Et rappeler, ainsi posée,
L'Amour sur sa mère endormi,

Ombrant de sa tête frisée
Le beau sein qu'il cache à demi.

Voilà une image charmante. On n'en connaît guère de plus délicates.

Dans une soie ondée et rousse,
Le fruit d'amour y rit aux yeux,
Comme une pêche sur la mousse
D'un paradis mystérieux.

Pomme authentique d'Hespéride,
Or crespelé, riche toison,
Qu'aurait voulu cueillir Alcide
Et qui ferait voguer Jason !

Sur ta laine annelée et fine
Que l'art toujours voulut raser,
O douce barbe féminine,
Reçois mon vers comme un baiser,

Car il faut des oublis antiques
Et des pudeurs d'un temps châtré
Venger dans des strophes plastiques,
Grande Vénus, ton mont sacré.

Théophile GAUTIER.

Cette pièce païenne de Théophile Gautier mérite d'être connue de tous ceux qui aiment les beaux vers.

LE NOMBRIL

Nombril, je t'aime, astre du ventre,
Œil blanc dans le marbre sculpté,
Et que l'Amour a mis au centre
Du sanctuaire où seul il entre,
Comme un cachet de volupté.

Théophile GAUTIER.

LA MORT, L'APPARITION ET LES OBSÈQUES DU CAPITAINE MORPION

I

Cent mille poux de forte taille
Sur la motte ont livré bataille
A nombre égal de morpions
Portant écus et morions.

Transpercé, malgré sa cuirasse
Faite d'une écaille de crasse,
Le capitaine Morpion
Est tombé mort au bord du c...

En vain la foule désolée,
Pour lui dresser un mausolée,
Pendant huit jours chercha son corps...
L'abîme ne rend pas les morts !

II

Un soir, au bord de la ravine,
Ruisselant de foutre et d'urine,
On vit un fantôme tout nu,
A cheval sur un poil de cu.

C'était l'ombre du capitaine,
Dont la carcasse de vers pleine,
Par défaut d'inhumation,
Sentait la marolle et l'arpion.

Devant cette ombre qui murmure,
Triste, faute de sépulture,
Tous les morpions font serment
De lui dresser un monument.

III

On l'a recouvert d'une toile
Où de l'honneur brille l'étoile,
Comme au convoi d'un général
Ou d'un garde national.

Son cheval à pied l'accompagne :
Quatre morpions grands d'Espagne,
La larme à l'œil, l'écharpe au bras,
Tiennent les quatre coins du drap.

On lui bâtit un cénotaphe
Où l'on grava cette épitaphe :

« Ci-gît un morpion de cœur,
Mort vaillamment au champ d'honneur. »

T. G.

(*Galanteries-Poésies,* qui ne figureront pas dans ses œuvres.)

Cette poésie héroïque se chante sur la musique d'une marche funèbre composée par M. Reyer pour le convoi du maréchal Gérard.

PRÉSERVATIFS

Près d'un « objet charmant »,
Lorsque l'amour m'appelle,
Avant de voir la belle
Je passe chez Millant (1).

Là, du petit au grand,
Flotte une ribambelle
De rubans qu'avec zèle
Il gonfle en y soufflant.

Enfin ! j'ai ma mesure !
Au sein de la luxure,
Vite allons nous plonger.

Caché dans la baudruche,
Je veux, comme l'autruche,
Ne plus croire au danger.

(*Les Sonnets du Docteur,* 1884.)

(1) Millant, frère du gros Millant, philanthrope bien connu dans le quartier du Palais-Royal. (Note de l'auteur.)

LE SPECULUM

Catinette, en quelque aventure
S'étant éraillé le satin,
Va consulter un beau matin.
On la hisse. Elle est en posture.

Un tube d'étroite ouverture
Dans un pâle reflet d'étain
Guide le regard incertain
Au sein de sa riche nature.

Voilà le bobo découvert.
A nous la flamme, à nous le fer!
Mais — ô faiblesse de la bête! —

Son cautère à peine soufflé,
L'opérateur, courbant la tête,
Adore ce qu'il a brûlé.

(*Les Sonnets du Docteur,* 1884.)

CHLOROSE

Je ne veux pas savoir le nombre d'hématies (1)
Que la chlorose avare a laissées dans ton sang.
Je ne veux pas compter sur ton front languissant
Les pétales restés à tes roses transies.

(1) *Hématies,* globules rouges du sang. (Note de l'auteur.)

Pauvre enfant! le nerf vague (1) aux mille fantaisies
Donne seul à ton cœur son rythme bondissant;
Seul il rougit parfois ton visage innocent
De l'éclat sans chaleur des pudeurs cramoisies.

Pour le dompter veux-tu connaître un moyen sûr?
N'épuise plus en vain les sources martiales (2),
Mais laisse-toi conduire aux choses nuptiales.

Au soleil de l'amour ouvre tes yeux d'azur,
Suis la loi, deviens femme, et qu'en ton sein expire
Dans les blancheurs du lait la pâleur de la cire.

(*Les Sonnets du Docteur*, 1884.)

PARTIE CARRÉE

Chute des reins, chute du rêve enfantin d'être sage,
Fesses, trône adoré de l'impudeur,
Fesses, dont la blancheur divinise encore la rondeur,
Triomphe de la chair mieux que celui par le visage!

Seins, double mont d'azur et de lait aux deux cimes [brunes,
Commandant quel vallon et quel bois sacré!
Seins, dont les bouts charmants sont un fruit vivant, [savouré
Par la langue et la bouche ivres de ces bonnes fortunes!

(1) Le *nerf vague*, aussi peu connu sous le nom de *pneumogastrique*. (Note de l'auteur.)

(2) Sources *martiales*, ferrugineuses. (Note de l'auteur.)

Fesses et leur ravin mignard d'ombre rose un peu sombre
Où rode le désir devenu fou,
Chers oreillers, coussin au pli profond pour la face ou
Le sexe, et frais repos des mains après ces tours sans
[nombre !

Seins, fin régal des mains qu'ils gorgent de délices,
Seins lourds, puissants, un brin fiers et moqueurs,
Dandinés, balancés, et, se sentant forts et vainqueurs,
Vers nos prosternements comme regardant en coulisse !

Fesses, les grandes sœurs des seins vraiment, mais plus
Plus bonhomme, mais sourieuses aussi, [nature,
Mais sans malices trop et qui s'abstiennent du souci
De dominer, étant belles pour toute dictature !

Mais quoi, vous quatre, bons tyrans, despotes doux et
Vous impériales et vous princiers, [justes,
Qui courbez le vulgaire et sacrez vos initiés,
Gloire et louanges à vous, Seins très saints, Fesses très
[augustes !

El licenciado Pablo Herlanez.
(*Femmes.*)

AMOURS DE FEMME

Oui, ce sont des regards de femme
Que cherche son regard brûlant,
Elle a soif de l'ardeur infâme
Qu'une autre sait mettre en son flanc.

Les yeux hagards, le trouble à l'âme,
La langue aux lèvres se collant,
Chacune tour à tour se pâme,
Se tord et retombe en râlant.

Bientôt leur tendresse lascive,
Comme une chaîne qui les rive,
Dresse dans l'ombre leurs tombeaux ;

Et sur la pierre, quand arrive
Le soir à la marche craintive,
Pleurent les filles de Lesbos.

Albert SEMIANE.
(*Bagatelles*, 1884.)

CHASTE

Cherchant, pour mettre sa chemise,
Du logis le plus sombre endroit,
La belle, comme une cerise,
Rougit de ce qu'elle aperçoit.

Elle a mis sur sa joue exquise,
Pour s'échapper, un voile étroit,
Car rien qu'un baiser de la brise
L'effleurant la remplit d'effroi.

Un regard lui semble un blasphème,
Et l'enfant s'ignore elle-même,
Fière de sa virginité.

Car elle a pour celui qu'elle aime
Voulu garder, touchant emblème,
Tous les secrets de sa beauté.

Albert SEMIANE.
(*Bagatelles*, 1884.)

LA BRANLEUSE

Je suis celle qui branle ! Au détour des sentiers
Où raccrochent les bras aigus des églantiers,
Dans les bois amoureux de Meudon et de Sèvres,
Quand la p... et le cœur vont demander aux lèvres
Les baisers, fils du ciel, qui charment nos ennuis,
Moi, j'attends les michés au passage. Je suis
Petite, j'ai douze ans, et mes doigts sont alertes.
Je suis celle qui branle ! Entre les plus expertes
De celles dont les doigts vont, des c.....es au gland,
Se promener d'un pas rapide et nonchalant,
On me cite, et les dieux m'ont donné les mains douces
Par qui le temps n'est plus de ces rudes secousses (1)
Qui mettaient tant de fiel dans l'âme de Ponsard.
Comme des papillons, mes doigts vont au hasard
Des v..s enamourés que le soleil relève.
O mystères ! l'un est recourbé comme un glaive ;
L'autre est droit ; un troisième est gros et rond. Autour
De plus d'un j'ai pu voir toute une basse-cour

(1) Soit, mais le temps n'est plus de ces rudes secousses :
Notre œuvre est achevée et veut des mains plus douces.
F. PONSARD. *Le Lion amoureux.*
(Note de l'auteur.)

De morpions grouiller, qui, bêtes innocentes,
Bombaient leur dos velu sous mes mains caressantes.
Je suis celle qui branle! Et cependant parfois,
Quand je vois, comme au temps où la sève des bois
Monte et bouillonne et perle à la pointe des branches,
Jaillir des nœuds pressés le foutre en larmes blanches,
Je songe que l'un d'eux, marqué du sceau fatal,
Pénétrera demain dans mon c.. virginal!

LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE.

VERS D'ALBUM

Je veux vous adorer ainsi qu'une déesse,
Et quand le ciel mettra son manteau brun du soir,
J'élèverai vers vous, ô blonde enchanteresse!
Ma p..e, comme un encensoir!

Et je ferai sortir, en blanchissante écume,
Le foutre parfumé de ce rude flacon,
Et je transvaserai cette liqueur qui fume
Dans le vase de votre c..;

Votre c..., si barbu qu'un sapeur de la Garde,
En voyant sa toison, est devenu jaloux,
O madame! j'en veux faire le corps de garde
Où campe mon v.. en courroux!

J'y veux fourrer mon nez, j'y veux plonger ma langue,
Et noyé dans cette ombre, alors, j'irai cherchant
Tous les mots inconnus de la molle harangue
Que l'on fait en gamahuchant!

LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE.

ENTR'ACTE

O blonde, cependant que vous éclaboussiez
Les bourgeoises avec l'éclat de votre grâce,
Jeune, et pourtant aux bras du plus vieux des huissiers
Moisis dans une étude où suinte la crasse;

Pendant que vos cheveux secouaient ces aciers
Vivants, dont le reflet excitant embarrasse
Le regard curieux des fous extasiés
Qui, malgré votre époux, devinent votre race,

Saviez-vous qu'à l'écart, seul et vous contemplant,
Admirant votre bras superbe et nonchalant,
Qui posait sur le bord fané de votre loge,

Un poète lyrique aux ardeurs d'étalon,
Ivre et ne sachant mieux formuler votre éloge,
Silencieusement mouillait son pantalon?

LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE.

LA COMPARAISON INEXACTE

Petitessarts, poète encore imberbe,
Qui s'en allait par *veaux*, à tout hasard,
Fier, promenant sa candide superbe
Loin des regards doctorals de Nisard,
Rasait un jour un pauvre camarade,
En lui lisant un poème insensé,
Où le bon sens, par tous les vents poussé,
Comme un canot qui court loin de la rade,
Roulait, sans fin, de bâbord à tribord.

« *Vierge*, dit-il, *aux beaux seins d'amarante...* »
— « Ah ! nom de Dieu ! fit l'ami, c'est trop fort !
Et l'hyperbole est vraiment écœurante !
L'amarante est une couleur sombre. Où
L'as-tu pu voir jusqu'au rose descendre ?
Cher ébéniste aux tétons d'acajou,
Sois donc complet, et si tu n'es pas fou,
Réclame vite un cul en palissandre ! »

LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE.

LAMENTO

Puisqu'aujoud'hui c'est un autre
Qui se vautre
Sur ton corps, ô Rosita !
Puisqu'à présent un autre entre
Dans cet antre
Où ma p..e s'abrita,

Bon voyage ! va, ma fille !
On s'habille
De gaze dans les boxons,
Et mieux que mille paroles,
Les véroles
Donnent de rudes leçons.

Te voilà, mon ingénue,
Revenue
A cet épicier ancien
Qui chaque matin te lave
De sa bave...
Dis-moi, — te baise-t-il bien ?

Fait-il, ce bourgeois honnête,
Bien minette,
Et le sauras-tu garder ?
A-t-il dans sa vieille queue,
Noire et bleue,
Assez de nerf pour bander ?

Que ce doit être cocasse
Quand il *casse*
Sa *canne* à côté de toi,
Et qu'un vieil asthme soulève,
Dans un rêve,
Sa poitrine en désarroi !

Non ! c'est vraiment une honte,
Ce Géronte !
Il est bête comme un pot;
Je comprends mal que tu puisses,
Dans tes cuisses,
Le recevoir en dépôt.

Quand sur toi, qui fus ma reine,
Il se traîne,
Ce doit être dégoûtant,
Telle sur soi la limace
Se ramasse,
Qui chemine en se frottant.

Comme par le froid saisies,
Deux vessies
Qu'une épingle dégonfla,
Noires comme la peau d'âne,
Que l'on tanne,
En battant des *ra fla fla*.

Telles ses c.....es putrides,
Dont les rides
Disent qu'elles ont vécu,
Quand il tend son ventre obèse
Et te baise,
Doivent souffleter son cu.

Sa p..e est flasque et mollasse,
Froide et lasse
La patience des doigts;
Quand tu tiens cette aubergine,
J'imagine
Le plaisir que tu lui dois.

Non, pour notre amour passée
Eclipsée,
Tu me verrais moins honteux
Si je te savais un homme
Jeune et comme
N'est pas ce birbe piteux.

Fi ! cette moustache grise
Qui se grise
De cosmétique à dix sous !
Ce pleutre âgé, ce Jean fesse
Qui s'affaisse
Dans le troisième dessous !...

O Rosita ! fais-toi foutre,
D'outre en outre,
Par tous ceux que tu voudras,
Va, raccroche, sois en carte,
Mais écarte
Ce vieux qui pue en tes draps !

Oui ! va-t'en avec les bringues
Des bastringues,
Montre ton cul au galop ;
Va sucer les passants mornes
Sur les bornes,
Mais plus de ce vieux salop !

Sa place est au cimetière,
Tout entière
Dans son linceul qu'il découd :
C'est une chose qui navre
Qu'un cadavre
Veuille encor tirer son coup !

LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE.

SUR HIPPOLYTE (1)

L...s est un c.. ! Cette image
Est gracieuse et me ravit,
Mais elle est fausse, et c'est dommage :
Son nez a la forme d'un v.. !

LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE.

(1) Hippolyte, cher cœur, que dis-tu de ces choses ?
Charles BAUDELAIRE *(Fleurs du Mal).*

Un jour, M. Charpentier, jeune rapin, élève de Couture, aborda M. Hippolyte L...s, sous les galeries de l'Odéon, et lui chanta sous le nez ce refrain, parodié d'une chanson ordurière, alors en vogue dans les ateliers :

Cet artiste
Était Hippolyte
L...s d'l'Odéon
Ah ! quel c... ! *(bis)*
Vive le Grand Napoléon !

M. Hippolyte L...s parut fort surpris. (Note de l'auteur.)

INVITATION A LA MINETTE

A Mademoiselle Ida, rue des Arcades-Colbert.

I

Ton c.. suave, ton c.. rose,
Sous une forêt de poils blonds,
Doux, frisés, parfumés et longs,
A l'air d'une lèvre mi-close,

Lèvre excitant les appétits
De ma lèvre très curieuse,
D'où tant de baisers sont partis ;

Une langue mystérieuse
Sort de ce c... et vient chercher
La mienne pour gamahucher.

II

Car, ma chère, les imbéciles
Auront beau dire, quand on a,
Sur la fille qu'on enconna,
Fait sonner ses c.....es dociles,

A moins d'être un bourgeois épais
Dont la nuque indécente arbore
Un de ces fabuleux toupets

Aux crins roses comme l'Aurore,
Il faut, quand le champ se va clore,
Déposer le baiser de paix.

LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE.

LA NUIT DE MAI

LA MUSE

Poète ! viens à moi. Sous mes voiles sacrés,
Les spasmes dévolus aux femmes hystériques
Dressent les roses bouts de mes tétons nacrés !
C'est l'instant de donner l'essor aux chants lyriques.
Fifre ou guitare, prends ton luth, et viens ! Mes bras
Et mes cuisses d'argent, où souvent tu sombras,
S'ouvrent pour t'absorber. O poète, je t'aime !
Je veux passer la main dans les rares cheveux
Qui restent sur ton front pur, que Siraudin même
Ne désavouerait pas. O mon amant ! je veux
Une nuit folle, ardente, et qui rende jalouse
L'ombre de Cléopâtre, ou Madame Collet !
Morpions d'or semés dans la verte pelouse,
Vois-tu les vers luisants ? Plus blanche que du lait,
Ma gorge aux blancs rayons de la lune étincelle,
Et mes yeux sont brillants, et tu sais que j'excelle
En ces combats divins d'où le poète sort
Superbe, radieux et vainqueur de la mort !

LE POÈTE

O Muse ! idéale amoureuse,
Va-t'en ! Je ne donne plus dans
Ces ponts vieillis et ces godans !
O Muse ! assez de viande creuse
Est venue agacer mes dents !

Assez de gorges symboliques !
Je ne veux plus m'égarer sur

Un c.. fait de vague et d'azur !
Des filles, même aussi publiques
Que tu le voudras, c'est plus sûr !

Et puis, aussi bien, je m'ennuie :
La grue, aux yeux couleur de jais,
Dans laquelle je me plongeais,
Depuis ce matin est enfuie
Et m'a laissé d'autres sujets

De tracas et de rêverie
Que le soin d'arranger des vers.
Je me sens la tête à l'envers,
Muse, et ma cervelle charrie
Un tas d'embêtements divers !

LA MUSE

Oublie auprès de moi cette grue infidèle !
Viens ! nous remonterons aux cieux, d'un grand coup d'aile
Méprise cette fille indigne de l'amour
D'un cœur que j'ai choisi pour y verser ma flamme ;
Tourne tes yeux ardents vers la clarté du jour ;
Les astres et les bois, les prés, tout nous réclame !
Et si, cœur affolé de tendresse, tu veux
Murmurer à quelqu'un les suaves aveux
Qui volent plus légers et doux qu'une caresse
De la brise aux beaux jours de printemps, fais-les-moi !
Car je dois être et suis ton unique maîtresse.
Arrière cette fille, et chasse loin de toi
Le dernier souvenir qui te peut rester d'elle !
Qu'elle s'appelle Agathe, Arsène ou bien Adèle,

Puisqu'elle est à présent disparue à jamais,
Il ne faut plus savoir comment tu la nommais !

LE POÈTE

Son nom, je m'en fous ! Ce que je regrette,
C'est les coups tirés avec elle, c'est
Ma p..e dressée ainsi qu'une aigrette,
Lorsque devant moi blanche elle passait;

Ce sont les baisers bandants de sa bouche,
Sa langue furtive et prompte, accrochant
La mienne au passage, et, d'un bond farouche,
Erectant mon cœur qu'elle allait cherchant ;

Ce sont ses grands yeux noyés, fous d'ivresse,
Si noirs sous les cils, et dont le regard,
Parcourant mon corps comme une caresse,
Faisait délirer mon chibre hagard !

Des femmes parfois, telles qu'une plaine,
Montrent leur poitrine où de froids boutons
Poussent désolés : j'avais la main pleine
Quand je patinais ses fermes tétons.

Elle ne savait guère l'orthographe
Et lisait les vers comme un pur cochon,
Mais quand j'enlevais sa dernière agrafe,
On eût de ses poils pu faire un manchon !

Mais, grue au possible, elle avait, ô Muse !
Pour mon faible cœur, point essentiel !

Elle avait ce que chacun te refuse :
Un cul sérieux, solide et réel !

LA MUSE

Laisse-là ces amours d'un jour. Pour le poète
Il n'est qu'une amoureuse aimée et toujours prête :
C'est la Muse ! Le reste est vain ; reviens à moi,
Viens ! Pégase effaré se cabre, blanc d'effroi,
Et nous emportera vers la cime où Laprade
Cause avec le nuage ailé, son camarade.
Dans mes chastes baisers, tu te retremperas.

LE POÈTE

Chastes sont, en effet, tes baisers ; mais tes bras,
O Muse ! rentrent trop dans cet ordre de choses
Qui sont, pour les mortels, autant de lettres closes.
Si je bande, je veux, déesse, que ce soit
Pour un être qu'on puisse avoir au bout du doigt.

Ces masturbations d'une espèce nouvelle,
Muse, ne me vont plus.
Je jouis par la queue et non par la cervelle,
Comme aux temps révolus.

Ton c.., je sais, hélas ! comment on le fabrique :
C'est avec les cinq doigts,
Et j'ai pris pour ton corps un traversin lubrique,
La nuit, plus d'une fois.

Aime à plein cœur ceux dont la verge clandestine
N'a rien d'un étalon ;

Va branler ce projet de nœud que Lamartine
Cache en son pantalon.

Pour moi, je veux baiser les filles que l'on baise
Très effectivement,
Car ma p..e raidit, fougueuse et pleine d'aise,
Auprès d'un c.. fumant !

Toi, si tu veux aimer d'un amour platonique,
A l'abri des hasards,
Va secouer les plis de ta blanche tunique
Près de Petitessarts !

C'est un jeune homme sage; il ne baise qu'en rêve;
C'est un Malek-Adel ;
Va le voir ! Moi, je sens ma culotte qui crève....
Et je vais au bordel !

Le vidame Bonaventure de la Braguette.

MUSIQUE MILITAIRE

Un rayon de soleil, à travers la croisée,
Est entré brusquement dans la chambre apaisée
Où nous avions baisé toute la nuit. Glissant
Sur le lit, il se vint arrêter, frémissant,
Sur ta cuisse imposante. Au même instant, musique
En tête, un régiment passait, doux, pacifique,
Allant à la manœuvre : un régiment belge. Or
Cet orchestre guerrier et cette barre d'or
Que le soleil laissait, comme un filet de paille,
Zigzaguer de ta fesse énorme à la muraille,

Ma fille! tout cela m'émut profondément.
Je retrouvai soudain mon courage d'amant;
Un même désespoir d'amour mit dans nos âmes
Une jumelle ardeur de foutre... et nous baisâmes,
Heureux et confiants, sous la clarté des cieux,
Cependant que montait dans l'éther spacieux,
Où chaque atome vibre, et palpite, et frissonne,
Le refrain cher à Rops, la mâle *Brabançonne !*

Le vidame Bonaventure de la Braguette.

LE PRÉJUGÉ VAINCU

Mignonne, sais-tu qu'on me blâme
De t'aimer comme je le fais?
On dit que cela sur mon âme
Aura de singuliers effets;
Que tu n'es pas une duchesse
Et que ton cul fait ta richesse;
Qu'en ce monde, où rien n'est certain,
On peut affirmer une chose :
C'est que ton c... vivant et rose
N'est que le c... d'une putain!

Qu'est-ce que cela me peut foutre?
Lorsque l'on tient ces vains propos,
Je les méprise et je passe outre,
Alerte, gaillard et dispos!
Je sais que près de toi je bande
Vertement, et je n'appréhende

Aucun malheur, sinon de voir
Entre mes cuisses engourdies,
Sur mes deux c.....es attiédies,
Ma p.. flasque et molle choir!

Près de toi comme un matamore,
Mon v.. se dresse, querelleur,
Petite, et je me remémore
Les exploits d'Hercule en sa fleur ;
Lorsque je te vois, ma culotte,
Même les jours où l'on grelotte,
A la bombure d'un tonneau ;
Je sens ma p... qui frétille
Avec des mouvements d'anguille
Poursuivant un rêve en pleine eau !

Que m'importe que l'on te baise !
Pourvu que devant toi mon v..
Se tende, rouge comme braise,
Vers ta motte qui le ravit ?
Sur ta poitrine souple et vaste,
Ta gorge s'étale avec faste,
Comme un bloc de marbre insolent,
Et cette gorge ferme, unique,
Glacée et chaude, communique
Sa royale ampleur à mon gland!

Viens, tu me fais bander quand même!
Après cent coups réitérés,
Je trouve encore du saint-chrême
Dans mes roustons désespérés,
Et crois qu'un nouveau pucelage
M'est revenu, tant j'ai de rage

Et tant je sens, ô Malvina !
De flamme au cœur et dans le ventre,
A cet instant suprême où j'entre
Dans ton c... plus chaud que l'Etna !

Telle qu'une maîtresse poutre,
Ton corps est solide, et tes yeux
Ressemblent à deux lacs de foutre
Battus par un vent furieux ;
Ton coup de rein puissant m'enlève
Jusques au plafond, et je crève
De mon cul anguleux le ciel
Du lit, quoi sur nous deux surplombe,
Et puis, comme un chat, je retombe
Dans ton c.. providentiel !

Je me fous bien qu'une maîtresse
Me soit infidèle, et jamais
Le nœud d'un autre ne caresse
Le cul ou le c.. où je mets
Ma langue éprise d'aventure,
Si cette honnête créature
Me laisse indifférent et froid,
Et fait que ma modeste queue
Ne regarde la voûte bleue
Que sous la pression du doigt !

LE VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE.

A CELLE QUE L'ON DIT FROIDE

Tu n'es pas la plus amoureuse
De celles qui m'ont pris ma chair,
Tu n'es pas la plus savoureuse
De mes femmes de l'autre hiver.

Mais je t'adore tout de même !
D'ailleurs ton corps doux et bénin
A tout, dans son calme suprême,
De si grassement féminin ;

De si voluptueux sans phrase,
Depuis les pieds longtemps baisés,
Jusqu'à ces yeux clairs purs d'extase,
Mais que bien et mieux apaisés ;

Depuis les jambes et les cuisses
Jeunettes sous la jeune peau,
A travers ton odeur d'éclisses
Et d'écrevisses fraîches, beau,

Mignon, discret, doux petit chose,
A peine ombré d'un or fluet,
T'ouvrant en une apothéose
Et mon désir rauque et muet,

Jusqu'aux jolis tétins d'infante,
De miss à peine en puberté,
Jusqu'à ta gorge triomphante
Dans sa gracile vénusté,

Jusqu'à ces épaules luisantes,
Jusqu'à la bouche, jusqu'au front

Naïf aux mines innocentes
Qu'au fond les faits démentiront,

Jusqu'aux cheveux courts bouclés comme
Le cheveu d'un joli garçon,
Mais dont le flot nous charme, en somme,
Parmi leur apprêt sans façon,

En passant par la lente échine
Dodue à plaisir, jusques au
Cul somptueux, blancheur divine,
Rondeurs dignes de ton ciseau,

Mol Canova! jusques aux cuisses
Qu'il sied de saluer encor,
Jusqu'aux mollets, fermes délices,
Jusqu'aux talons de rose et d'or!

Nos nœuds furent incoercibles?
Non, mais eurent leur attrait leur,
Nos feux se trouvèrent terribles?
Non, mais donnèrent leur chaleur.

Quant au point, froide? Non, pas fraîche
Je dis que notre « sérieux »
Fut surtout, et, je m'en pourlèche
Une masturbation mieux.

Bien qu'aussi les prévenances
Sussent te préparer sans plus,
Comme l'on dit, d'inconvenances,
Pensionnaire qui me plus.

Et je te garde entre mes femmes
Du regret non sans quelque espoir

De quand peut-être nous aimâmes
Et de sans doute nous revoir.

EL LICENCIADO PABLO HERLANEZ.
(*Femmes.*)

CHAUVINISME

Cette nuit-là, mignonne avait l'amour morose...
Ses nénais énervés, languissants, presque mous
Se livraient sous ma main à d'étranges remous,
Pour ma lèvre effaçant leur double pointe rose.

C'était la fin du mois, et dans son ventre oblong
Un sang lourd distendait le fin réseau des veines,
Car les règles venaient fleurir, en leurs neuvaines,
De clairs coquelicots le blé de son poil blond.

Devançant l'ennemi, je fondis sur la gouge,
Et tandis qu'au vagin turgescent j'étranglais,
Criant : « Tirez premiers, messieurs les Anglais ! »

L'enfant plongea le doigt dans sa vulve, puis, rouge,
Traça sur ma poitrine, ivre d'un tel bonheur,
L'ordre cher aux héros : *La Légion d'honneur !*

MONSIEUR DE LA BRAGUETTE.
(*Les treize sonnets du doigt dedans* (1.)

(1) *Le Livre,* où parut la petite plaquette intitulée *Les treize sonnets du doigt dedans,* publia la note suivante :
« Henri Kistemaeckers, éditeur à Bruxelles, vient de publier *Les*

BAGUENAUDERIE SOCRATIQUE AUTOUR DU BASSIN DU LUXEMBOURG

A un petit garçon.

Ton beau corps me plaît plus qu'une âme,
Charmant enfant au cul de lys.
Par derrière je te fais femme ;
Par devant, c'est moi qui le suis !

Jules B...EY D'A......LY.

LE BALCON

La Très Chère était appuyée
Au balcon à trèfles pesants,
Regardant passer les passants,
Distraite, et la mine ennuyée.

A pas de loup je m'avançai ;
Sous les neigeuses cascatelles
Des entre-deux et des dentelles,
Une main tendre je glissai !...

treize sonnets du doigt dedans, par M. de la Braguette. Le titre indique suffisamment le côté pittoresque de cet ouvrage de trente pages.

« Nous ne le signalerions pas si aisément si ce n'était une *curiosité* bibliographique, tirée admirablement en cinq couleurs par un typographe anonyme que nous ne pouvons que féliciter sans le nommer. Nous croyons savoir que ces treize sonnets mal sonnants pour les oreilles chastes sont l'œuvre de M. Théodore Hannon (???), l'agréable poète des *Rimes de joie*, parues l'an dernier. »

Mes doigts plongèrent dans du rose :
S'envola son humeur morose.
Elle bavarda folle, puis

La Très Chère alors devint coite,
Et je retirai ma main moite.....
— Point ne me suis lavé depuis !

MONSIEUR DE LA BRAGUETTE.
(*Les treize sonnets du doigt dedans.*)

CE QUE FONT A LA MUSE CINQ FRONTS DONT LE RAYON SORT

Grande putain, ô Muse !

Sur ton bouton rétif
Lamartine s'amuse
A mettre un doigt pensif ;

Victor Hugo te baise
Et fait craquer tes reins
Dans ses bras souverains ;

L'émir Gautier à l'aise
Te fait pomper son dard ;
Banville, rempli d'art,

Fait minette en Hercule,
O Muse ! — mais à part
Baudelaire t'encule.

E. D'H.

SONNET BIBLIQUE

Très rousse, aux longs yeux verts damnablement fendus !...
— Je la suivis chez elle, et bientôt, sans chemise,
Sur son lit de bataille elle se trouve mise,
Offrant à mes ardeurs tous les fruits défendus.

Le chignon inondait de sa fauve avalanche
Le torse aux grands prurits de cette Putiphar ;
Le nombril incrustait sa fleur de nénuphar
Aux lobes de son ventre : un gâteau de chair blanche.

Ses tétins étaient d'ambre effilés de carmin
Et tenaient tout entiers dans le creux de ma main.
Elle entr'ouvrit le centre unique où tout converge...

Son poil roux brasillait de flambes me dardant...
— Moïse, c'est à vous, dans ce buisson ardent,
Que je songeais, frappant le doux roc de ma verge !

MONSIEUR DE LA BRAGUETTE.
(*Les treize sonnets du doigt dedans.*)

SUR GEORGE SAND

Homme et femme, changeant de ton et de manière,
Le matin occupée et le soir occupé,
George sur le devant, du Devant par derrière,
La d'Agout s'y trompait, et Listz y fut trompé.

Jules JANIN.

ABSINTHES

Sa lance a fourragé le c.. mol et suspect.
L'altière fanfaronne en est déshonorée,
Et bien humble aujourd'hui vous nomme avec respect,
Douce Blennorhagie, aimable Gonhorrée!

Son v.. emmailloté comme un crâne de vieux
Sait la torture aiguë, au hasard des latrines,
Alors qu'il faut vider l'urêtre pluvieux...
Le bénin Copahu parfume ses urines.

Il connaît la douleur plus cuisante qu'un cor
Des seringues dardant la canule assassine
Et crachant au méat le tannin qui calcine!

Jour et nuit son gland lourd pleure des larmes saintes
Et vertes : on dirait qu'il veut refaire encor
Goutte à goutte, et sans fin, les anciennes absinthes.

Monsieur de la Braguette.
(*Les treize sonnets du doigt dedans.*)

MADEMOISELLE LAGIER

Ceux qui disent que tes tétons
Flottent au vent comme des vagues,
Suzanne, sont des polissons :
On voit bien que ce sont des blagues.

B. D. C.

GOUSSETS

J'aime fourrer mon nez au creux de ton aisselle,
Et parmi les poils blonds, de ma barbe cousins,
Savourer longuement les trésors qu'il recèle,
La pommette appuyée au velours de tes seins.

Une senteur musquée y flatte ma narine,
Douce comme, l'été, l'haleine d'un beau soir,
Dépassant en langueurs le relent de marine
Qui sous ton ventre fume ainsi qu'un encensoir.

Ni le pao-rosa subtil, ni l'églantine
N'ont cette griserie absurde et libertine.
Aisselle, je te voue un culte très ardent.

O calice de chair plein de vins exotiques
Qu'on boit avec le nez et déguste, pendant
Que s'emplissent d'amour les canaux spermatiques !

Monsieur de la Braguette.

TOUJOURS

— Combien dureront nos amours?
Dit la pucelle au clair de lune.
L'amoureux répond : O ma brune,
Toujours, toujours !

Quand tout sommeille aux alentours,
Hortense, se tortillant d'aise,
Dit qu'elle veut que je la baise
Toujours, toujours.

Moi je dis, pour charmer mes jours
Et le souvenir de mes peines :
Mes c.....es, que n'êtes-vous pleines
Toujours, toujours !

Mais le plus chaste des amours,
Le fouteur le plus intrépide,
Comme un flacon s'use et se vide
Toujours, toujours !

Charles BAUDELAIRE.

OUBLI ROMANTIQUE

Lorsque mon front se baigne en tes souples cheveux
Comme aux flots d'une mer étincelante et noire,
Quand sur tes seins polis et durs mes doigts nerveux
Palpitent comme sur un beau clavier d'ivoire,

Quand de ton œil farouche et tendre, — œil de combat ! —
Me fascine l'éclair que la luxure avive,
Lorsque ta bouche en feu sur ma bouche s'abat,
Quand ma langue se tord sous ton âcre salive,

Quand tes bras tout-puissants s'ouvrent pour me presser
Sur ta gorge qui monte, éblouissante boule,
Où ma raison se noie, où ma tête se roule,

Quand ton genou me brise en l'énervant baiser,
Où me fait haleter ta caresse suprême,
Tout est oubli pour moi : Dieu, le Diable — et toi-même.

MONSIEUR DE LA BRAGUETTE.
(*Les treize sonnets du doigt dedans.*)

*
* *

Ainsi qu'une capote anglaise
Dans laquelle on a déchargé,
Comme le gland d'un vieux qui baise,
Flotte son téton ravagé.

Vingt couches, autant de véroles,
Ont couturé son ventre affreux,
Hideux amas de tripes molles,
Où d'ennui bâille un trou glaireux.

Comme la merde à la moustache
D'un rat qui dîne à Montfaucon,
Le foutre en verts grumeaux s'attache
Aux poils gris qui bordent son c...

Pourtant, on fout cette latrine...
Ne vaudrait-il pas mieux cent fois
Moucher la morve de sa p...
Dans le mouchoir de ses cinq doigts ?

Théophile G.....R.

*
* *

Que les chiens sont heureux !
Dans leur humeur badine,
Ils se sucent la p...,
Ils s'enculent entr'eux !
Que les chiens sont heureux !

Théophile G.....R.

P. P. C.

Connin, bijoux sans prix finement ciselé,
Un soir, par quelque fée experte et japonaise,
Fleur de vie ou de mort pour l'homme ensorcelé
A ses fraîcheurs d'aurore, à ses feux de fournaise.

Fruit de chair, pulpe exquise et dont l'accent amer
(Ce rappel de l'arome étonnant où la brise
Pimente son haleine en passant sur la mer)
Vaut tous les poivres-longs sous le duvet qui frise.

Calice aux vins puissants et magiques dont nous
Ne devons approcher qu'en extase, à genoux,
Sans en faire rougir les roseurs d'aubépine.

Car ta langue, elle seule, y doit servir d'amant,
Avec le doigt sans ongle — et mouillé prudemment
Le cul n'est-il pas là pour y fourrer sa p...?

Monsieur de la Braguette.
(*Les treize sonnets du doigt dedans.*)

Dieu fit le c..., ogive énorme,
        Pour les chrétiens,
Et le cul, plein-cintre difforme,
        Pour les païens.
Pour les sétons et les cautères,
        Il fit les poix,
Et pour les p..es solitaires,
        Il fit les doigts.

Théophile G....er.

LE GODEMICHET DE LA GLOIRE

Un v.. sur la place Vendôme,
Gamahuché par l'aquilon,
Décalotte son large dôme
Ayant pour gland... Napoléon !
Veuve de son fouteur, la Gloire,
La nuit dans son c.. souverain
Enfonce — tirage illusoire ! —
Ce grand godemichet d'airain...

Théophile G....er.

A LOUISE CALLIPYGE

Ce n'est point votre sœur, marquise, et vous, comtesse,
Celle qui dans mes sens fait couler le désir ;
Le robuste idéal de mon charnel loisir,
C'est une grosse fille avec de grosses fesses.

Elle a le corps poilu comme aux rudes faunesses
Et des yeux grands ouverts distillant le plaisir.
Mais dans sa belle chair, le meilleur à saisir
C'est son cul souple et dur, si frais sous les caresses;

Plus frais qu'en juin la source et qu'aux prés le matin,
Quand il vient en levrette avec un jeu mutin
Au ventre s'adapter d'amoureuse manière;

Et rien alors n'est plus gai pour le chevaucheur
Que de voir, dans un cadre ondoyant de blancheur,
Le joyeux va-et-vient de l'énorme derrière...

A.

ÉPITAPHE DU ROI LOUIS XVIII

Ci-gît ce roi polichinelle,
Imitateur du grand Henry,
Qui prit Decaze pour Sully
Et quelquefois pour Gabrielle.

Attribué à Roger de Beauvoir.

FIÉVÉE

Des soins divers, mais superflus,
De Fiévée occupent la vie :
Comme bougre, il tache les cus ;
Comme écrivain, il les essuie.

(*Anonyme.*)

STANCES A LA NUIT

I

C'est l'heure de Vénus favorable aux amants,
Voici le crépuscule et la nuit qui s'approchent;
Dans l'ombre, on voit déjà les filles qui raccrochent...
Fouteurs, c'est le moment.

Tous les endroits sont bons, mais le cours est plus sombre;
Avançons doucement et n'effarouchons pas
De ces oiseaux de nuit les timides ébats...
Grand Dieu, qu'ils sont en nombre!

Écoutons... ce bosquet ici nous est propice,
Un heureux couple est là qui parle avec chaleur;
Des mots entrecoupés, mais des mots pleins d'ardeur,
Et puis... l'onde qui pisse.

De l'eau le doux murmure à l'amour les invite :
Ils n'ont pas de témoins et le bosquet est noir...
Ah! calme mes tourments, dit l'amant, dès ce soir,
Sur mes genoux, petite.

La petite sourit et l'embrasse et soupire...
Dans les bras on se serre, on désire ardemment;
Ah!... ah!... que fait ta main? — Oh! finis!... Et l'amant
Va son train... Moi d'en rire.

L'amant du haut en bas vous retrousse la fille,
L'enfile... en des chemins et noirs et tortueux :
C'est bien à vous, mon Dieu, de faire des heureux!
Augmentez la famille.

Mais un quidam survient, qui ne veut passer outre :
« Il m'en faut la moitié, partageons entre nous.
– Eh ! tope (dit la belle écartant les genoux).
A votre tour de foutre. »

Je les laissai tous deux enconner cette fille,
Et tandis qu'ils avaient p... en c.., p... en main :
O femme ! me disais-je, tâche, demain matin,
De laver ta guenille.

Quittons donc ces mortels et laissons-les s'étendre ;
Couvrons-les au besoin de quelque voile épais ;
S'ils se plaisent à foutre, ah ! foutons-leur la paix...
C'est qu'ils ont le cœur tendre.

C'est l'heure de Vénus favorable aux amants ;
Voici le crépuscule et la nuit qui s'approchent.
Dans l'ombre on voit courir les filles qui raccrochent.
Fouteurs, c'est le moment.

II

Avisons ce massif, suivons à l'aventure ;
Entendez-vous ? Ici, tout le monde est en rut,
Voilà de ton ouvrage, infâme Belzébuth !
L'un prie et l'autre... jure.

— « As-tu fini, cochon ! toujours tu me patines... »
Dit un ange chassieux à son lâche amoureux ;
« Que le diable me branle !... il me le ferait mieux ;
Que ne vend-on des p....?

A peine si la tienne, en bandant, foutimasse ;
Tu n'es qu'un fanfaron, tous tes baisers sont secs !

— « Va te faire piner, dit l'amant, par les Grecs,
Dégoûtante carcasse !

J'ai beau limer... Dieu sait ! Je me perds dans ta gaine ;
Ton vagin est bien large et grand comme un boisseau.
— « Bah ! voyez donc monsieur ! il est beau son morceau !..
Allons, vite, rengaine. »

Plus loin on s'entend mieux, et le plaisir essouffle
Deux amants qui, poussant l'un l'autre le croupion,
Sans craindre d'écraser quelque innocent morpion...
— Va, putain ! — Va, maroufle !

C'est l'heure de Vénus favorable aux amants ;
Voici le crépuscule et la nuit qui s'approchent.
Dans l'ombre on voir courir les filles qui raccrochent.
Fouteurs, c'est le moment.

III

Tantôt c'est la charmille ou bien c'est quelque porte
Craquant sous les efforts de vigoureux fouteurs ;
Les latrines, parfois, trouvent des amateurs,
Malgré leur odeur forte.

Sur l'herbe, en un fossé, même au bord d'une route,
Dom Bougre, dans la fange, attrape et fout partout ;
Mères, maris dupés, vertuchoux ! garde à vous !
Car Dieu veut que l'on foute.

O vous, disciples de Paphos ou de Sodome,
De Cythère et Lampsaque, à la nuit parcourez
Les bosquets ombragés, les bois, et vous verrez
Des fouteurs pour fantômes.

Et l'odorat pourra vous guider, vous conduire :
Le chien sent le gibier; pourquoi les libertins
Ne sentiraient-ils pas de même les putains?
L'odeur du foutre est pire!

Élevons, élevons un temple au dieu Priape,
Il l'a bien mérité! — Qu'on crépisse ses murs
Du mortier provenu des désordres impurs
Commis pendant l'agape.

A l'aspect de la nuit, venez, accourez tous,
Fouteurs grands et petits; foutez, puisque l'on fout.
Et vous, mères, amants, maris trompés, jaloux,
Consolez-vous ensemble et foutez entre vous.

C'est l'heure de Vénus favorable aux amants;
Voici le crépuscule et la nuit qui s'approchent.
Dans l'ombre on voit courir les filles qui raccrochent.
Fouteurs, c'est le moment.

Jules Choux.

CURIOSITÉS D'UN BORDEL

Venez, mesdames les fouteuses,
Et vous aussi, les curieuses,
Venez voir dans cette maison
L'entrefessier d'un gros chanoine,
Les c.....es du bon Marc-Antoine,
Et de Cléopâtre le c...

On y voit aussi la carcasse,
Toujours toute pleine de crasse,
Du premier né des morpions :
Cet animal pendant sa vie
Sur la motte d'Iphigénie
Fixa son habitation.

On y voit le bonhomme Ulysse
Se plaignant d'une chaude-pisse
Tombée en l'un de ses couillons :
Ce respectable personnage,
Pendant son pénible voyage,
Portait son v.. dans un chausson.

On y voit après de l'urine
De l'impudique Messaline
Conservée en un vieux flacon,
C'est un remède spécifique :
Pour rendre une femme lubrique,
Il lui faut en frotter le c..

On y voit le fouteur Priape
De son v.. enculant le Pape
Pendant la bénédiction.
Amis, voyez-vous le Saint-Père,
Comme il trémousse du derrière
En recevant le goupillon?

On y voit de plus la calotte
Du v.. du célèbre Aristote,
La nuque du fameux Platon,
Trois poils du cul de Démosthènes,
Trouvés sous les ruines d'Athènes,
Et du foutre du vieux Jason.

On y voit encor Pénélope,
Dedans la cuisse d'Esope,
Branlant le v.. d'un marmiton ;
Cette impudique créature
Le prend, le met dans sa nature,
En lui pressant les deux couillons.

On y voit enfin Diogènes,
Le plus grand des fouteurs d'Athènes :
Le bougre, pour passer son temps,
A coups de v.., sur une assiette,
S'amuse à casser la noisette,
Qu'il offre gratis au passant.

(*Anonyme.*)

EPITAPHE D'UN BOUGRE

Ci-gît qui persista toujours
Dans le jésuitique système,
Et qui ne bandait à rebours
Qu'afin de s'enculer lui-même.

Attribué à Armand Gouffé.

SONNET POINTU

Reviens sur moi ! Je sens ton amour qui se dresse ;
Viens, j'ouvre mon désir au tien, mon jeune amant.
Là... Tiens... Doucement... Va plus doucement...
Je sens, tout au fond, ta chair qui me presse.

Rythme bien ton ardente caresse
Au gré de mon balancement,
O mon âme ..... Lentement,
Prolongeons l'instant d'ivresse.

Là... Vite! Plus longtemps!
Je fonds! Attends.
Oui... Je t'adore...

Va! Va! Va!
Encore.
Ha!

LE SIRE DE CHAMBLEY.
(*La Légende des sexes,* 1883.)

HOMBRES

O ne blasphème pas, poète, et souviens-toi.
Certes la femme est bien, elle vaut qu'on la baise,
Son cul lui fait honneur, encor qu'un brin obèse
Et je l'ai savouré maintes fois, quant à moi.

Ce cul (et les tétons), quel nid à nos caresses!
Je l'embrasse à genoux et lèche son pertuis,
Tandis que mes doigts vont, fouillant dans l'autre puits.
Et les beaux seins, combien cochonnes leurs paresses!

Et puis, il sert, ce cul, encor, surtout au lit,
Comme adjuvant aux fins de coussin, de sous-ventre,
De ressort à boudin du vrai ventre pour qu'entre
Plus avant l'homme dans la femme qu'il élit;

J'y délasse mes mains, mes bras aussi, mes jambes,
Mes pieds. Tant de fraîcheur, d'élastique rondeur
M'en font un reposoir désirable où, rôdeur,
Par instants le désir sautille en vœux ingambes.

Mais comparer le cul de l'homme à ce bon cu,
A ce gros cul moins voluptueux que pratique,
Le cul de l'homme, fleur de joie et d'esthétique,
Surtout l'en proclamer le serf et le vaincu;

« C'est mal », a dit l'Amour. Et la voix de l'Histoire,
Cul de l'homme, honneur pur de l'Hellade et décor
Divin de Rome vraie et plus divin encor,
De Sodome morte, martyre pour sa gloire.

Shakespeare, abandonnant du coup Ophélia,
Cordélia, Desdemona, tout son beau sexe,
Chantait en vers magnificents qu'un sot s'en vexe
La forme masculine et son alleluia.

Les Valois étaient fous du mâle et dans notre ère
L'Europe embourgeoisée et féminine tant
Néanmoins admira ce Louis de Bavière,
Le roi vierge au grand cœur pour l'homme seul battant.

La Chair même, la chair de la femme proclame
Le cul, le v.., le torse et l'œil du fier Puceau,
Et c'est pourquoi, d'après le conseil à Rousseau,
Il faut parfois, poète, un peu « quitter la dame ».

El Licenciado Pablo Herlanez.
(*Hombres*, 1891.)

OUVRE

Ouvre les yeux, réveille-toi;
Ouvre l'oreille, ouvre ta porte :
C'est l'Amour qui sonne et c'est moi
Qui te l'apporte.

Ouvre la fenêtre à tes seins;
Ouvre ton corsage de soie;
Ouvre ta robe sur tes reins :
Ouvre qu'on voie!

Ouvre à mon cœur ton cœur trop plein :
J'irai les boire sur ta bouche!
Ouvre ta chemise de lin :
Ouvre qu'on touche!

Ouvre les plis de tes rideaux ;
Ouvre ton lit que je t'y traîne :
Il va s'échauffer sous ton dos.
Ouvre l'arène.

Ouvre tes bras pour m'enlacer;
Ouvre tes seins que je m'y pose;
Ouvre aux fureurs de mon baiser
Ta lèvre rose!

Ouvre tes jambes; prends mes flancs
Dans ces rondeurs blanches et lisses;
Ouvre tes deux genoux tremblants...
Ouvre tes cuisses!

Ouvre tout ce qu'on peut ouvrir :
Dans les chauds trésors de ton ventre

J'inonderai sans me tarir
L'abîme où j'entre.

LE SIRE DE CHAMBLEY.
(*La Légende des sexes,* 1883.)

MILLE ET TRE

Mes amants n'appartiennent pas aux classes riches :
Ce sont des ouvriers faubouriens ou ruraux,
Leurs quinze et leurs vingt ans sans apprêts sont mal chiches
De force assez brutale et de procédés gros.

Je les goûte en habits de travail, cotte et veste ;
Ils ne sentent pas l'ambre et fleurent de santé
Pure et simple; leur marche un peu lourde va preste
Pourtant, car jeune et grave en l'élasticité ;

Leurs yeux francs et matois crépitent de malice
Cordiale et des mots naïvement rusés
Partent, non sans un gai juron qui les épice,
De leur bouche bien fraîche aux solides baisers ;

Leur p..e vigoureuse et leurs fesses joyeuses
Réjouissent la nuit et ma queue et mon cu ;
Sous la lampe et le petit jour, leurs chairs joyeuses
Ressuscitent mon désir las, jamais vaincu.

Cuisses, âmes, mains, tout mon être pêle-mêle,
Mémoire, pieds, cœur, dos et l'oreille et le nez
Et la fressure, tout gueule une ritournelle,
Et trépigne un chahut dans leurs bras forcenés.

Un chahut, une ritournelle fol et folle
Et plutôt divins qu'infernals, plus infernals
Que divins, à m'y perdre, et j'y nage et j'y vole,
Dans leur sueur et leur haleine, dans ces bals.

Mes deux Charles, l'un jeune tigre aux yeux de chatte,
Sorte d'enfant de chœur grandissant en soudard,
L'autre, fier gaillard, bel effronté que n'épate
Que ma pente vertigineuse vers son dard.

Odilon, un gamin, mais monté comme un homme,
Ses pieds aiment les miens épris de ses orteils
Mieux encor, mais pas plus que de son reste en somme,
Adorable drûment, mais ses pieds sans pareils!

Caresseurs, satin frais, délicates phalanges
Sous les plantes, autour des chevilles, et sur
La cambrure veineuse et ces baisers étranges
Si doux, de quatre pieds, ayant une âme, sûr!

Antoine, encor, proverbial quant à la queue,
Lui, mon roi triomphal et mon suprême Dieu,
Taraudant tout mon cœur de sa prunelle bleue
Et tout mon cul de son épouvantable épieu.

Paul, un athlète blond aux pectoraux superbes,
Poitrine blanche, aux durs boutons sucés ainsi
Que le bon bout; François, souple comme des gerbes
Ses jambes de danseur, et beau, son chibre aussi!

Auguste qui se fait de jour en jour plus mâle
(Il était bien joli quand ça nous arriva);
Jules, un peu putain avec sa beauté pâle.
Henri, me va en leurs conscrits qui, las, s'en va;

Et vous tous ! à la file ou confondus en bande,
Où seuls, vision si nette des jours passés,
Passions du présent, futur qui croît et bande
Chéris sans nombre qui n'êtes jamais assez !

El Licenciado Pablo Herlanez.
(*Hombres,* 1891.)

DEMANDE

Cette nuit, de bonheur vous inondiez mon âme ;
Le réveil a laissé mon rêve inachevé...
Quand me donnerez-vous, madame,
La fin de ce que j'ai rêvé ?

Léon Charly (Léon Choux).

LA JEUNE

Sonnet

J'ai rêvé d'une vierge impeccable aux yeux froids,
Qui, d'un bond émergeant des moiteurs de sa couche,
Vient accrocher le poids de son corps à ma bouche,
Et pointe sur mon cœur le roc de ses seins droits.

Longtemps pieuse et chaste, elle a porté la croix
De l'orgueil vertueux que nul désir ne touche ;
Mais voilà que le rut s'est éveillé farouche,
Et la chair en révolte a réclamé ses droits...

Elle plaque à ma peau la peau d'un ventre ferme
Et furieusement crispée elle m'enferme
Dans l'effort ingénu de sa lubricité.

Ses canines d'enfant mordent ma chair de mâle...
A moi toute ! Et la fleur de sa nubilité
Pourpre s'épanouit sous l'onde baptismale.

LE SIRE DE CHAMBLEY.
(*La Légende des sexes,* 1883.)

SUR UNE STATUE

Eh ! quoi, dans cette ville d'eaux,
Trêve, repos, paix, intermède,
Encor toi, de face ou de dos,
Beau petit ami : Ganymède.

L'aigle t'emporte on dirait comme
A regret, et parmi des fleurs
Son aile, d'élans économe,
Semble te vouloir par ailleurs.

Que chez ce Jupin tyrannique,
Comme qui dirait au Revard,
Et son œil qui nous fait la nique
Te coule un drôle de regard.

Bah ! reste avec nous, bon garçon.
Notre ennui, viens donc le distraire
Un peu, de la bonne façon :
N'es-tu pas notre petit frère !

Aix-les-Bains, septembre 1889.

EL LICENCIADO PABLO HERLANEZ.
(*Hombres.*)

A UN MARI PAR CALCUL

En prenant une femme au maintien hébété,
Aussi plate que sèche et plus jaune que blanche,
Tu n'eus pas le bonheur, dont tu t'étais flatté,
De trouver du pain sur la planche.

Léon Charly (Léon Choux).

LA SOURCE

Sonnet.

Source vénérienne où vont boire les mâles!
Fissure de porphyre où frise un brun gazon,
Qui, fin comme un duvet, chaud comme une toison,
Moutonne dans un bain de senteurs animales.

Quand un homme a trempé dans tes eaux baptismales
Les désirs turgescents qui troublaient sa raison,
Il en garde à jamais la soif du cher poison
Dont s'imprègne sa peau dans tes lèvres thermales.

O Jouvence des cœurs! Fontaine des plaisirs!
Abreuvoir où descend le troupeau des désirs
Pour s'y gorger d'amour, de parfums et d'extases!

Il coule de tes flancs, le nectar enchanté,
Élixir de langueur, crème de volupté...
Et pour le recueillir, nos baisers sont des vases!

Le Sire de Chambley.
(*La Légende des sexes,* 1883.)

VŒU

Sonnet

Non, non ! l'accouplement que je voudrais connaître,
Ce n'est plus aujourd'hui ce coït impuissant
Qui fouille un peu de chair et verse un peu de sang
Au bord d'une blessure où sa langueur pénètre.

Je veux, ô femme, entrer tout entier dans ton être :
Il hurlera d'amour, ton ventre bondissant,
Comme hurle, trop pleine, une mère qui sent
L'effort intérieur d'un géant qui va naître.

C'est mon rêve : je veux dans ton torse en débris
Sentir mes os broyés et mes muscles meurtris
Sous les spasmes vengeurs de ta chair envahie,

Et dans ce rut suprême et ses derniers élans,
Je veux, pour féconder ta vie avec ma vie,
T'éjaculer mon âme et mourir dans tes flancs !

LE SIRE DE CHAMBLEY.
(*La Légende des sexes,* 1883.)

LE PARANYMPHE DES MOTS DITS ORDURIERS

Vous les appelez des ordures,
Tous ces mots qui, ruisseaux de miel,
Coulent, avec de doux murmures,
Des lèvres en quête du ciel !

Vous vous signez lorsqu'on raconte
Ce que signifie *être heureux!*
Vous vous cachez le front de honte
D'avoir *joui comme des dieux!*

Vous rougissez de vos ivresses
Lorsque vous êtes dégrisés,
Et vous reniez vos maîtresses
Lorsque repus de leurs baisers !

Quel mal trouvez-vous donc à dire
Ce qu'à faire vous trouvez bon ?
Pourquoi *crime* un *charmant délire?*
Comment *caca* votre *bonbon?*

Ah ! libertins de sacristie,
Dont le cœur à la bouche ment,
Pourquoi recrachez-vous l'hostie
Gobée à deux si goulûment ?

Alfred DELVAU (1).

(1) Cette poésie marmiteuse, dont l'auteur a hérité de la dixième part de la fistule lacrymale de Henry Murger, est empruntée à la préface du *Dictionnaire érotique moderne,* publié en 1864 par M. Delvau sous le pseudonyme *Un professeur de langue verte.* M. Delvau n'est donc pas un lexicographe d'occasion, comme M. Larchey a pu le supposer après lecture du *Dictionnaire de la langue verte.* (Note du *Nouveau Parnasse satyrique du XIX*e *siècle.*)

*
* *

Autant, certes, la femme gagne
A faire l'amour en chemise,
Autant alors cette compagne
Est-elle seulement de mise

A la condition expresse
D'un voile, court, délinéant
Cuisse et mollet, téton et fesse
Et leur truc un peu trop géant.

Ne s'écartant de sorte nette
Qu'en faveur du c.., seul divin,
Pour le coup et pour la minette,
Et tout le reste en elle est vain.

A bien considérer les choses,
Ce manque de proportions,
Ces effets trop blancs et trop roses...
Faudrait que nous en convinssions.

Autant le jeune homme profite
Dans l'intérêt de sa beauté,
Prêtre d'Éros ou néophyte
D'aimer en toute nudité.

Admirons cette chair splendide,
Comme intelligente, vibrant,
Intrépide et comme timide
Et par un privilège grand

Sur toute chair, la féminine
Et la bestiale — vrai beau ! —
Cette grâce qui fascine
D'être multiple sous la peau

Jeu des muscles et du squelette,
Pulpe ferme, souple tissu,
Elle interprète, elle complète
Tout sentiment soudain conçu.

Elle se bande en la colère,
Et raide et molle tour à tour,
Souci de se plaire et de plaire,
Se tend et détend dans l'amour.

Et quand la mort la frappera
Cette chair qui me fut un dieu,
Comme auguste, elle fixera
Ses éléments en marbre bleu!

El Licenciado Pablo Herlanez.
1891.

IMPROMPTU

M. Troplong, *éleveur.*

Comment se fait-il que cet homme
Qui fait d'admirables discours,
Mais que monsieur Troplong on nomme,
Ait réussi dans un concours?

Roger de Beauvoir.

LE BAL MASQUÉ DE MA FEMME

Le bal était, dit-on, charmant,
Et les mascarades heureuses,
Mais, comme on manquait de danseuses,
On prit des filles chez Constant.

Berthe y vint avec Coralie,
Et Turcas en devint rêveur...
Asseline y vint en Folie,
Et Francis Girard en coiffeur.

Avec ses jolis bras orange,
On y vit le beau Dennery;
Il suivait madame Desgrange,
Que Gaiffe escortait attendri.

Enfin, pour finir le tableau,
On y vit ma femme en pucelle,
Ma belle-mère en maquerelle,
Et mon beau-père en maquereau (1).

Roger DE BEAUVOIR.

(1) La dernière épigramme de M. Roger de Beauvoir contre sa femme a été la couronne d'immortelles qu'il envoya à la malheureuse agonisante. C'était atroce, mais cela prouve que M. de Beauvoir a un vif sentiment des devoirs conjugaux, pour les autres. Il eût voté, en 1849, l'amendement Pierre Leroux, qu'il invoqua contre M. Avond. Ce cas de pathologie mentale pourrait se définir *la monogamie du législateur.* — Constant, bordel fastueux, rue Monthyon : spécialité des blondes. — Dennery, auteur dramatique à la grâce de Dieu. — Mme Desgranges, maîtresse dudit Dennery, seul. — Turcas, dit le beau Turcas, petit-fils de Chérubin, frère de la femme du statuaire Duret. — Les autres personnages, filles et gens de lettres inconnus, même de Vapereau. (Note du *Nouveau Parnasse satyrique du XIXe siècle.*)

STANCES D'UNE TRIBADE

Je n'aime plus vos chairs de rose et de jasmin,
Ni la peluche de vos pêches,
Fillettes à sang bleu du faubourg Saint-Germain,
Aux reins plus doux que des calèches !

A vos pieds plus cambrés que le col des ramiers,
Les pieds de Margot je préfère,
Où les ongles, comme des dents de charbonnier,
Luisent dans une ébène amère.

Vos conins m'ont paru, sous leurs duvets follets,
Des bouches sans attraits d'éphèbes ;
Mais le c.. de Margot est pareil aux forêts,
Et plus noir encor que l'Erèbe.

Ma langue se pourmaine en rouge cardinal,
Dans des retraites bocagères,
Où des pâtres l'hommageraient d'un mets frugal
De lait de chèvre et de gruyère.

Je crois entendre aussi les tintins d'un troupeau,
Tant il y tremble de clochettes :
Un Valois n'y serait que le berger Guillot
Avec sa p... pour houlette.

J'y trouverai toujours le boire et le manger
Si vos conins sont chambres nettes ;
Et toujours si joyeux de ma langue héberger,
Il dit au cul : Sonne, trompette !

Ses tétons savoureux comme des bourdelots
Sont comme eux enrobés de pâte :
Vos nénés sont des fleurs qui trempent dedans l'eau
Et s'effeuillent quand on les tâte.

L'aisselle de Margot est une venaison,
La dépouille d'une mofette,
Le fumier d'un lapin, les grègues d'un Lapon,
L'anus d'un mitron qui halète.

Laissez-moi : je la tiens pâmée entre mes bras ;
La voici qui jouit : « Ah ! merde !... »
Et le trou de son cul me chante un opéra,
Qui doit être de Monteverde.

Je n'aime plus vos chairs de nacre et de jasmin,
Fillettes qui sentez la douche ;
Et pour mieux faire fi de leur eau de Lubin
Margot, chions-nous dans la bouche !

LE PETIT-NEVEU DE BAFFO.

ÉPIGRAMME

Plus belle que la belle Hélène,
Elle fait b...er tout Paris,
Plus heureuse que Madeleine,
Elle épousa son Jésus-Christ.

L'ABBESSE DE CHATOU.

*
**

Dans ce café bondé d'imbéciles, nous deux
Seuls nous représentions le soi-disant hideux
Vice d'être « pour homme » et sans qu'ils s'en doutassent,
Nous encagnions ces c..s avec leur air bonasse,
Leurs normales amours et leur morale en toc,
Cependant que, branlés et de taille et d'estoc,
A tire-larigot, à gogo, par principes
Toutefois, voilés par les flocons de nos pipes
(Comme autrefois Héro copulait avec Zeus),
Nos v..s, tels que des nez joyeux et Karrogheus
Qu'eussent mouchés nos mains d'un geste délectable,
Éternuaient des jets de foutre sous la table.

El Licenciado Pablo Herlanez.
(*Hombres*, 1891.)

LES FEMMES DE LA BIBLE

Dans un charmant enclos,
Tous deux frais et dispos,
Vivant comme des sots,
Ève trichait Adam aux dominos.
Bientôt ce jeu sut déplaire à l'épouse,
Et soupirant en *fa* dièse ou *sol*,
Dans le jardin, sur la verte pelouse,
Elle attrapait des moucherons au vol.

Mais cet amusement
Ne dura qu'un moment.
Le conseil d'un serpent
Vint lui montrer un jeu plus séduisant.
Dès cet instant, Adam n'eut plus de trêve;
Elle voulait jouer dans tous les coins,
Et pour donner du courage à l'élève,
L'histoire dit qu'on lui rendait des points.

Rébecca, mon agneau,
Pour une cruche d'eau
Offerte à des chameaux,
Tu sus gagner un époux, des cadeaux.
Temps fortunés! où les chefs de familles
Étaient exempts de soucis ennuyeux!
Car ils pouvaient négocier leurs filles
Et conserver leur champagne mousseux.

Brûlante Putiphar,
Sur ton lit de brocart,
Ton coup d'œil égrillard
Croit fasciner et séduire un jobard.
Le pauvre enfant s'épouvante et se sauve;
Son sang se fige, il est tout éperdu!
Car il croit voir, sous les draps de l'alcôve,
Un animal au poil fauve et tondu!

Ce qui causa sa peur,
Son effroi, son horreur,
Fut l'objet enchanteur
Que je m'abstiens de nommer par pudeur.
Mais n'écoutant que ton brûlant délire,
Tu l'empoignas, ce pauvre jouvenceau,

Par un endroit que je pourrais décrire
Et que les saints ont appelé manteau.

Suzanne, ta pudeur
Ressemble à ce voleur
Qui vante son honneur,
Quand il dédaigne un butin sans valeur.
La chasteté, dont tu fais étalage,
Se fût fondue au souffle des amours,
Si l'onde pure eût reflété l'image
D'un frais visage aux gracieux contours.

Mais jetons un regard
Sur cette pauvre Agar!
Je comprends ses douleurs
Quand Ismaël eut bu ses derniers pleurs.
Je vois râler la malheureuse mère,
Priant le ciel de sauver son enfant.
Dieu, qui l'entend, exauce sa prière
Et fait jaillir l'eau du sable brûlant.

Judith me fait horreur;
Je renonce à l'honneur
D'obtenir ses faveurs;
Je veux porter tête et soupirs ailleurs.
Me voyez-vous le pendant d'Holopherne,
Me réveiller, un matin, en sursaut,
Et regarder, d'un œil vitreux et terne,
Ma pauvre tête au milieu d'un ruisseau!

Bethsabée, un époux
Soupçonneux et jaloux,
Est un meuble assommant,
Que l'on emballe au fond d'un régiment.

Ton sort heureux dut faire des jalouses,
Car, pour ma part, je connais cent maris,
S'il dépendait de leurs tendres épouses,
Qui partiraient pour garder le pays.

Abigaïl, mon enfant,
Choisis vite un amant
Pour rallumer les feux
Que t'enleva le lit d'un vieux goutteux.
En te créant, jamais Dieu n'eût pu croire
Que le chef-d'œuvre éclos de son cerveau
Aurait un jour servi de bassinoire,
Pour réchauffer la couche d'un pourceau.

Déborah, ton bijou
N'est pas fort à mon goût.
Conserve ton vieux clou
Pour le fourrer, ma foi! tu sais bien où.
Ma Dalilah, je viens t'offrir l'hommage
D'un cœur aimant, tendre et respectueux.
De mon amour tu veux avoir un gage...
Tiens, le voilà! Ce sont de mes cheveux!

Dieu! que je plains le sort,
L'infortune et la mort
Des filles de Ségor
Et des beautés de la sale Gomor!
Venez à nous, victimes de Sodome,
Nous vengerons plus d'un cruel affront;
Jeunes beautés, qui ne connûtes l'homme
Que sous l'aspect d'un changement de front.

Dis donc, Loth, mon barbon,
Tu dames le pion

Aux modernes cochons,
Dont j'ai l'honneur de conserver les fonds.
Aucun de nous, fussent-elles gentilles,
N'aurait l'idée et le bouillant désir
De profaner et de souiller ses filles,
Pour se donner un moment de plaisir.

Je conviens que le jus
De beaux fruits défendus
Doit offrir des attraits
Et réveiller le goût des vieux palais.
Vil débauché, non content de trop boire,
Tu distillas ton dernier goût charnel,
Et pour donner du piquant à l'histoire,
Tu fis changer ta légitime en sel!

De ces incestueux
Je détourne les yeux
Pour chercher dans les cieux
Une vierge aux regards radieux,
Mais au lieu d'une on en voit onze mille!
Prions le ciel qu'il les fasse venir,
Pour les semer dans la grande famille,
Car le besoin s'en fait ici sentir!

Descendez à ma voix,
Dignes morceaux de rois.
Il se peut qu'un beau jour
Je sois nommé fournisseur de la Cour.

Ch. Bovie.

SUR L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

L'impératrice est une rousse,
Mais sa couleur est un trésor,
Car lorsque Badinguet la trousse,
Il découvre la toison d'or.

Attribué à Henri Rochefort (1).

LE GRAND ÉCART

Rondeau.

Le grand écart veut un c.. bien fendu,
Dit Salomé retroussant son tutu,
Pour « s'envoyer » la Tête prophétique.
Hérode en fit quatre jets spermatiques,
Et le bourrel banda comme un pendu.

Quand le c.. joint sa fente au trou du cu,
De la Provence aux bords académiques,
On peut tenter, fût-on de Lilliput,
Le grand écart.

Oui, mais, quel c.. ! Acré ! tout est foutu,
Tout y tiendrait, l'Odéon, l'Institut,
Et feu Sarcey, et l'Opéra-Comique !...
— Paix ! ce n'est rien, au fait, plus de panique :
Il attendait que Coppée en mourut,
Le Grand Ecart...

Le Petit-Neveu de Baffo.

(1) Dans l'*Anthologie satyrique*. Luxembourg, 1877-1878, tome VII, page 93.

MA PHILOSOPHIE

Épître badine à un dévot de mes amis.

Dansons, chantons,
Buvons, foutons !
Le temps s'envole,
Je m'en console
Avec les c..s
Et les flacons.
Jeune bergère,
A table, au lit,
Remplit mon verre,
Branle mon v...
Crois-moi, compère,
Ainsi l'on vit !
De la tendresse
Et de Bacchus
Tu crains l'ivresse,
Pauvre reclus !
Tu me condamnes,
Et dans un seau,
Comme les ânes,
Tu bois de l'eau ;
L'amour te presse
Sans t'engager,
Ton v.. se dresse
Sans décharger !
Sauver notre âme
Est un grand point,
Mais ne crois point
Que Dieu me blâme :
Je suis chrétien

Plus que toi-même,
Mais mon système
N'est pas le tien.
Je crois qu'un sage
Doit faire usage
Des dons heureux
Qu'il tient des cieux.
Or, à tout âge,
Comme en tous lieux,
Rien ne vaut mieux
Que d'être au large
Lorsque l'on boit,
Mais à l'étroit
Quand on décharge!

Crois-moi, Sylvain,
Tu te dépouilles
D'un droit divin.
Serait-ce en vain
Qu'on a des c.....es
Et du bon vin?
Dieu fit la vigne,
Dont il voulut
Que l'homme bût.
Manquer son but
C'est être digne
De Belzébuth!
Dieu fit la fille
Et l'endroit où
Chaque cheville
Trouve son trou.
Quand Dieu commande,
Soumettons-nous.
Par lui je bande,

Je bois, je fous!
Nargue des fous
De qui la verge
Brave l'amour
Et bande pour
La sainte Vierge!
Je ne puis voir
Sans m'émouvoir,
Sous une cotte
Gentille motte
Ou duvet noir;
Je décalotte
Sans le vouloir,
Et, je l'atteste,
Je le proteste,
Oui, je boirai,
Je banderai,
Je baiserai
Tant que j'aurai
Jeune fillette,
Vieille feuillette,
Bon feu, bon lit,
Bon vin, bon v.. !

Bonté divine!
Tu m'ôteras
Le vin, la p...
Quand tu voudras;
Mais, je t'en prie,
Dieu qui m'entends,
En même temps
Reprends ma vie!
Que de regrets,
Loin des chopines,

J'éprouverai !
Quoi ! souffrirai-je,
O sacrilège !
Qu'on me ravît
A la ribote,
Qu'on proscrivît
Dame Gogotte,
Qu'on écrivît
Sur ma culotte :
Ci-gît un v.. !...
Sans foutre et boire,
Quand je vivrais,
Sur mon histoire
Je gémirais,
Je me croirais
Défunt d'avance ;
Je maudirais
Mon existence
Et je dirais :
Dieu de clémence,
Ah ! me crois-tu
Donc la vertu
De passer outre ?
Je ne puis foutre,
Je suis foutu.

Armand Gouffé.

RENDEZ-VOUS

Dans la chambre encore fatale
De l'encor fatale maison
Où la raison et la morale
Se tiennent plus que de raison,

Il semble attendre la venue,
A quoi, misère, il ne croit pas,
De quelque présence connue
Et murmure entre haut et bas :

« Ta voix claironne dans mon âme
Et tes yeux flambent dans mon cœur.
Le monde dit que c'est infâme,
Mais que me fait, ô mon vainqueur ?

J'ai la tristesse et j'ai la joie
Et j'ai l'amour encore un coup,
L'amour ricaneur qui larmoie,
O toi, beau comme un petit loup !

Tu vins à moi, gamin farouche ;
C'est toi, joliesse et bagout,
Rusé du corps et de la bouche,
Qui me violente dans tout

Mon scrupule envers ton extrême
Jeunesse et ton enfance mal
Encore débrouillée et même
Presque dans tout mon animal.

Deux, trois ans sont passés à peine,
Suffisants pour viriliser
Ta fleur d'alors et ton haleine
Encore prompte à s'épuiser.

Quel rude gaillard tu dois être
Et que les instants seraient bons
Si tu pouvais venir ! Mais, traître,
Tu promets, tu dis : J'en réponds.

Tu jures le ciel et la terre,
Puis tu rates les rendez-vous.....
Ah ! cette fois, viens ! obtempère
A mes désirs qui tournent fous.

Je t'attends comme le Messie,
Arrive, tombe dans mes bras ;
Une rare fête choisie
Te guette ; arrive, tu verras ! »

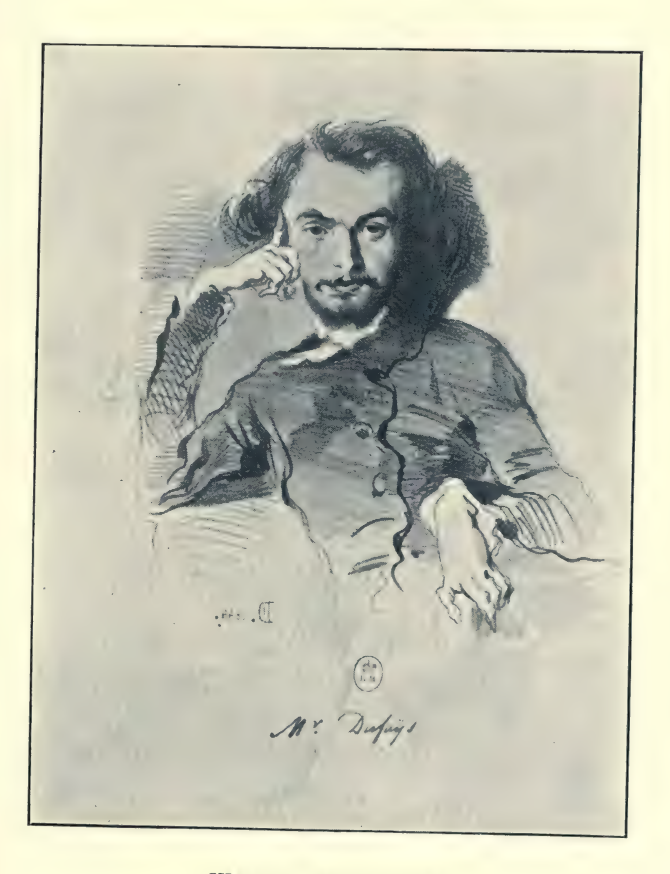
Du phosphore en ses yeux s'allume
Et sa lèvre au souris pervers
S'agace aux barbes de la plume
Qu'il tient pour écrire ces vers...

El Licenciado Pablo Herlanez.

A PROPOS DE « CHANTECLER »

Avec deux seins rimant comme *ab hac* et *ab hoc*,
La Muse de Rostand a des crêtes de coq.

Le Petit-Neveu de Baffo.



CHARLES BEAUDELAIRE.

LE BOUCLIER

Le ventre de la femme est comme un bouclier
Taillé dans un métal lumineux et sans tache,
Dont la blancheur se bombe et descend se plier
Vers sa pointe où frise un panache.

Depuis l'angle d'or brun jusqu'au pied des seins nus,
Il s'étale, voûtant sa courbe grasse et pleine,
Et l'arc majestueux de ses rebords charnus
Glisse dans les sillons de l'aine.

Tandis que ciselé sur l'écusson mouvant
Où s'abritent la source et les germes du monde,
Le nombril resplendit comme un soleil vivant,
Un vivant soleil de chair blonde !

Magique bouclier dont j'ai couvert mes reins !
Égide de Vénus. O Gorgone d'ivoire
Dont la splendeur joyeuse éblouit mes chagrins
Et rayonne dans ma nuit noire !

Méduse qui fait fuir de mon cœur attristé
Le dragon de l'ennui dont rien ne me délivre,
Arme de patience avec qui j'ai lutté
Contre tous les dégoûts de vivre !

Je t'aime d'un amour fanatique et navrant,
Car mes seuls vrais oublis sont nés dans tes luxures,
Et j'ai donné sur toi comme un soldat mourant
Qui ne compte plus ses blessures.

C'est pourquoi ta douleur t'a dressé des autels
Dans les temples obscurs de mon âme embrunie,
Et j'y viens adorer les charmes immortels
De ta consolante harmonie.

LE SIRE DE CHAMBLEY.
(*La Légende des sexes,* 1883.)

LESBOS

Mère des jeux latins et des voluptés grecques,
Lesbos où les baisers, languissants ou joyeux,
Chauds comme les soleils, frais comme les pastèques,
Font l'ornement des nuits et des jours glorieux,
Mère des jeux latins et des voluptés grecques;

Lesbos où les baisers sont comme les cascades
Qui se jettent sans peur dans des gouffres sans fonds
Et courent, sanglotant et gloussant par saccades,
— Orageux et secrets, fourmillants et profonds,
Lesbos où les baisers sont comme les cascades;

Lesbos où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,
Où jamais un soupir ne reste sans écho,
A l'égal de Paphos les étoiles t'admirent
Et Vénus à bon droit peut jalouser Sapho...
Lesbos où les Phrynés l'une l'autre s'attirent;

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses
Qui font qu'à leur miroir, stérile volupté,
Les filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses,
Caressent les fruits mûrs de leur nubilité.
Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,

Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère;
Tu tires ton pardon de l'excès des baisers.
Reine du doux empire, aimable et noble terre,
Et des raffinements toujours inépuisés,
Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère.

Tu tires ton pardon de l'éternel martyre,
Infligé sans relâche aux cœurs ambitieux,
Qu'attire loin de nous le radieux sourire
Entrevu vaguement au bord des autres cieux;
Tu tires ton pardon de l'éternel martyre!

Qui des dieux osera, Lesbos, être ton juge
Et condamner ton front pâli dans les travaux?
Si ses balances d'or n'ont pesé le déluge
De larmes qu'à la mer ont versé tes ruisseaux,
Qui des dieux osera, Lesbos, être ton juge?

Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste?
Vierges au cœur sublime, honneur de l'Archipel?
Votre religion comme une autre est auguste
Et l'amour se rira de l'enfer et du ciel...
Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste?

Car Lesbos, entre tous, m'a choisi sur la terre
Pour chanter le secret de ses vierges en fleur,
Et je fus dès l'enfance admis au noir mystère

De rires effrénés mêlés au sombre pleur...
Car Lesbos, entre tous, m'a choisi sur la terre.

Et, depuis lors, je veille au sommet de Leucate,
Comme une sentinelle à l'œil perçant et sûr
Qui guette nuit et jour brick, tartane ou frégate,
Dont les formes au loin frissonnent dans l'azur.
Et, depuis lors, je veille au sommet de Leucate,

Pour savoir si la mer est indulgente et bonne,
Et parmi les sanglots dont le roc retentit,
Un soir ramènera vers Lesbos qui pardonne
Le cadavre adoré de Sapho qui partit
Pour savoir si la mer est indulgente et bonne!

De la mâle Sapho, l'amante et le poète,
Plus belle que Vénus par ses mornes pâleurs,
L'œil d'azur est vaincu par l'œil noir, que tachète
Le cercle ténébreux tracé par les douleurs
De la mâle Sapho, l'amante et le poète,

Plus belle que Vénus se dressant sur le monde
Et versant les trésors de sa sérénité
Et le rayonnement de sa jeunesse blonde
Sur le vieil Océan de sa fille enchanté :
Plus belle que Vénus se dressant sur le monde;

De Sapho qui mourut le jour de son blasphème,
Quand, insultant le rite et le cœur inventé,
Elle fit son beau corps la pâture suprême

D'un brutal dont l'orgueil punit l'impiété...
De Sapho qui mourut le jour de son blasphème.

Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente,
Et, malgré les honneurs que lui rend l'univers,
S'enivre chaque nuit du cri de la tourmente
Que poussent vers les cieux ses rivages déserts;
Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente...

Charles BAUDELAIRE.

FEMMES DAMNÉES

A la pâle clarté des lampes languissantes,
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeurs,
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait d'un œil troublé par la tempête
De sa naïveté le ciel déjà lointain,
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête
Vers les horizons bleus dépassés le matin.

De ses yeux amortis, les paresseuses larmes,
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,
Tout servait, tout parait sa fragile beauté.

Etendue à ses pieds, calme et pleine de joie,
Delphine la couvait avec des yeux ardents,
Comme un animal fort qui surveille une proie
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.

Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,
Superbe, elle humait voluptueusement
Le vin de son triomphe et s'allongeait vers elle
Comme pour recueillir un doux remerciement.

Elle cherchait dans l'œil de sa pâle victime
Le cantique muet que chante le plaisir,
Et cette gratitude infinie et sublime
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long soupir.

« Hippolyte, cher cœur, que dis-tu de ces choses ?
Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas offrir
L'holocauste sacré de tes premières roses
Aux souffles violents qui pourraient les flétrir ?

Mes baisers sont légers comme ces éphémères
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières
Comme des chariots ou des socs déchirants ;

Ils passeront sur toi comme un lourd attelage
De chevaux et de bœufs aux sabots sans pitié...
Hippolyte, ô ma sœur ! tourne donc ton visage,
Toi mon âme et mon cœur, mon tout et ma moitié.

Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et d'étoiles !
Pour un de ces regards charmants, baume divin,
Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles,
Et je t'endormirai dans un rêve sans fin ! »

Mais Hippolyte alors levant sa jeune tête :
« Je ne suis point ingrate et ne me repens pas ;
Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète
Comme après un nocturne et terrible trépas.

Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes
Et de noirs bataillons de fantômes épars
Qui veulent me conduire en des routes mouvantes
Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.

Avons-nous donc commis une action étrange?
Explique si tu peux mon trouble et mon effroi.
Je frissonne de peur quand tu me dis : « Mon ange ! »
Et cependant je sens ma bouche aller vers toi !

Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée,
Toi que j'aime à jamais, ma sœur d'élection,
Quand même tu serais une embûche dressée
Et le commencement de ma perdition. »

Delphine, secouant sa crinière tragique,
Et comme trépignant sur le trépied de fer,
L'œil fatal, répondit d'une voix despotique :
« Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer !

Maudit soit à jamais le rêveur inutile
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté !

Celui qui veut unir dans un accord mystique
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour
Ne chauffera jamais son corps paralytique
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour !

Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide,
Cours offrir un cœur vierge à ses cruels baisers ;
Et pleine de remords et d'horreur, et livide,
Tu me rapporteras tes seins stigmatisés.

On ne peut ici-bas contenter qu'un seul maître ! »
Mais l'enfant, épanchant une immense douleur,
Cria soudain : « Je sens s'élargir dans mon être
Un abîme béant ; cet abîme est mon cœur.

Brûlant comme un volcan, profond comme le vide,
Rien ne rassasiera ce monstre gémissant
Et ne rafraîchira la soif de l'Euménide,
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang.

Que nos rideaux fermés nous séparent du monde
Et que la lassitude amène le repos !
Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde,
Et trouver dans ton sein la fraîcheur des tombeaux. »

Descendez, descendez, lamentables victimes,
Descendez le chemin de l'enfer éternel ;
Plongez au plus profond du gouffre où tous les crimes,
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage ;
Ombres folles, courez au but de vos désirs ;
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,
Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs.

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes ;
Par les fentes des murs des miasmes fiévreux
Filent en s'enflammant ainsi que des lanternes
Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et raidit votre peau
Et le vent furibond de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
A travers les déserts courez comme les loups
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous.

Charles BAUDELAIRE.

LES MÉTAMORPHOSES DU VAMPIRE

La femme cependant de sa bouche de fraise,
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,
Laissait couler ces mots tout imprégnés de musc :
— « Moi, j'ai la lèvre humide et je sais la science
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles !
Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras veloutés
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
Timide et libertine, et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi,
Les anges impuissants se damneraient pour moi ! »

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle
Et que, languissamment, je me tournai vers elle
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus !
Je fermai les deux yeux dans ma froide épouvante ;
Et quand je les rouvris à la clarté vivante,

A mes côtés, au lieu du mannequin puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang,
Tremblaient confusément des débris de squelette
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette,
Ou d'une enseigne au bout d'une tringle de fer
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.

Charles BAUDELAIRE.

LES BIJOUX

La très chère était nue et, connaissant mon cœur,
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Maures.

Quand il jette en dansant son bruit vif et moqueur,
Ce monde rayonnant de métal et de pierre
Me ravit en extase, et j'aime avec fureur
Les choses où le son se mêle à la lumière.

Elle était donc couchée et se laissait aimer,
Et du haut du divan, elle souriait d'aise
A mon amour profond et doux comme la mer
Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi comme un tigre dompté,
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses;
Et la candeur unie à la lubricité
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses.

Et son bras et sa jambe et ses cuisses et ses reins,
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins.
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne,

S'avançaient plus calmes que les anges du mal
Pour troubler le repos où mon âme était mise
Et pour la déranger du rocher de cristal
Où calme et solitaire elle s'était assise.

Je croyais voir unis, par un nouveau dessin,
Les hanches de l'Antiope au buste d'un imberbe,
Tant sa taille faisait ressortir son bassin.
Sur ce teint fauve et brun le fard était superbe.

Et la lampe s'étant résignée à mourir,
Comme le foyer seul illuminait la chambre,
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre.

Charles BAUDELAIRE.

A CELLE QUI EST TROP GAIE

Ta tête, ton geste, ton air
Sont beaux comme un beau paysage.
Le rire joue en ton visage
Comme un vent frais dans un ciel clair.

Le passant chagrin que tu frôles
Est ébloui par la santé

Qui jaillit comme une clarté
De tes bras et de tes épaules.

Les retentissantes couleurs
Dont tu parsèmes tes toilettes
Jettent dans l'esprit des poètes
L'image d'un ballet de fleurs.

Ces robes folles sont l'emblème
De ton esprit bariolé,
Folle dont je suis affolé,
Je te hais autant que je t'aime.

Quelquefois dans un beau jardin
Où je traînais mon atonie,
J'ai senti, comme une ironie,
Le soleil déchirer mon sein.

Et le printemps et la verdure
Ont tant humilié mon cœur
Que j'ai puni sur une fleur
L'insolence de la nature.

Ainsi, je voudrais une nuit,
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne,
Comme un lâche ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse
Pour meurtrir ton sein pardonné
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse.

Et, vertigineuse douceur
A travers ces lèvres nouvelles,
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur !

Charles BAUDELAIRE.

LE LÉTHÉ

Viens sur mon cœur, âme cruelle et sourde,
Tigre adoré, monstre aux airs indolents,
Je veux longtemps plonger mes doigts tremblants
Dans l'épaisseur de ta crinière lourde;

Dans tes jupons remplis de ton parfum,
Ensevelir ma tête endolorie
Et respirer comme une fleur flétrie
Le doux relent de mon amour défunt.

Je veux dormir ! Dormir plutôt que vivre !
Dans un sommeil douteux comme la mort,
J'étalerai mes baisers sans remords
Sur ton beau corps poli comme le cuivre.

Pour engloutir mes sanglots apaisés,
Rien ne vaut l'abîme de ta couche;
L'oubli puissant habite sur ta bouche
Et le Léthé coule dans tes baisers.

A mon destin, désormais mon délice,
J'obéirai comme un prédestiné,

Martyr docile, innocent condamné,
Dont la ferveur attise le supplice.

Je sucerai pour noyer ma ranceur
Le népenthès et la bonne ciguë,
Aux bouts charmants de cette gorge aiguë
Qui n'a jamais emprisonné de cœur.

Charles BAUDELAIRE.

UN BADINAGE DE STÉPHANE MALLARMÉ

On croit indispensable de citer ici les *Lèvres roses,* que le *Nouveau Parnasse satyrique* fait suivre de la signature *Stéphane Mallarmé.* Au demeurant, la facture des vers et l'inspiration du poème interdisent le doute touchant le nom du poète.

Une négresse, par le démon secouée,
Veut goûter une triste enfant aux fruits nouveaux,
Criminelle innocente en sa robe trouée,
Et la goinfre s'apprête à de rusés travaux.

Sur son ventre elle allonge en bête ses tétines,
Heureuse d'être nue, et s'acharne à saisir
Ses deux pieds écartés en l'air dans ses bottines,
Dont l'indécente vue augmente son plaisir ;

Puis, près de la chair blanche aux maigreurs de gazelle,
Qui tremble, sur le dos, comme un fol éléphant,
Renversée, elle attend et s'admire avec zèle,
En riant de ses dents naïves à l'enfant ;

Et, dans ses jambes quand la victime se couche
Levant une peau noire ouverte sous le crin,
Avance le palais de cette infâme bouche
Pâle et rose comme un coquillage marin.

Les Quatre Métamorphoses

LES QUATRE MÉTAMORPHOSES

J'ai pensé donner ici, en manière de Prologue, les poèmes que Népomucène Lemercier publia, en l'an VII, sous le titre des Quatre Métamorphoses.

D'un beau paganisme et d'une liberté entière, ces poèmes de l'auteur de la Panhypocrisiade *me paraissent être ici à leur place. Ils forment la transition entre le* XVIIIe *siècle et le* XIXe, *dont ils sont dignes. Au demeurant, le prédécesseur de Victor Hugo à l'Académie n'était-il pas, bien que né au* XVIIIe *siècle, un homme du* XIXe ? *Il joua dans la littérature française le rôle que Monti joua dans la littérature italienne. Les romantiques le réclamaient, dont il ne voulait pas être.*

Népomucène Lemercier fut audacieux par la pensée et dans la forme, innovant même dans la versification.

C'est peut-être une injustice qu'il soit aussi complètement oublié aujourd'hui. Les poèmes des Quatre Métamorphoses *sont précédés de la note suivante :*

AUX CRITIQUES

« *Rien n'est plus téméraire que de vouloir juger des mœurs d'un homme par le plus ou moins de liberté qu'il se donne quelquefois en écrivant, surtout lorsque les auteurs ont pris soin d'éviter les termes grossiers et qui pouvaient choquer la bienséance ordinaire.*

L'antiquité nous a conservé des épigrammes de Platon qui passeraient aujourd'hui pour très scandaleuses; cela n'a pas empêché que Platon n'ait été regardé dans tous les temps comme le plus sage des philosophes. On ne fait nulle difficulté de donner à traduire et à apprendre par cœur à la jeunesse les satyres de Perse, poète aussi recommandable par la douceur et par la chasteté de ses mœurs, que par la hardiesse et la liberté de sa plume... » Graves censeurs, cette citation littérale de Jean-Baptiste Rousseau vous suffit-elle? Eh bien! déridez vos chastes fronts et dites indulgemment avec Helvétius : « Tous les instants de la vie ne peuvent pas être sévères. »

Aimables citations! Puissent-elles être méditées et comprises par les Français du XX^e *siècle!*

(Note de M. Germain Amplecas.)

LES QUATRE MÉTAMORPHOSES

« Minerve! as-tu flétri ces maîtres du Parnasse
« Qui chantèrent des dieux les plaisirs clandestins?
« As-tu puni Phébus, que charmait leur audace,
« Et qui joignit son luth à leurs chants libertins?
« Parle : as-tu fait rougir l'antique Mnémosyne
« Consacrant Jupiter égaré par l'Amour;
« L'affront d'Io, d'Europe, et l'impure origine
« Des frères immortels que Léda mit au jour;
« Le difforme Centaure enlevant Déjanire;
« Myrrha goûtant l'inceste au lit du vieux Cinyre;
« Hermaphrodite épris de son sexe douteux;
« Et Saturne en coursier hennissant pour Phillyre,
« Et le docte Chiron, monstre né de leurs feux?
« Au chantre de Téos tu pardonnas Bathylle,
« Et le jeune Alexis au modeste Virgile,
« Qui de Pasiphaé plaint les troubles honteux (1).
« Amante d'un amant qui paît sous les ombrages
« Et poursuit la génisse en de gras pâturages.
« Ton courroux, ô déesse! est-il si dangereux?
— « Non, me dis-tu : je hais cette âpre tyrannie

(1) Et fortunatum, si nunquam armenta fuissent
Pasiphaën nivei solatur amore juvenci :
Ah! virgo infelix, quæ te dementia cepit! etc.
VIRG. *Eglog. VI, v. 45.*

« Qui s'arme injustement d'hypocrites rigueurs ;
« Les transports de l'esprit n'accusent point les cœurs.
« Je ris des fictions où se plaît le génie.
« Des vers qu'il put dicter l'indiscrète harmonie,
« De Zoïles nombreux méritant les noirceurs,
« Par l'Envie et leur fiel est déjà trop punie. »
Ainsi parle Minerve : elle fuit, et ma voix
Célèbre en liberté, sur les monts d'Aonie,
Bacchus, Amour, ses feux, ses erreurs et ses lois.

POÈME PREMIER

DIANE

Munere sic niveo lanæ (si credere dignum est)
Pan, Deus Arcadiæ, captam te, Luna, fefellit,
In nemora alta vocans; nec tu aspernata vocantem.
(VIRGIL. *Georg.*, lib. III, v. 391.)

Irai-je, d'une muse invoquée en mes veilles,
Outrager follement les pudiques oreilles ?
Voudrait-elle avec moi chanter en vers badins
Le débat de Diane et du dieu des jardins ?
Osons, pour un moment, lui dérober sa lyre,
Et chantons sans secours, au gré de mon délire.

C'est le dieu des jardins, c'est ce fils de Vénus
Qui vengea les Amours et leurs droits méconnus.
Du puissant Jupiter secondant la poursuite,
Il avait triomphé de Calisto séduite.
Cette Nymphe ignorait quel art industrieux
Forme sous les fuseaux un tissu précieux ;
Quel soin, quel choix divers assortit la parure.
Dès qu'un simple bandeau ceignait sa chevelure,
Qu'une agrafe attachait son court habit de lin ;
Le carquois sur le dos, le cor et l'arc en main,
On la voyait, au fond des sauvages asiles,
Suivre d'un pied léger les cerfs, les daims agiles ;

S'égarer dans ces bois, séjour des Aquilons;
Gravir ces hauts sommets où de jeunes aiglons
Dorment les nids voisins du foudre et de la nue.
Diane souriait à sa grâce ingénue.
Entre mille beautés, ornements de sa cour,
La seule Calisto conquit tout son amour.
Inconstantes faveurs ! Calisto, que sans cesse
On vit marcher si fière auprès de la Déesse,
Guider ses chiens nombreux, animés par sa voix,
Courir et précéder les Nymphes dans les bois;
Pensive maintenant, triste, à l'ombre couchée,
La tête sur sa main, sur son carquois penchée,
Sans armes, et son arc à ses pieds détendu,
Seule, pleure en secret l'honneur qu'elle a perdu.

Au rocher du Ménale enfin Diane arrive.
Une fraîche Naïade, épanchant une eau vive,
Y creusait un bassin, où, d'ombrages couverts,
Les flots clairs et muets baignaient des saules verts.

De la chasse étalant les dépouilles sanglantes,
Diane rassemblait ses Nymphes triomphantes,
Prête à plonger dans l'onde, en ces lieux retirés,
De son corps immortel les appas ignorés.
Déjà s'offre à ses yeux sa Calisto chérie.
La Nymphe, en le voyant, sort de sa rêverie;
Aperçue, elle tremble; appelée, elle fuit.
Elle craint de trahir le remords qui la suit:
Que d'un voile discret la chute ne révèle
Le gage douloureux de sa honte nouvelle.
On l'arrête en sa course; et pâle, et toute en pleurs,
Aux pieds de la Déesse exprimant ses douleurs :
« O Diane ! ô des nuits immortelle lumière !
« De Calisto coupable écoute la prière.

« Je fus longtemps fidèle à tes divines lois;
« Et le seul Jupiter, dont la tonnante voix
« Fait trembler et l'Olympe et Neptune et la Terre,
« Put me ravir au joug de la pudeur austère.
« A mes regards lui-même eût paru sans attraits,
« Si pour mieux les séduire il n'eût choisi les traits.
« Souviens-toi des faveurs dont tu m'as honorée,
« Et borne à mes remords ta vengeance sacrée. »
Suppliante, elle tombe embrassant ses genoux.

Les regards de Diane annoncent son courroux :
« Téméraire ! à mes yeux épargne ta présence;
« Va, fuis! c'est à Junon à combler ma vengeance.
« Des vierges de ma cour l'aimable pureté
« Rougit de ton affront que j'ai trop écouté.
« Fuis, et ne souille point cette onde révérée. »

La Nymphe, en soupirant, alla, désespérée,
Cacher dans les déserts le fruit de ses amours :
Vain exil, où Junon la poursuivit toujours.
Diane triomphait : mais qu'elle en fut punie !

Un innocent berger des monts de la Carie,
Qui de Phébé, dit-on, attira les faveurs,
Lui voua son printemps et ses jeunes ferveurs.
C'était Endymion : sa sévère rudesse
Fit longtemps de ses mœurs admirer la sagesse.

Dans une grotte obscure, inconnue au soleil,
Mollement enchaîné des liens du sommeil,
Endymion repose. Une limpide source
Charme ses sens émus du doux bruit de sa course.
Ses deux chiens vigilants gardaient ses blancs troupeaux.

Heureux berger ! les vents respectaient son repos,
Les oiseaux près de lui n'osaient, de leurs ramages,
Troubler la paix des airs, égayer les feuillages ;
Quand, fuyant les ardeurs du dieu Faune et du jour,
Trois Nymphes de leurs yeux troublèrent ce séjour ;
Et s'arrêtant soudain : « Oui, dit la blonde Olphée,
« Oui, c'est Endymion que nous livre Morphée ;
« Ce berger si rebelle à la voix des plaisirs,
« Dont la pudeur farouche abjura les désirs,
« Que les lois de Diane ont su rendre insensible,
« Mortel aimable et fier, aussi beau qu'inflexible ! »
A ces mots, elle, Aglaure et Doris, pas à pas,
S'approchant du berger, admirent ses appas.
L'une presse son cœur d'une main enflammée,
L'autre va respirer son haleine embaumée,
L'autre imprime en riant un baiser amoureux
Sur son front calme et pur, voilé de noirs cheveux :
De mille nœuds de fleurs sa taille est enlacée ;
Vers lui de toutes parts la noisette est lancée ;
Le feuillage arraché le couvre de débris.

Cependant le berger, agité par leurs cris,
Dans les bruyants éclats dont leur gaîté s'amuse,
Reçoit d'un lent réveil la lumière confuse.
En fugitive image, à ses yeux entr'ouverts,
Des Nymphes qu'il entend les appas sont offerts.
Ses sens font reconnaître, à des preuves soudaines,
De quel fils de Vénus le feu brûle en ses veines ;
Et la prompte rougeur de la belle Doris
Révèle ce qu'Olphée annonce par des ris.

Enfin Endymion se réveille : ô surprise !
Il les voit, mais sans trouble, et son œil les méprise.

« Ménades, laissez-moi, dit-il plein de courroux :
« C'est à l'impur Satyre à s'embraser pour vous.
« Cessez, le piège est vain. » Il achevait à peine,
Qu'il chassa ses troupeaux vers la forêt prochaine.

Les Nymphes en fureur coururent embrasser
L'autel du dieu brûlant qu'il craignait d'encenser.
Soudain, à leur récit, Egipans et Dryades,
Bacchantes et Sylvains, et Faunes et Naïades,
Invoquant la Vengeance : « O doux père des jeux!
« Toi qui soumets le monde à ton joug amoureux,
« Qui du fécond hymen rend la nature éprise,
« O Priape, confonds l'orgueil qui te méprise! »

Le dieu, qui les entend, sourit sur son autel,
Et, non content de vaincre un superbe mortel,
Vengera Calisto de son exil barbare.
Il atteste en courroux, non les sœurs du Tartare,
Non le Styx et ses bords aux vivants inconnus,
Mais l'emblème enflammé des fureurs de Vénus.
C'est par lui qu'il promet que la fière Diane
En secret rougira de quelque ardeur profane,
Et que, pour triompher du chaste Endymion,
De monstrueux Amours vont troubler sa raison.

Hélas! le malheureux en a-t-il bien l'usage?
Consumé, tourmenté des forces de son âge,
Palpitant, distrait, sombre, il s'entretient tout bas
Des nymphes dont sitôt il a fui les appas.
Il déteste l'orgueil de sa retraite prompte;
Son front rougit d'amour, de désir et de honte.
A ses esprits en feu que d'objets rappelés!
Mille souples contours sous le lin recélés,

La blancheur d'un beau col éclatante à la vue;
D'une taille d'Hébé la grâce demi-nue,
Leurs yeux, leurs cheveux d'or au vent abandonnés;
Leur bouche, où respiraient les Désirs fortunés,
L'Amour, la folle Joie, et l'aimable Sourire;
Tout poursuit sa pensée, et sa fierté soupire.

Un mal qui le dévore, un feu séditieux,
Décolore ses traits, charge et creuse ses yeux;
Repos, sommeil, plaisirs aussitôt l'abandonnent;
Il penche un front rêveur, que les chagrins sillonnent;
Il sèche, il se consume; une morne langueur
Énerve, en l'accablant, sa robuste vigueur.

Tel qu'un jeune taureau dans sa force naissante
Exhale, en s'agitant, sa fureur mugissante;
Ou que, soufflant le feu de ses naseaux brûlants,
Un coursier porte au loin les ardeurs de ses flancs :
Tel il court transporté d'une fureur nouvelle.

Diane, tu frémis que ton berger fidèle,
Las des vertus qu'en lui tu te plus à former,
N'abjure les rigueurs que tu lui fais aimer.
La Nuit, qui sur tes pas semble s'être hâtée,
Étend son voile, et toi, sur la nue argentée,
Pâle et belle tu cours, évitant les témoins,
Revoir ce favori que surveillent tes soins.
Entre un feuillage épais, ta divine lumière
Cherche ses yeux fermés d'une noire paupière;
Sur sa bouche entr'ouverte un rayon égaré
T'apprend qu'Amour l'agite et qu'il a soupiré.
Combien de ce soupir la cause est criminelle!
Elle tremble en secret qu'il n'aime une autre qu'elle.

« Ah! l'ingrat! Emporté d'une infidèle ardeur,
« Trahirait-il un jour mes lois et la pudeur?
« Des lâches voluptés goûterait-il l'amorce?
« Ne l'abandonnons point : mon secours est sa force.
« Transformée à ses yeux sous un corps emprunté,
« Lui dérobant mes traits et ma divinité,
« Ecartons sa jeunesse, en lui servant de guide,
« Des luttes de Bacchus et des fêtes de Gnide. »

Elle dit et s'avance; et dès que de la Nuit
Le sombre char fit place à l'aube qui le suit,
La déesse, changeant de port et de visage,
D'Amalthée au long poil prend la forme sauvage,
L'œil inquiet, la corne en arc se recourbant,
La barbe en double tresse à ses genoux tombant.
Ce n'est pas toutefois sans alarmes cruelles
Qu'elle hasarde au jour ses nudités nouvelles;
Mais la pudeur lui dit qu'une molle toison
Oppose à l'œil humain sa discrète prison.

Quand Phébus eut des monts doré les vastes cimes,
Prompte, agile, elle pend aux flancs des verts abîmes.
Endymion l'appelle; elle s'en applaudit,
Et devant le troupeau court, se joue et bondit.
Trompé, séduit au gré de son heureux manège,
De son corps éclatant il admire la neige;
Lui présente des fleurs, dépouille des buissons;
La flatte, et la soumet à ses douces leçons.

Ainsi, dès que le jour remplaçait la nuit sombre,
Diane du troupeau venait croître le nombre :
Même tendresse était le prix des mêmes soins.
Aux révoltes des sens le berger cédait moins.

Habile à l'écarter des amoureux mystères,
Elle entraînait ses pas dans les bois solitaires,
En ces déserts lointains dont nos yeux attristés
Admirent, pleins d'effroi, les sauvages beautés.

L'impur dieu, qui le suit au fond de cet asile,
L'atteint, profane encor sa demeure tranquille;
Lui montre les troupeaux par l'Amour excités,
Des doux feux du printemps les béliers irrités,
Et les moineaux épris, avec pleine licence,
Prouvant dans leurs baisers et chantant sa puissance.

« Que te sert d'épuiser ta vie en ces langueurs? »
Lui dit-il : « orgueilleux de tes folles rigueurs,
« Si, toujours immolant tes plaisirs à la gloire,
« Tu crains au tendre hymen de céder la victoire,
« D'un honneur qui t'est cher prends un soin plus prudent.
« Et choisis de tes feux un muet confident. »
Il dit, au fond du cœur lui soufflant sa furie.

Diane bondissante accourt dans la prairie;
Tranquille, fortunée, elle est loin de prévoir
Les transports d'un amant qu'elle brûle de voir.
Aux lieux accoutumés, témoins de leurs tendresses,
Elle vient lui donner d'innocentes caresses...
Doux plaisirs, dont trop tard elle apprit le danger!
Perfide égarement! ô fureur!... le berger,
En proie à tous les traits dont le feu la tourmente,
Approche, hésite, et fond sur sa timide amante.
D'un excès de pudeur, bizarre trahison!
Qu'elle veuille échapper et quitte la toison,
L'Immortelle soudain est par lui reconnue!
Un homme la verra s'enfuir honteuse et nue!...

Pieds, cornes, tout est vain contre un bouillant désir
Qui, pour dernier affront, la contraint au plaisir.

Quand, punissant Phébus, la belle Cythérée,
Qu'il avait, dans sa honte, à tous les dieux montrée,
Inventa pour sa fille un opprobre nouveau,
Ainsi Pasiphaé brûla pour un taureau.

Cependant un vieux bouc, échauffé de luxure,
Amusait ces regards de cette lutte impure.
Des bras d'Endymion la victime s'enfuit,
Et l'insolent témoin lui-même la poursuit.
O honte ! de ses pieds redoublant la vitesse,
Elle gravit les rocs, où le monstre la presse;
Sur ces rocs il s'élance et sa sauvage odeur
Annonce son approche et sa lascive ardeur.

Elle voit, en fuyant, Calisto désolée,
Calisto qu'elle avait autrefois exilée,
Qui n'eut jamais l'affront de fuir un tel amant.
D'une injuste rigueur ô juste châtiment !

Confuse d'être en proie aux feux du monstre énorme,
La chèvre enfin saisie avait quitté sa forme,
Et tout à coup parut à ses regards divins,
Non l'animal grossier, mais le dieu des jardins.

« Apaise-toi, Diane, et sois moins consternée
« De l'utile leçon que ce jour t'a donnée.
« Sur ton Endymion quels furent tes succès ?
« Sa chasteté forcée a produit ses excès.
« Jamais tu n'éteindras cette flamme féconde
« Qu'alluma la nature aux premiers jours du monde.

« Cesse de te flatter d'échapper seule aux fers
« Qu'Amour, Vénus et moi donnons à l'univers.
« La foule des plaisirs, à nos lois asservie,
« Epanche à flots brûlants les sources de la vie,
« Excite au doux hymen les fleurs, les végétaux,
« Au milieu de la nue enflamme les oiseaux :
« Je poursuis les lions accouplés dans mes chaînes :
« Le taureau qui mugit ses amours dans les plaines,
« L'onagre dont mes traits ont fécondé les flancs,
« Et les coursiers fougueux, et les monstres sifflants.
« Mon souffle embrase l'air, fait bouillonner les ondes ;
« Les habitants des bois, des monts, des mers profondes ;
« Unis par le désir, par Vénus enfantés,
« Tout brûle, sous mon joug, du feu des voluptés.
« Rends-toi ; ne t'arme plus de rigueurs impuissantes,
« Et prodigue à l'Amour tes faveurs innocentes. »

On nous dit qu'à ces mots, lui jurant le secret,
Le dieu reçut le prix de son serment discret ;
Qu'enfin Endymion devint époux et sage,
Et fit des plaisirs purs l'heureux apprentissage.

POÈME SECOND

BACCHUS

> Μετα νεων ὁ Βακχος
> Μεθυων ἀτακτα παιγει.
> (ANACRÉON, *ode 52.*)

J'ai vu, ma voix l'atteste à la postérité,
Bacchus chantant son hymne en un bois écarté ;
Ménades et Sylvains s'instruire à ses merveilles ;
Faunes aux pieds de bouc redresser leurs oreilles.

Évoé ! quel transport d'allégresse et d'effroi
Fait tressaillir mon sein et mon cœur plein de toi !
Joyeux Bacchus, épargne, épargne à ma faiblesse
Du thyrse redouté l'atteinte vengeresse.
Que je puisse à loisir chanter ton nom divin,
Les ruisseaux d'un lait pur, et les sources du vin,
Et les trésors du miel, larcin fait aux Dryades,
Et les emportements des fougueuses Thyades !

Venu des bords du Gange, où son cher conquérant
Porta ses lois, son culte et sa gloire en courant,
Bacchus veut dans Athène enseigner ses mystères.
Il fuit du Cithéron les rochers solitaires,
Qui troublés par les cris des filles d'Agénor,
Des hurlements sacrés retentissent encor.

Palès, Faune et Priape, Egipans et Bacchantes,
Nymphes des eaux, des bois, Satyres, Corybantes,
Les flambeaux, ou le thyrse ou la coupe à la main,
De leur foule bruyante inondent le chemin.

Les uns mêlent leurs cris aux chansons phrygiennes,
Et la flûte de Pan aux danses lydiennes;
D'autres frappent les airs et les monts reculés
Du son des chalumeaux à leur haleine enflés.
Là, du Céphise au loin s'ébranle le rivage
Aux longs accents aigus que pousse un cor sauvage,
Et des cercles d'airain sous les coups résonnants,
Le bruit se fait entendre à mille échos tonnants.

Là folâtre une Nymphe, elle court et lutine
De cent Amours riants une troupe enfantine;
Ils trempent tour à tour leurs flèches dans le vin.

Ici de pampres verts se couronne un Sylvain.
Plus loin, en se roulant, la Ménade enivrée
Montre de doux appas sous une peau tigrée
Qui revêt son épaule et flotte au gré des vents,
Cachant ses ongles d'or en de longs plis mouvants.

L'onagre appesanti porte le vieux Silène;
A pas lourds et tardifs il descend dans la plaine.
Les Nymphes, enlaçant leurs thyrses en berceau,
Ombragent de son corps l'immobile fardeau.
De ses yeux incertains la flamme est presque éteinte;
Et les bourgeons vermeils dont sa figure est peinte
En allument les traits doucement égayés
Par les vapeurs du vin où ses sens sont noyés.

Sur un char attelé de panthères agiles,
De lynx obéissants et de tigres dociles,
Monstres que de Bacchus les charmes ont soumis,
Le dieu guide l'Amour, le Plaisir et les Ris.
Le lierre, sur son front, en guirlandes sacrées,
Joint sa feuille ondoyante à des grappes dorées;
Il boit le doux nectar, et, dans un calme heureux,
Contemple en souriant son cortège nombreux.

« Vous, qu'en son vol rapide entraîne la Victoire,
« Hommes et demi-dieux, compagnons de ma gloire,
« Annoncez mes bienfaits aux Grecs assujettis,
« Dans ces murs que Neptune et Minerve ont bâtis :
« Immortelle cité, dont la splendeur naissante
« Promet tant de grands noms à sa Clio puissante;
« Athène, asile heureux des vertus et des arts,
« Où se forgent les traits d'Apollon et de Mars.
« Courez, faites mugir ses palais, ses portiques.
« Que son peuple aux transports de chants dithyrambiques
« Réponde par les cris d'une sainte fureur.
« Triomphez par les jeux, et non par la terreur.
« N'allumez dans ses murs que la torche des fêtes.
« Que Vénus et ses fils proclament nos conquêtes
« Et que par mille échos soit au loin renvoyé
« Le nom du dieu Bacchus et le cri d'Évoé ! »

Il dit; son char s'arrête, et des vierges craintives,
Tendres fleurs qu'Ilissus vit naître sur ses rives,
Et qu'Athène enfermait dans ses murs florissants,
De son roi Pandion apportent les présents.

De ces jeunes beautés qui marchent en silence,
Vers l'aimable Bacchus la plus belle s'avance.

C'est la fille d'Icare, Érigone, qu'Amour
Doit au joug du vainqueur enchaîner sans retour.

La Pudeur fait briller, en tous ses traits modestes,
L'éclat pur de son teint sous des roses célestes,
Et sa virginité, frêle et rare trésor,
Aux yeux de ses amants l'enorgueillit encor.

Elle approche en tremblant, offre au dieu son hommage :
Un sceptre, un vase d'or, industrieux ouvrage,
A Vulcain autrefois par Cécrops enlevé.

Sur le riche métal son art n'a point gravé
La faux du vieux Saturne, ou le dieu de la guerre,
Les Pléiades versant leurs urnes sur la terre,
Ni le cours orageux de mille astres errants ;
Mais les combats de Gnide et ses jeux différents,
Et, sous les pampres verts d'une treille fleurie,
La Ménade livrée à sa douce furie,
Et sous l'asile épais de feuillages touffus,
De deux amants cachés les seuls pieds aperçus,
Et Vénus endormie, et l'Amour, et les danses
Que la flûte champêtre anime à ses cadences.

Bacchus reçut le vase, et, d'Erigone épris,
Voulut que de ses dons un baiser fût le prix.
Elle baissa les yeux et ses traits s'animèrent ;
De son front virginal tous les lis s'enflammèrent.

Athène cependant voit en groupes épars
Ses nombreux citoyens sortis de ses remparts.
Le sage Pandion, qui paraît à leur tête,
Vient présider lui-même aux pompes de la fête ;

Lui-même, aux yeux des Grecs, sur les trépieds dorés,
Brûle en honneur du dieu les parfums consacrés;
Choisit dans ses troupeaux, jeune et riche espérance,
Un bouc, signe fécond d'amour et d'abondance;
Le frappe de la hache, et le porte, luttant,
Aux autels, dont le feu le dévore à l'instant;
Et de vin et de lait versant un doux mélange :
« Puissant fils de Sémèle, ô dieu de la vendange !
« Viens étaler la pourpre et l'or de tes raisins.
« De tous soins dégagé, libre de noirs chagrins,
« L'homme chante l'ivresse où ton nectar le noie,
« Et respire l'audace, et l'amour et la joie.
« Tu règnes au delà des fleuves et des mers.
« C'est toi qui, t'égarant sur les sommets déserts,
« Des prêtresses en foule à ta suite hurlantes,
« Enlaces les cheveux de couleuvres sifflantes.
« C'est toi, quand des géants l'orgueil ambitieux
« Menaça Jupiter et l'empire des cieux,
« Qui, lion rugissant, vainquis par ton courage
« Rhétus, que déchiraient tes ongles et ta rage.
« Ami des chants de paix et des cris belliqueux,
« Tu te plais dans la guerre et tu chéris les jeux;
« Et lorsqu'au noir séjour dont il garde l'entrée,
« Te reconnut Cerbère à ta corne dorée,
« Ses aboyantes voix grondèrent sans courroux,
« Et de sa triple langue il flatte tes genoux.
« Nos chants, nos saints transports accueillent ta présence.
« Aimable dieu, souris au peuple qui t'encense.
« Qui remplit de ton nom les airs, les monts, les bois,
« Et célèbre, en buvant, tes combats et tes lois. »
Il dit. On entre en foule au sein d'un vert boccage.
Des ifs, de sombres pins, antique et vaste ombrage,
Des Nymphes des forêts temple mystérieux,
Ouvrent un sanctuaire au plus impur des dieux.

Là du fils de Bacchus est érigé l'emblême.

Là se roule en fureur la Débauche au teint blême :
Prêtresse échevelée, une aride chaleur
A de son front vieilli dévoré la couleur.
L'œil creux et clignotant, la paupière embrasée,
De veilles, de transports et d'excès épuisée,
L'aiguillon douloureux d'incurables désirs
Ravage tous ses sens qu'irritent ses plaisirs.
Sa flamme se consume en des baisers avides,
La Licence sourit sur ses lèvres livides ;
L'Ivresse la conduit dans les banquets joyeux,
Où l'insolence anime et son geste et ses yeux.

Là soupire en secret la Volupté plus douce,
Là reposent à l'ombre, au sein d'un lit de mousse,
Ses désirs paresseux, ses muettes langueurs.
Sa mollesse s'enivre à respirer des fleurs.
Son âme est, sur sa lèvre, à toute heure exhalée ;
De ses yeux enflammés la lumière est voilée.
Les Jeux entre leurs bras la bercent nuit et jour.
Fille de la Beauté, sœur du fidèle Amour,
Les Plaisirs emportés, enfants de l'Indolence,
Naissent dans ses regards, y meurent en silence.

Mais déjà le vin coule et réveille les Ris.
La Folie est leur guide; elle entraîne à grands cris,
En cercles voltigeants, les danses turbulentes ;
Et, la torche à la main, mille folles Bacchantes,
L'œil ardent, le sein nu, tout en proie à leurs feux,
Égarent sur les monts leurs transports et leurs jeux.

Érigone paraît, folâtre au milieu d'elles,
Bondit à sauts légers, et ses pieds ont des ailes.

Tantôt graves et lents, tantôt vifs et pressés,
Ses pas se balançaient par les Grâces tracés.
Ses voiles se jouaient : ainsi le vent agile
Fait voler des guérets la dépouille fragile.

On s'emporte Bacchus ? Il s'élance, elle fuit ;
Il l'atteint, elle échappe ; il revole et la suit.
Surprise, elle palpite et se dispute encore
A la main qui l'outrage, à l'œil qui la dévore.
Son désordre embellit son timide courroux.
Livre-t-elle son sein pour ravir ses genoux ?
Ses genoux sont trahis quand son sein se dérobe.
De ses voiles légers, de sa flottante robe
Les larcins de l'audace alarment tous les plis :
Ils défendent en vain sa pudeur et ses lis.
Tantôt un prompt effort la soustrait à l'injure :
Tantôt elle s'irrite, et souvent le conjure.
Il la serre, il la presse, il l'entraîne et l'abat :
Elle crie, et se glisse, et se roule, et combat.
Mais tout à coup, du dieu fuyant la main trompée,
Plus prompte qu'une biche à Céphale échappée
Qu'assaillirent longtemps et les chiens et les traits,
Elle court et s'enfonce en d'épaisses forêts.

Un jeune enfant s'y joue, et de leurs voûtes sombres
La Dryade à ses jeux prête leurs vertes ombres ;
Il rit dans la fougère, et ses yeux pétillants
Sont des fleurs de la joie humides et brillants ;
Blond, charmant, coloré d'une flamme vermeille,
C'est l'Amour enivré par les fruits de la treille.
Les Nymphes sur des fleurs le roulent en riant.

L'une d'elles, que presse un Faune impatient,

Seule, en un lieu secret où son amant l'implore,
Étanche en se pâmant la soif qui le dévore.
L'heureux Faune, courbant sa tête en ses genoux,
A peine de la coupe atteint les bords si doux,
Qu'enflammant son Hébé défaillante, égarée,
Sa lèvre ardente, avide, et sa langue altérée,
Puisent le doux nectar, source de ses plaisirs,
Qui l'abreuve à longs traits d'amour et de désirs.

Silène, au loin couché, dormait sous de vieux chênes.
Un nectar bu la veille avait enflé ses veines,
Sa couronne tombait pendante sur son sein ;
L'anse d'un vase usé s'échappait de sa main.

Les Bacchantes dansant bientôt l'environnèrent ;
De guirlandes leurs mains à l'envi l'enchaînèrent,
Et, troublant le sommeil à ses yeux dérobé,
Peignirent tous ses traits du noir sang de Thisbé.
Il les voit et sourit à leur gaîté folâtre

« Belles Nymphes, dit-il, ah ! que vos mains d'albâtre
« Et de lierre et de fleurs ornent mes cheveux gris !
« Réveillez tous mes sens que Morphée a surpris.
« Quelquefois dans vos bars j'oubliai ma vieillesse. »

Il dit et, secouant les pavots de l'ivresse,
Croit de ses vains désirs échauffer la tiédeur :
Mais d'un feu passager que peut la faible ardeur ?
Telle que par instants une lampe épuisée
Jette un éclat qui meurt, telle une flamme usée
Brille enfin pour Vénus, lasse d'un long effort.
Il se lève et s'embrase : elle espère... il s'endort.

Mais fuyant de ces jeux l'importune folie,
Le jeune et beau Lysippe et sa chère Euchalie
Cherchaient des bords lointains, des vallons reculés,
Où leurs cœurs amoureux ne fussent point troublés.
Palpitants, et les mains l'un sur l'autre enlacées,
Ils égaraient leurs pas et leurs tendres pensées,
Et muets, et ravis, ils goûtaient à loisir
La douce volupté qui succède au plaisir.

La sensible Euchalie, à son amant fidèle,
Ne désire plus rien quand il est auprès d'elle :
Lui près d'elle se plaît aux plus sauvages lieux,
Et, loin de tous, il voit l'univers dans ses yeux.

« Ah ! lui disait la Nymphe, est-il un bien suprême
« Qui ne cède au bonheur d'un couple heureux qui s'aime ?
« Loin, loin de nous toujours ces amours profanés,
« A d'inconstants désirs sans frein abandonnés !
« Fuyons ces vils objets brûlant d'impures flammes,
« Qui prodiguent sans choix leurs plaisirs et leurs âmes.
« Jaloux et de nous plaire et de nous préférer,
« Partageons des douceurs qu'ils doivent ignorer.
« Ma pudeur, qui te fit ses premiers sacrifices,
« Ne connut que par toi l'Hymen et ses délices...
— « Et moi, s'écria-t-il, que je meure soudain
« Plutôt qu'un autre feu s'allume dans ton sein ! »

Il frémit et déjà son amante timide,
Levant sur lui des yeux pleins d'une ardeur humide,
A rassuré l'effroi de son cœur alarmé.

Qui vient troubler la paix de ce couple charmé ?

Quelle affreuse Thyade apparaît et s'écrie?

Telle que des enfers s'élance une Furie,
Le front tout hérissé de serpents en fureur;
Telle, au loin promenant sa prophétique horreur,
Pâle, en proie aux transports du dieu qui la tourmente,
L'œil roulant et terrible et la bouche écumante :
« Courez, courez, dit-elle, à nos solennités !
« Craignez nos bras vengeurs, nos thyrses irrités,
« Malheureux !... tous les Grecs s'empressent à la fête.
« Venez !... Balancez-vous ?... Pourquoi? Qui vous arrête?
« Tremblez que ce refus n'outrage un dieu jaloux.
« Oubliez-vous Lycurgue expirant sous nos coups;
« Thèbe fumante encor du meurtre de Penthée,
« Et sa mère portant sa tête ensanglantée?
« Redoutez les horreurs d'un semblable trépas.
« Au mont ! au mont Hymète ! accourez sur mes pas.
« Faunes, Pan ! Évoé ! Sylvains, troupe fidèle,
« Conduisons, entraînons cette Nymphe rebelle. »

Elle dit, et l'effroi glace les deux amants,
L'un pour l'autre alarmés de ses emportements.
Lysippe veille et suit tous les pas d'Euchalie.
De quel éclat, Amour, tu l'avais embellie !
Que de charmes offerts aux regards étonnés !
Comme un pavot qui croît en des champs fortunés
Lève sur les épis sa tête éblouissante,
Ainsi brille la fleur de sa beauté naissante.
Sous l'or de ses cheveux flottants en liberté
Rougit de son beau front la pudique fierté :
Ils ombragent son col, ses épaules d'albâtre.
Ses longs habits, jouets du Zéphyr idolâtre,
D'une agrafe arrêtés sur l'un de ses genoux,
Révèlent ses contours entre leurs plis jaloux.

Son cothurne, tissu de fleurs à peine écloses,
Laisse voir ses talons plus vermeils que les roses.

Sur sa trace accouraient les Sylvains amoureux.
On l'entoure, on lui verse un nectar dangereux :
On veut qu'au dieu Bacchus sa pudeur sacrifie.
Lysippe au jus trompeur lui-même se confie.
Déjà les deux amants, que le thyrse a frappés,
S'écartent dans les bois, l'un à l'autre échappés.

Euchalie à grands pas fuit un ardent Satyre.
Une Nymphe retient Lysippe qu'elle attire;
Dircé, qui, jeune, belle, et portant le carquois,
Suit tour à tour Diane ou Vénus dans les bois.

Son front, coiffé des crins d'un monstre de Némée,
Est ombragé des dents dont sa gueule est armée,
Et leur ivoire affreux, leurs débris menaçants,
Relèvent la douceur de ses yeux ravissants.

« Bois, lui dit la Ménade, à Bacchus, à Cybèle,
« A l'amant de Thétis, à la Phébé nouvelle!
« Bois aux jeunes beautés dont tes sens sont épris!
« Bois encore à moi-même, et trois fois à Cypris!
« Les Nymphes et Vénus aiment un triple hommage. »

Il s'abreuve, et ses yeux se couvrent d'un nuage.
Ainsi Penthée, ému par des transports nouveaux,
Voit une double Thèbe et deux soleils rivaux;
L'infidèle, en Dircé, voit une autre Euchalie.

Elle, qui pour Lysippe aurait donné sa vie,
Qui ne douta jamais de l'adorer toujours,
Qui n'osait alarmer ses jalouses amours,

Hélas!... en ce moment un Satyre farouche
Flétrit de ses baisers les roses de sa bouche.
Ses yeux d'un feu lascif irrités et brûlants,
Ses crins, ses pieds de bouc et ses robustes flancs
Profanent de la Nymphe et le sein et les charmes.

O Grâces, rougissez; Amours, versez des larmes;
Dans les affreux plaisirs qui trompèrent ses sens,
Elle a pressé le monstre en ses bras caressants.

Quels seront leurs regrets lorsque, pleurant leurs crimes,
D'un honteux abandon misérables victimes,
Eux, qu'on voyait partout s'appeler, se chercher,
Pour jamais l'un à l'autre ils voudront se cacher!
Mais d'un si long amour, ô penchant invincible!
Courroucés d'une injure à tous deux trop sensible,
Ils n'ont pu se priver du tourment de se voir.
L'Amour charme un instant leur cruel désespoir;
De leur hymen encore il veut serrer les chaînes...
Des feux empoisonnés bouillonnent dans leurs veines;
Ils repoussent loin d'eux les amères douceurs
D'infidèles baisers qu'ils arrosent de pleurs,
Et, pleins de souvenirs qui toujours les dévorent,
Brisent en se fuyant des liens qu'ils adorent...

Cependant vous livrez mille tendres combats,
Faunes! la terre au loin retentit sous vos pas,
Et les Grâces en chœur, conduites par la danse,
De l'un et l'autre pied la frappent en cadence.

Que devint Érigone? En des lieux écartés
Elle fuyait Bacchus à pas précipités.
Elle s'arrête au seuil d'une grotte isolée;
Une source en jaillit, fuyant dans la vallée

Entre mille cailloux où babillent ses flots;
Asile et de fraîcheur, et d'ombre, et de repos.
Les rocs sont tapissés d'une vigne rampante
Qui défend son entrée, et s'élève, et serpente
En rameaux, en festons riches de pourpre et d'or.

Fuis, Érigone; fuis : Bacchus te suit encor.
C'est lui qui, te cachant un piège et son visage,
S'est revêtu d'écorce et couvert de feuillage.

La Nymphe, qui l'ignore, à des Zéphyrs discrets
Croit, seule et sans péril, confier ses attraits,
Déjà ses vêtements, jetés sur la verdure,
Ont voltigé loin d'elle, et sa seule parure
Est le voile ondoyant de ses cheveux épars.
La treille insidieuse a tenté ses regards.
Imprudente! elle court à ses fruits attirée,
Et, par sa prompte course et ses feux altérée,
S'abreuve à ses raisins et pend à ses rameaux.

Mais tel qu'on voit le lierre embrasser les ormeaux,
Telle aussitôt la vigne, amante d'Érigone,
De ceps entrelacés l'enchaîne et l'environne.

Elle veut rompre alors les invincibles nœuds
Dont la pressent partout les pampres amoureux;
Et cédant aux liens où Bacchus la resserre,
Tour à tour elle pleure et rit dans sa colère;
Et vaincue et pâmée, un obstacle plus doux
Entre les bras du dieu captive son courroux.

POËME TROISIÈME

JUPITER

.....Rapti Ganymedis honores.
(VIRG. *Æneid.*, lib. I, v. 28.)

Je chante Jupiter épris de Ganymède.
Audacieux Pégase! accours, vole à mon aide;
Porte-moi dans l'Olympe, où les joyeux festins
Enivrent tous ces dieux, maîtres de nos destins;
Où le fils de Saturne, en d'amères querelles,
Brave Junon grondant ses amours infidèles.

Lasse de tant d'affronts dont gémit sa fierté,
Elle hait son hymen et son lit déserté :
Sage à regret, ses sens, enflammés d'abstinence,
A son triste abandon conseillent la vengeance.

Elle a vu son époux sans frein dans ses plaisirs;
La mugissante Io livrée à ses désirs;
Europe entre ses bras par ses ruses surprise;
L'or en pluie épanché pour la fille d'Acrise :
Trop vaine pour souiller d'un parjure odieux
Et l'épouse et la sœur du souverain des dieux,
Brûlante et dévorant son dépit solitaire,
Elle laisse tomber son regard sur la terre.

Au limpide miroir d'une Nymphe des eaux,
Que n'osaient approcher les vents ni les troupeaux,
Que de Procné jamais n'effleura le passage,
Elle aperçoit Narcisse admirant son image.

Épris d'un vain fantôme, il tend vers lui les bras,
Brûle, pleure, languit pour ses propres appas,
Frappe l'air et les bois, troublés par son délire,
De soupirs, dont au loin la tendre Écho soupire.
La déesse le voit, de désirs consumé,
Sécher, mourir du feu dans ses sens allumé.
« Quel est donc cet amour, cette flamme, dit-elle,
« Qui dévore sitôt la carrière mortelle ?
« Pourquoi, pourquoi les dieux au-dessus du trépas,
« Des plaisirs dont tu meurs ne jouiraient-ils pas,
« Narcisse ? » Elle se tait, et sa mélancolie
Laisse au hasard errer une main qu'elle oublie,
Et vers l'azur des cieux lève un regard troublé
Où brille un doux plaisir, de quelques pleurs voilé.

Au gré de ses langueurs les Heures trop hâtives
Appellent au festin les immortels convives.

Junon, interrompue, entend leur voix d'airain ;
Se lève et d'un réduit, ouvrage de Vulcain,
Ferme en secret sur soi la porte radieuse,
Dont son fils a forgé la clef mystérieuse
Et dont nul autre dieu ne connaît les ressorts.

D'une douce ambroisie elle baigne son corps ;
Parfums de qui l'essence, en vapeur exhalée,
Emplit l'air, et la terre, et la voûte étoilée.
Elle arrose à loisir ses plus secrets contours,
Refuge obscur et doux des folâtres Amours,

Et de ses longs cheveux ondoyants autour d'elle
Tresse les boucles d'or sur sa tête immortelle.
Rival d'un soleil pur, son front, ceint de bandeaux,
Jette un éclat céleste ; et cent riches anneaux
Au-dessus de ses flancs attachent sa ceinture,
Dont Minerve pour elle inventa la parure
Et de sa main divine a tissé l'ornement.
A ses oreilles brille un triple diamant,
Et le lien d'azur où ses pieds s'emprisonnent
Ajoute à la splendeur dont ses habits rayonnent.
Elle paraît ; les yeux en sont tout éblouis.

Mais Cornus, déridant leurs fronts épanouis,
Marque déjà leur place à la table céleste.

Jupiter s'est assis, et, soumis à son geste,
L'Olympe retentit de chants mélodieux,
Nobles amusements des longs festins des dieux.

Au bruit de ces accords, la vénérable troupe
De joie et de nectar s'enivre à pleine coupe.
Déjà mille plaisirs plaisamment ingénus
Ont fait rougir Minerve et sourire Vénus ;
L'immortelle Vénus, dont la taille divine
Tour à tour se dérobe à l'œil qui la devine
Et se trahit, au gré des voiles transparents.

Mars, qu'a blessé l'Amour de ses traits dévorants,
Mars, dont le cœur féroce est adouci par elle,
L'admire et dans ses yeux un feu sombre étincelle.
Leur silence complice est leur seul entretien,
Et son genou pressant interroge le sien.

Des regards de Vénus la lumière adoucie,
D'un amoureux nuage est soudain obscurcie.

Junon a vu son trouble, et d'un souris moqueur
Dénonce leurs plaisirs, qu'elle envie en son cœur;
Et Vulcain offensé, que le dépit surmonte,
Veut des traits du sarcasme en vain armer sa honte.
Mercure l'interrompt et mêle à leurs propos
Son babil enjoué qui pétille en bons mots :
Mais, sage dans ses yeux, modeste en sa licence,
Il sait de la folie habiller l'indécence.
Tel qu'un lin transparent cache à peine au désir
Ces charmes ombragés, retraite du plaisir;
Telle, épargnant toujours l'oreille menacée,
Sa gaîté sous un voile enflammait la pensée.

Momus fait succéder en mille agiles tours
Le burlesque au plaisant, la grimace au discours,
Et livre aux ris malins la figure fantasque
Des sexes travestis qui parlent sous son masque.
Parmi les longs éclats de leur folle gaîté,
C'est en vain qu'Apollon voulut être écouté :
Sans luth, sans voix, les ris éteignaient son délire;
Les Jeux, d'un pied folâtre, avaient brisé sa lyre.

De l'un à l'autre dieu la prompte Hébé courant
Leur verse tour à tour un breuvage enivrant.
Ils admirent son air, sa grâce enchanteresse,
Et de tous ses appas l'immortelle jeunesse,
Dont sa robe, au travers de longs plis agités,
Laisse entrevoir au Jour les souples nudités.
Le sourire embellit les traits de son visage.
Elle va, court, revient; Bacchus à son passage

L'arrête et l'œil en feu : « Verse-nous le nectar,
« Jusqu'à l'heure où Phébé, remontant sur son char,
« Ira de sa lumière argenter les nuages.
« O jus divin ! ô toi, le plus doux des breuvages !
« Source du fol oubli, d'amour et de plaisir,
« Coule, et que dans tes flots je me noye à loisir ! »

Il dit; trois fois sa coupe est remplie et vidée :
Déjà même sa main, par l'audace guidée,
De la taille d'Hébé veut presser la rondeur...
Mais la fuite aux larcins dérobe sa pudeur.
Bacchus se lève, ému par une double ivresse;
Il court, il suit les pas de l'agile déesse;
De la table céleste ils ont triplé le tour.
Moins prompt sur la colombe est le vol de l'autour.
Mais, ô scandale ! ô cris ! Hébé, qui se voit prise,
Tombe, laissant rouler son urne qui se brise.
Zéphyre fait voler sa robe et, trahissant
Les appas que surmonte un dos éblouissant,
Découvre à nu les lis de ses formes jumelles.
Non, l'œil des dieux jamais ne vit deux sœurs plus belles !

C'était alors qu'Homère, assis à ce repas,
Du rire inextinguible eût ouï les éclats !
Tout s'émut de plaisir, de honte et de colère.
« Que vois-je? s'écria le maître du tonnerre :
« O le beau... » Son délire, insultant à Junon
De tant d'appas, sans elle, eût proféré le nom.
Minerve, qui sait lire au fond de sa pensée,
Se courrouce et des dieux fuit la troupe insensée.

Quel charme te ravit, Diane? Ton croissant
Rougit d'un feu soudain qui n'est pas innocent.

De tes nymphes éprise, on sait que tes caprices
Des filles de Lesbos devinrent les délices.
Tu goûtes quelque joie au désordre d'Hébé;
Trop tôt ce doux spectacle à tes yeux dérobé,
De tes sens, qu'il éveille, a trompé la paresse.
Tant de trouble sied-il au cœur d'une déesse?

Et toi, toi, jeune Hébé, confuse, l'œil en pleurs,
Tu caches de ton front les pudiques douleurs :
Tu cherches, dans l'effroi dont ton âme est saisie,
L'abri que de Junon t'offre la jalousie,
Une fausse pitié te voile son courroux.

Junon, prompte à soustraire aux yeux de son époux
La rougissante Hébé, qu'en secret elle attire,
Dans la nue avec elle aussitôt se retire :
Asile reculé, profond, mystérieux,
Inaccessible à l'œil des hommes et des dieux.

Ce fut là que Junon, sur un lit de nuage,
De la chute d'Hébé contempla les outrages.
De ses bras douloureux, de ses genoux blessés,
Elle voit tous les lis par la rose effacés.
Son inquiète main la caresse, la touche;
Sur l'empreinte enflammée elle porte sa bouche,
Promène ses baisers, et sur tous ses contours
De ses doigts vagabonds dirige le secours.
Mais, ô brûlants effets des charmes qu'elle admire!
L'une et l'autre déesse et se trouble et soupire;
Leur sein est embrasé d'un feu contagieux;
La volupté languit et se pâme en leurs yeux.
Sur une même couche elles tombent, s'embrassent;
Et resserrant les nœuds où leurs corps s'entrelacent :

« Quels feux! Ah! retiens-moi dans ces liens pressants! »
Dit Junon : « O fureur! ô trouble de mes sens!
« Suis-je immortelle? Non, et ma force abattue
« Succombe à ce plaisir qui me brûle, me tue.
« Ah! détache ces nœuds... Que fais-tu? quel dessein
« Égare ainsi ta lèvre échappée à mon sein?
« Quels triples feux ensemble allument ton adrese!
« O leçons de Vénus! doux tranport! folle ivresse!
« Sur ta bouche et tes yeux je sens mon âme errer,
« Et ma force, et ma voix, et mon souffle expirer. »

Telles qu'au même lit bordé d'aimables rives
De deux sources on voit les nymphes fugitives
Joindre leurs bras d'azur et l'amour et leurs eaux,
Frémir et murmurer à l'ombre des roseaux :
Telles, en leurs transports, leurs âmes se mêlèrent,
Telles, en leurs baisers, leurs plaintes s'exhalèrent.

Mais, tandis que Junon brûle de feux si doux,
Amour, d'un trait de flamme, a blessé son époux.

Jupiter, attristé par de soudains orages,
Fronce ses noirs sourcils chargés d'épais nuages.
Le puissant attribut de sa fécondité
Trois fois s'émeut, trois fois l'Olympe est agité.
Les soins de l'univers sont absents de sa tête :
Un seul objet y règne; et quel?... Profane! arrête.
Est-ce à toi de juger combien des charmes nus
Doivent troubler les dieux qui te sont méconnus?
Que de héros mortels, si grands dans la mémoire,
Pour un myrte ont foulé les moissons de la gloire!
Pardonne à Jupiter distrait par les plaisirs,
Ainsi qu'en son pouvoir sans borne en ses désirs.

Pensif et retiré loin de la cour céleste,
Il languit pour ces lis dont l'image lui reste.
Amour, qui tient tendu son arc étincelant,
En dirige le trait immobile et brûlant.

C'est en vain que d'Hébé la vue imaginaire
Deux fois de ses secours lui prête la chimère ;
Ses feux, loin d'être éteints, sont par elle attisés.
O puissance des dieux par Vénus embrasés !

Que fera Jupiter ? Faut-il que d'une épouse
Il trompe ou fuie encor la poursuite jalouse ?
Et veut-il pour Hébé, sujet de leurs débats,
Réveiller la Discorde et les sanglants combats ?

Où trouver sous les cieux quelques beautés pareilles
A ces blanches rondeurs dont il vit les merveilles ?
Pleins de trouble et d'ennui, ses yeux, au loin errants,
Fixaient le mont Ida, ceint de nombreux torrents ;
Lorsque, sous un feuillage ouvert par intervalles,
Un dos que rehaussaient des nudités rivales,
Vint de leur double aspect frapper ses yeux surpris.
Quelle autre Hébé se montre à Jupiter épris ?
Ah ! dans le vaste Olympe il n'est rien qui ne cède
Au jeune fils de Tros ! c'est lui, c'est Ganymède,
Qui seul, et sur des fleurs languissamment couché,
Y repose son front aux feux du jour caché.

Enfant cher à Diane, effroi des cerfs timides,
Qu'il presse de ses traits et de son pied rapides,
Souvent, tout hors d'haleine, il court dans les forêts
Qui du mont phrygien ombragent les sommets.
Son réveil matineux y devança l'Aurore,
Et Vesper, dans les bois, le reçoit seul encore.

L'immortel Jupiter, le plus sage des dieux,
S'enflamme à ces beautés offertes à ses yeux.

Il demande à l'Amour, et son arc, et ses ailes,
Et ses traits les plus sûrs, et des ruses nouvelles.

Paré de cornes d'or, et taureau caressant,
Ira-t-il sur l'Ida bondir en mugissant?
Faut-il, pour abuser l'enfant qu'il idolâtre,
Ou qu'en cygne argenté sur les eaux il folâtre,
Ou qu'en Nymphe trompeuse il le serre en ses bras?
Doux piège qu'il tendit à la mère d'Arcas!
Changeant de traits, de forme, au gré de sa tendresse;
Peu honteux en son choix d'être amant ou maîtresse,

De ses fougueux désirs l'aveugle emportement
Déjà s'est irrité d'un vain retardement.
Déjà l'oiseau docile à son ordre suprême
Fond sur l'Ida, s'élance... ou plutôt, c'est lui-même
Qui plane dans les cieux, pareil à l'aigle d'or.
Il a ses yeux perçants, ses ailes, son essor;
Et, fier du doux espoir dont se flatte son âme,
Porte, au lieu de la foudre, un aiguillon de flamme;
Il s'abat sur sa proie, et son vol déployé
Fuit, remonte enlevant Ganymède effrayé.

Il crie et lutte en vain entre sa double serre.
« Où suis-je? Où vais-je? O dieux! je ne vois plus la terre!
« Arrête, oiseau cruel! Où veux-tu m'emporter?
« Sur quels rocs me dois-tu bientôt précipiter?
« Nul espoir! Nul secours! et mes plaintes perdues
« Ne peuvent des mortels, hélas! être entendues.

« Imprudent! Me devais-je écarter, dans les bois,
« Des jeunes compagnons qu'eût appelés ma voix?
« O royaume de Tros! ô déplorable père!
« Recevez mes adieux! Cher Ilus! ô mon frère!
« Sais-tu que, par un aigle, enlevé dans les airs,
« Ganymède éploré franchit les cieux déserts;
« Que du terrible oiseau, plein d'orgueil et de joie,
« Le bec et l'ongle affreux tient captive sa proie?
« O honte! ô déshonneur, dont il m'ose flétrir!
« Est-ce un songe? Est-ce moi? Que tardai-je à mourir?
« Dieu du ciel et du Styx, ô vous tous, que j'implore,
« Sauvez-moi! Punissez l'aigle qui me dévore! »

L'infortuné s'écrie; et l'oiseau ravisseur
Dépose le trésor dont il est possesseur
Sur le plus haut des monts dont l'ombrage paisible
Couronne de l'Ida la tête inaccesible :
Sommet toujours riant, toujours serein et pur,
Par les cieux éclairé d'un éternel azur.

Ganymède expirait; mais, ô prompte merveille!
Comme en un songe heureux aussitôt il s'éveille
Entre les bras du dieu dont il entend la voix.

« Sors, lui dit Jupiter, du trouble où je te vois.
« Aimé du fils puissant de Saturne et de Rhée,
« Ta pudeur, à ma vue, est-elle rassurée?
« Obéis à mes vœux, Ganymède! Jamais
« Mortelle ou Déité n'eut pour moi tes attraits.
« Mon âme à tant d'amour ne fut point asservie,
« Ni lorsque je domptai la belle Hippodamie
« A qui Pirithoüs autrefois dut le jour;
« Ni quand mon or surprit Danaé dans sa tour;

« Ou que le bord crétois vit cette jeune amante
« Mère du grand Minos, du divin Rhadamanthe;
« Ou que de mes amours naquit aux murs thébains
« Cet Hercule indompté, la gloire des humains;
« Que Sémèle eut pour fruit ce Bacchus, leurs délices.
« Quand la blonde Cérès, objet de mes caprices,
« Quand la fière Latone écoutait mes soupirs,
« Mon cœur n'éprouvait pas de si brûlants désirs. »

Il dit; et dépouillant son antique parure,
L'Ida de ses gazons rajeunit la verdure,
Le lotos, l'hyacinthe, et mille tendres fleurs,
Tapis que la rosée émaille de ses pleurs,
Soulèvent mollement la couche parfumée,
Qu'environne aussitôt une nue enflammée.
Là Ganymède acquit le titre glorieux
D'amant de Jupiter et d'échanson des dieux.

POÈME QUATRIÈME

VULCAIN

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
(BOILEAU, *Art poétique,* ch. III.)

..... Duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, Hyrcanæque admôrunt ubera tigres.
(VIRGILE, *Æneid.,* lib. IV, v. 366.)

O rochers d'Hyrcanie! est-il vrai que vos ours,
Vos lions, vos serpents, goûtent dans leurs amours
D'affreux plaisirs mêlés et de sang et de larmes?

Aux antres de Lemnos, Amour forgeait ses armes;
Vénus en abreuvait la pointe d'un doux miel,
Et son fils les trempait de poison et de fiel.

« Cupidon, eh! pourquoi ces flèches différentes? »
Dit-elle. — « Celles-ci d'atteintes pénétrantes
« Aveuglent les regards rapidement blessés;
« Et de leurs feux éteints aussitôt que lancés,
« Celles-là vous brûlaient mille cœurs infidèles. »
Il les pare, à ces mots, d'un débris de ses ailes.
« Et ces traits quels sont-ils? — Ceux de qui le poison
« Du plus sage mortel égare la raison,
« Fait prendre un faux espoir sur de perfides gages
« Et croire aux nœuds constants sur nos serments volages.

— « Et ces autres, mon fils? — Ceux de qui la tiédeur
« Rend aux amours vieillis quelques restes d'ardeur,
« Et dont par les ennuis les pointes émoussées
« Réveillent les langueurs de deux âmes glacées.
— « Et ces autres encor? — Ceux qui de feux jaloux
« Font bouillonner le sang d'un amant en courroux
« Et jettent sur son front la pâleur des Furies.

« Enfin, charmant les sens d'atroces barbaries,
« En voici dont les dards brûlent ces cœurs affreux
« Que tourmente l'attrait des plaisirs douloureux,
« Et dont les voluptés, de fureur enivrées,
« Ensanglantent le sein des Grâces éplorées.
« Un noir venin les trempe. »... Et l'enfant criminel
Les présente à sa mère avec un ris cruel.
Vénus, jetant un cri, s'enfuit épouvantée.

Sous les humides flancs d'une roche voûtée,
Une riche fontaine attendait qu'en son sein
Elle vînt se livrer aux délices du bain.

Les Grâces ont rompu de leur main diligente
Les nœuds qui soutenaient sa robe voltigeante ;
Et telle qu'on la vit, au sein des flots amers,
Sur une conque d'or bercée au lit des mers,
Nue, elle s'abandonne à la Nymphe limpide.
L'onde qui la revêt de son cristal liquide,
Tempérée au doux feu de cèdres allumés,
Exhale la vapeur de ses flots parfumés :
Sous des contours polis ils blanchissent, bouillonnent,
En cercles transparents autour d'elles rayonnent.
La Volupté tranquille y verse la douceur
De philtres amoureux qui pénètrent son cœur :

Il respire, pressé de battements timides ;
L'azur de ses regards nage en des feux humides ;
Et, de leur aiguillon, les volages Désirs
Chatouillent sa mollesse et charment ses loisirs.

Elle quitte le bain. Une vapeur errante
Dans la grotte répand sa chaleur odorante,
Et, voilant de Vénus les charmes embellis,
Se joue et l'environne, en ses mouvants replis,
De mystères, d'erreurs et de vagues images.

Comme on voit dans les airs fuir de légers nuages,
Ainsi fuit la déesse, et, plus promptes encor,
Ses colombes d'argent ont déjà pris l'essor.

Mais Vulcain, tout noirci de cendre et de fumée,
Rentre, à pas inégaux, dans sa forge allumée ;
Lieu profond, habité de Cyclopes affreux.
Là, Bronte et Pyracmon, Stérope aux bras nerveux,
Arment le triple foudre, aux Titans redoutable.
Au souffle mugissant d'Éole infatigable,
Le feu d'ardents brasiers croît ou se ralentit :
L'antre enflammé vomit le fer de ses entrailles.
Sur les métaux domptés le marteau retentit :
Le dieu tient d'une main ses mordantes tenailles,
De l'autre il bat l'enclume à grand bruit résonnant,
Façonne l'or liquide et l'airain bouillonnant ;
Soit qu'à des Nymphes d'or qu'il anime à sa flamme
Son art donne la voix, le mouvement et l'âme ;
Qu'il forge ces trépieds, ouvrage étincelant,
Sur leur docile roue eux-mêmes se roulant ;
Ou soit que polissant l'égide de Bellone
Il y grave la Peur, la Fuite et la Gorgone.

Maintenant, sur les murs de son palais d'airain,
Il trace en des lambris, merveilles de sa main,
Son enfance difforme, odieuse à son père,
Et bientôt dérobée aux regards de sa mère,
Qui le lance du ciel dans le sein de Téthys.
On voit ses jeunes ans dans l'abîme engloutis,
Que recèle Eurynome en ses grottes profondes;
Et l'Océan sur lui roulant ses vastes ondes;
Et ce siège vengeur, aux perfides ressorts,
Qui de Junon punie enchaîna les efforts;
Bacchus lui demandant sa prompte délivrance;
L'hymen dont Jupiter flatta son espérance;
Minerve, qu'il outrage et qui lutte en ses bras,
Disputant à ses feux ses sévères appas.
De sa virgnité l'orgueil inaccessible
Oppose au dieu brûlant sa froideur invincible,
Lui ferme tout passage en ses genoux pressés,
Et l'enflamme aux rigueurs de ses appas glacés.
Irrité de l'obstacle, il s'agite, il écume,
Aux chastes nudités s'embrase, se consume,
Et s'éteint, exhalant, sur ses charmes confus,
De fécondes ardeurs qu'égarent ses refus.
Elle fait éclater le dépit de son âme.
Son mépris jette aux vents les gages d'une flamme...
Dont Erichtonius, guidant le char des cieux,
Est, pour sa honte encor, le fruit injurieux.

Tandis qu'autour de l'âtre où le feu étincelle,
Des Calybes fumants il excite le zèle,
Il aperçoit un arc, un carquois et des dards
Restés sur une enclume et sur la terre épars.

« Sont-ce là vos travaux, Cyclopes infidèles?
« Vous forgez à l'Amour ces flèches criminelles

« Dont ma perfide épouse, au mépris de sa foi,
« A trop souvent armé ses charmes contre moi ! »
Il dit et jette au loin les flèches détestées,
Mais, tournant contre lui leurs pointes empestées,
Deux de ces traits vengeurs punirent son courroux.

Quels effets ! Quels transports féroces et jaloux
Soulèvent de ses sens les révoltes soudaines !
Il sent un fiel amer empoisonner ses veines ;
Il appelle Vénus, et son cœur palpitant
D'un courroux plein d'amour s'enflamme en un instant.
Et sa prompte fureur s'il trouve la déesse,
Il va de ses baisers ensanglanter l'ivresse...
Mais Vénus est absente, et l'insensé Vulcain
Dans l'antre abandonné court et la cherche en vain.

Telle qu'en son repaire, une hyène en furie,
Qui n'a plus retrouvé sa famille ravie,
Roulant autour de soi des regards irrités,
Perce d'horribles cris les bois épouvantés ;
Tel, égarant au loin sa poursuite jalouse,
Vulcain cent fois rugit le nom de son épouse.
Ses cris de la caverne ont percé les détours :
Écho lui répond seule, au creux des antres sourds.
Il se hâte, il s'irrite ; et pâlissant de rage :

« O colère ! ô soupçon du plus indigne outrage !
« Infidèle, quel lieu te cache en ce moment ?
« Tu te ris d'un époux, au bras de quelque amant,
« Vile déesse ! ou Mars, ou Bacchus, ou Mercure
« Déshonorent mon lit d'une nouvelle injure...
« Qu'ai-je dit ? Sais-je encor si tes feux criminels
« Ne te prodiguent pas au dernier des mortels ?

« Les temples de Paphos, de Chypre, d'Amathonte,
« Coupables monuments élevés à ma honte,
« Disent tes trahisons et quel impur encens
« Se plaît à respirer la fureur de tes sens.
« Ah ! si je découvrais le rival que j'ignore ;
« Tantale aux bords du Styx, où la soif le dévore,
« Ixion sur sa roue, expiant ses amours,
« Prométhée, aliment fécond pour les vautours,
« N'ont jamais aux enfers enduré le supplice
« Dont jouirait ma rage à punir ton complice ! »
Il dit, quittant Lemnos, agité, furieux,
Et sur un char de flamme il monte dans les cieux.

Cruels moments perdus à suivre une infidèle !
Si l'Olympe n'a point de lieu qui la recèle,
Il ira, s'éclairant des torches d'Alecton,
La demander aux bords où commande Pluton.

Vénus ne descend point dans ces tristes abîmes !
La fougère, les bois, complices de ses crimes,
Douteux abris qu'Amour choisit pour ses desseins,
A l'Hymen vigilant cachent tous ses larcins.

C'est là que l'Immortel confondra la parjure ;
C'est là qu'on lui dérobe une furtive injure.
« Visitons les déserts ; puissé-je y rencontrer
« Ces amants que ma rage est prête à déchirer !
« Les antres n'auront pas de refuges si sombres
« Que, pour les découvrir, je n'en perce les ombres ! »

A ces mots, dépouillant et sa forme et ses traits,
Vulcain n'est plus un dieu : c'est l'horreur des forêts,
C'est un tigre ; il s'apprête à dévorer sa proie.

Cet espoir fait briller, aux rayons de la joie,

L'opale de son œil farouche et flamboyant.
Ses flancs marqués de feux, et son dos ondoyant,
De ses ongles aigus la secrète menace ;
Son port, mélange affreux de douceur et d'audace ;
Ses pas souples et lents ; ses bonds impétueux,
Plus prompts que les replis d'un dragon tortueux ;
Sa rage tout à coup muette ou rugissante,
Aux rochers du Liban vont porter l'épouvante.

O Liban ! ô déserts renommés à jamais !
Vos bois navigateurs, vos odorants sommets,
Vos rocs touchant les cieux, et vos riches vallées
Rassemblaient de Sidon les filles désolées,
Dont les pleurs et les voix célèbrent tous les ans
Le trépas d'Adonis et ses jours renaissants.

Son monument funèbre est sur un char d'ébène,
Que d'Amours affligés un tendre essaim entraîne.

Belle de sa douleur, auguste de son deuil,
Vénus, l'urne à la main, précède le cercueil.
Un long crêpe flottant la dérobe à la vue :
Son cothurne paraît, sa gorge est demi-nue ;
Son sourcil immobile, élevé vers les cieux,
Sous le chagrin et l'ombre ensevelit ses yeux :
Telle qu'Aurore en pleurs, brillante de rosée ;
Elle avance à pas lents, de larmes arrosée,
Et, languissante et pâle, est semblable à ces fleurs
Dont l'injure du soir efface les couleurs.
Des Nymphes de sa cour la foule est réunie.

Euterpe, aux doux accords de sa noble harmonie,
Conduit les chœurs sacrés et mesure leurs pas :
Sur une lyre d'or s'arrondissent ses bras ;

Le prélude éclatant dans les cordes résonne;
En ses yeux, sur sa tête, un feu divin rayonne;
Elle chante, et de l'aigle assoupi dans les cieux
Charme la foudre éteinte aux pieds mêmes des dieux.

Elle chante Adonis, de qui la mort récente
Cause tous les regrets de Vénus gémissante.

Naguère de Diane illustre favori,
Aux périls de ses jeux ce héros aguerri
Signalait dans les bois son adresse intrépide.
Jeune et beau, c'est l'Amour sous les armes d'Alcide.

Un nuage, qui voile au gré d'heureux zéphyrs,
Lumineux d'émeraude, et d'or, et de saphirs,
S'ouvre et descend Vénus sur de vertes collines.
Adonis, affrontant la pente des ravines,
Attaquait un lion, dominateur des bois;
Elle approche, l'appelle... Il s'arrête à sa voix;
Un regard le captive; une force imprévue
L'enchaîne; il se prosterne, ébloui de sa vue.
Elle sourit, elle aime, il a lu dans ses yeux;
Ce n'est plus un mortel, c'est le rival des dieux.
Cythérée abandonne et sa cour et son trône,
Ses îles, les bosquets où son fils la couronne.
Heureuse si, pour elle, en des transports si doux,
Le Temps ne fuyait point d'un vol prompt et jaloux;
Que des jours d'Adonis, malgré la Destinée,
Clotho filât toujours la trame fortunée!

Prévoyante, inquiète, elle oppose ses lois
A son noble penchant de porter le carquois;
Et dérobant son arc à sa main désarmée :
« Qu'importe que Diane et que la Renommée

« Des hôtes des forêts te nomment le vainqueur ?
« Ah ! jamais ta beauté, qui séduisit mon cœur,
« N'adoucira l'abord menaçant et sauvage
« Du lion dont la faim s'assouvit de carnage,
« Du hideux léopard, des panthères, des ours.
« Fuis leurs traces ; ta vie appartient aux amours !
« Goûte en paix un bonheur qui sera mon ouvrage. »
Inutiles discours ! Son imprudent courage
Ne peut languir captif en de lâches loisirs :
Les travaux sont ses jeux, les dangers ses plaisirs.

Il sait qu'en un repaire, au penchant des montagnes,
Habite un sanglier, la terreur des campagnes.
Sa double dent d'ivoire ouvre et bois et buissons,
Fraye un passage affreux, fend les flots des moissons.
Sa course se trahit au bruit de ses ravages :
On investit partout ses retraites sauvages.
Sous l'épieu des chasseurs le monstre rugissant
Recule avec fureur et fuit en menaçant ;
Il devance les chiens dont l'assaillit l'audace.
S'ils courent, plus hardis, haletant sur sa trace,
Terrible, il se retourne, et son poil hérissé
Brave leurs dents, la lance et le glaive émoussé.
Bel Adonis ! tes jours vont payer ta victoire.
Ta main l'avait percé, quand du tranchant ivoire
L'atteinte vengeresse est entrée en ton flanc.
Tu meurs, hélas ! la terre a déjà bu ton sang.

Malheureuse Vénus ! au moment qu'il expire,
Sa langue qui se glace, et sa voix qui soupire,
Dit encore : O Vénus ! et, de sa plainte émus,
Les rochers du Liban redisent : O Vénus !
Que de pleurs ! Que devint son amante divine ?
Amers et vains regrets ! La pâle Proserpine,

Rivale de Cypris, le reçoit dans ses bras.
Mais si de vieux récits ne nous abusent pas,
Ses cris ont demandé que l'enfer lui renvoie,
Et le Cocyte ému relâche enfin sa proie.

De là ces tristes jours suivis de jours heureux,
Cette pompe, ces chants, ce culte douloureux !
Souvenirs d'un héros que pleure la Syrie,
Jusqu'à l'heure où Vénus le rappelle à la vie.

Mais déjà de l'Érèbe il est sorti ~~le~~ vainqueur.
O Déesse ! quel est le trouble de ton cœur ?
Ta joie au sein du deuil qui voile tous tes charmes,
Tes yeux pleurant d'amour, souriant dans les larmes,
Délicieux torrents dont tu verses les flots,
L'ivresse et les transports mêlés à tes sanglots
Ont du tendre Adonis ravi l'âme charmée.

Les Amours se jouaient sur l'herbe parfumée,
Voltigeaient à l'envi sous les verts arbrisseaux,
Comme on voit, au printemps, un jeune essaim d'oiseaux,
Tout craintifs, et, du nid doux et légers transfuges,
Battre de l'aile et fuir, volant à leurs refuges.

Soudain l'air est troublé par des rugissements;
C'est Vulcain ! il s'élance et fond sur ces amants.
Adonis en lambeaux redescend au Ténare,
Séparé de Vénus, dont le tigre s'empare.
Le Liban retentit des cris de la terreur :
Nymphes, bergers, tout fuit; et le monstre en fureur
Traîne, en la déchirant, sa proie épouvantée.

Une vaste caverne, obscure, inhabitée,
Est creusée en des monts, vieil honneur des déserts,
Les flancs ceints de torrents, le front chargé d'hivers,

Leurs rochers, dont le Temps laisse pendre les cimes
Sur des gouffres béants, sur d'immenses abîmes,
Forment de sombres tours, de nocturnes abris,
Des noirs palais d'Echo silencieux lambris.
Une source, en cascade à grand bruit épanchée,
Descend du haut Olympe où son urne est cachée,
Et son cristal bleuâtre, étincelant et pur,
Couvre leur nudité d'un vêtement d'azur :
Elle écume, et s'ouvrant des routes mugissantes,
Gronde et roule aux enfers ses vagues blanchissantes.

Tel est le lieu sauvage où Vulcain te conduit,
Tendre Vénus ! Déjà les voiles de la nuit
Ont attristé le ciel où s'allume un orage ;
Le ciel si favorable, alors que sans nuage
Brille Phébé, couvrant de ses rais lumineux
Des forêts, des buissons le dédale épineux !

Ah ! faut-il révéler ces terribles mystères
Dont Vulcain effraya les rochers solitaires ?

Dans l'antre où, plein de rage, il a traîné Cypris,
Les Amours ont jeté de lamentables cris ;
La Dryade des monts a frissonné de crainte ;
Éole soupirant a fait mugir sa plainte.

La déesse ignorait que d'un tigre en courroux
L'enveloppe cachât son immortel époux.

Prêt à la déchirer, le monstre en sa colère
Disperse les débris de son deuil adultère.
Cent charmes, que le crêpe avait ensevelis,
De désordre, d'effroi, de pâleur embellis,
Prêtent leur doux éclat à la tendre victime.
Ses soupirs, ses sanglots, le dirai-je sans crime ?

Du dieu changeant soudain les fureurs en plaisirs,
Allument dans ses yeux de féroces désirs.
Tout à coup il rugit, il s'élance, et sur elle
Roule d'affreux regards où sa flamme étincelle.
Déjà sa dent aiguë et ses ongles sanglants
Ont insulté son sein et pénétré ses flancs;
En proie aux feux cruels de son époux sauvage,
D'un douloureux hymen elle subit l'outrage.
Ses yeux, des doux plaisirs interprètes charmants,
Ses yeux n'expriment plus que d'horribles tourments.
Tremblante, évanouie, et de larmes baignée,
Nue, aux pâles rayons de Diane indignée,
Elle charme le tigre épris de ses douleurs.
Il gronde, mord, déchire et s'enivre de pleurs;
Sa langue les recueille et flatte avec rudesse
Son beau col offensé de son âpre caresse.

L'Immortelle succombe et croit, au rang des morts,
Voir la nuit de l'Érèbe, et le Styx et ses bords,
Et les tristes flambeaux des filles infernales
Éclairant de son lit les voluptés fatales.

Tel qu'Ajax, tout couvert du sang qu'il a versé,
Veut échauffer un sein que l'horreur a glacé,
Cassandre, que flétrit sa rage meurtrière,
Lève ses yeux qu'en vain enflamme la prière,
Lève ses yeux au ciel, car les Grecs inhumains
Avaient, de fers pesants, chargé ses faibles mains :
Le vainqueur, sur l'autel, tient la vierge attachée
Et jouit en courroux de sa fleur arrachée!

Vénus ouvre les yeux... O changement soudain!
Vulcain, le menaçant et terrible Vulcain,

Se dévoile et s'écrie : « O trop douces vengeances,
« Qui n'égaleront point mes maux, ni tes offenses!
« Ces barbares transports te semblent odieux ,
« Mais quand, souillant mon lit d'amours injurieux,
« Ton ivresse infidèle excitait mes alarmes,
« Tes ris, non moins cruels, se raillaient de mes larmes,
« Et les emportements de ton cœur égaré
« Se plurent aux douleurs dont j'étais dévoré.
« Ah! la fureur du tigre attaché sur sa proie
« Est moins aveugle encor que cette atroce joie!
« Ces ongles, dont tes cris attestaient le courroux,
« Blessent moins que le trait qui perce un cœur jaloux! »

Il dit et sur Vénus... Que vois-je? ô dieu barbare!...
Je frissonne... l'horreur me saisit et m'égare...
Sombre Hécate, que suit le Mensonge et la Peur,
C'est toi qui m'as troublé d'une noire vapeur.

Mais l'Orient s'allume, et déjà tu t'éveilles,
Aurore! au pur éclat de tes couleurs vermeilles
Se dorent les vapeurs fuyant à tes regards.
Ta main a soulevé le voile de brouillards.
Des coteaux éclairés tu domines le faîte;
Et des lis sous les pieds, des roses sur la tête,
De perles rayonnante, humide encor de pleurs,
Tu t'avances; tes pas font éclore les fleurs.

Enflammez mes esprits d'un aimable délire,
Muses, et pardonnez aux crimes de ma lyre.

Népomucène Lemercier.

TABLE DES MATIÈRES

CONTES EN VERS

CHANSONS, CHANSONNETTES ET COUPLETS

POÈMES LYRIQUES, ODES, ODETTES, SONNETS, MADRIGAUX ÉPIGRAMMES